38e Année. N° 6.

APR 11 1931

PERIODICAL ROOM GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 MARS 1931

		Pages.
Henry Bordeaux .	*La Reine Hortense à Arenenberg.* — I . .	241
André Siegfried .	*L'Angleterre et l'Empire*	272
Luc Durtain . . .	*Captain O. K.* — I	299
R. P. Gillet . . .	*Ce que j'ai vu aux États-Unis.*	322
Gilbert Mauge . .	*Poèmes.*	344
Pierre Champion.	*Agnès Sorel.*	352
Auguste Pettit . .	*La Poliomyélite.*	387
Pierre Frédérix .	*Conquête* (fin).	402
L. Houllevigue . .	*Étoiles variables*	449
Maurice Muret . .	*Littérature allemande d'aujourd'hui.* . . .	458
Henry Bidou . . .	*Le Mouvement littéraire*	467

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1931 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Des lettres de Prosper Mérimée à la famille Delessert

précédées d'une étude sur

Prosper Mérimée et ses amis de Passy

par MAURICE PARTURIER

Mistigri

par MARCEL ACHARD

La Cour du Tigre bleu

par CHARLES LANDSTONE

Tableaux de Corfou

par JACQUES BOULENGER

Les Ministères devant le Sénat

par LOUIS-LUCIEN HUBERT

La Turquie et les Minorités

par LUCIEN DE VISSEC

LA REINE HORTENSE AU CHÂTEAU D'ARENENBERG

I

LE LAC DE CONSTANCE ET ARENENBERG

Né au bord d'un lac, j'ai toujours aimé ces eaux captives qui portent si aisément nos rêves et ne les laissent pas, comme la mer, s'égarer. Le lac de Constance ressemble au mien qui est le lac Léman, avec moins d'harmonie et plus de romantisme : il s'élargit davantage, puis se resserre autour de l'île de Reichenau pour se changer en fleuve et devenir le Rhin. Je l'ai revu par un beau jour du dernier automne. C'était

1. Sources : *Mémoires de la reine Hortense*, publiés par le prince Napoléon avec avant-propos et notes de Jean Hanoteau (3 vol. Plon, édit.). — *Napoléon et sa famille*, par Frédéric Masson (13 vol. Albin Michel, édit.). — *Joséphine*, par Frédéric Masson (4 vol., *id*). — *La reine Hortense en exil*, par Gailly de Taurines (Hachette, édit., *épuisé*). — *La reine Hortense et le prince Louis*, extraits du journal de mademoiselle Valérie Masuyer (*Revue des Deux Mondes* des 1er août, 15 août, 1er octobre, 15 novembre 1914, 1er mars 15 juin, 1er août, 15 novembre 1915, 1er mars 1916). — *Quelques souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Bade*, par J.-A.-C. Buchon (Paris, librairie de Gide, 23, rue Saint-Marc, 1836.). — *Réminiscences* par J.-J. Coulmann, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, ancien député, etc., 3 vol. Michel Lévy, 1862. — *La jeunesse de Napoléon III*, par Stéfane Pol, correspondance inédite de son précepteur Philippe Le Bas, de l'Institut (Juven, édit.). — *The First Napoléon*, some unpublished documents from the borrood papers, édited by the Earl of Kerny (London Constable and Cy, 1925). — Voir aussi *Mémoires d'outre-tombe* (édition Biré, t. V.). — *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de madame Récamier* (t. II, Michel Lévy, édit.). — *En Suisse*, impressions de voyage par Alexandre Dumas (Michel Lévy, édit., t. III). — *Hortense de Beauharnais*, par C. d'Arjuzon. — *La reine Hortense*, par

un dimanche et la ville était pleine de promeneurs, lents et graves, de soldats allemands aux uniformes neufs, — un peu trop nombreux pour un pays désarmé. — Au café, au restaurant, à l'hôtel, j'ai cru surprendre des lamentations sur le malheur des temps et les difficultés économiques. Mais ce n'était point la vie présente que je cherchais au cours de ce voyage. Une femme en était l'occasion. L'invitation au voyage ne nous est-elle pas, le plus souvent, adressée par une femme? Celle-ci est morte depuis près d'un siècle. Elle habite encore ces lieux charmants et mélancoliques. Dès qu'on entre chez elle, son ombre apparaît.

Du jardin de l'Insel-Hôtel aux persiennes closes pour tout l'hiver, et qui n'est que la transformation de l'ancien couvent des Dominicains où fut enfermé Jean Huss, j'ai regardé longtemps ce paysage enchanté que limitent au loin les collines badoises, et les montagnes à peine estompées du Wurtemberg et du Tyrol. Ces remparts se fondaient dans l'azur, ou plutôt une poussière rose et dorée qui montait dans la gloire du soleil couchant se diffusait dans tout l'espace, servait de transparent écran à l'horizon. Sauf un bateau blanc qui le traversait, le lac était vide, mais au port de Constance les mouettes battaient de leurs ailes blanches, composaient un mobile nuage de plumes, et voici qu'au-dessus de l'autre rive se profila, comme un immense poisson d'argent, un zeppelin rejoignant son hangar à Friderichshafen.

Le lendemain je gagnai, par la petite station de Mannenbach, le château d'Arenenberg où j'avais mon rendez-vous. La reine Hortense m'y attendait. Elle est toujours là, présente, et les pèlerins sont assurés de l'y rencontrer. Pour ma part je l'ai vue, de mes yeux vue, dans le parc, parmi les fayards à demi dépouillés de leurs feuilles rouges qui s'amassent sur les chemins et crissent sous les pas : elle était vêtue de cette robe blanche nouée sous les seins et dont sa main ramassait les plis tombants — ce n'était point alors la mode des jupes

E. Fourmestreaux. — *Correspondance de madame Campan.* — *Souvenirs de madame de Rémusat;* — *Mémoires de mademoiselle Cochelet.* — *Archives Nationales* [Police générale F7 6 668-6669-6890].

Je dois l'indication de la plupart de ces sources à mon ami le commandant Jean Hanoteau dont l'érudition est sans égale pour tout ce qui concerne la Reine.

H. B.

courtes — qu'elle portait à la Malmaison, les beaux bras nus et les boucles des cheveux dénouées sur le cou. N'est-ce pas elle-même qui m'a fait les honneurs du domaine?

On y accède si facilement à pied de la station voisine. Un chemin en pente conduit jusqu'au parc qui n'est pas clos de murs, pas même de haies, qui est libre dans un libre pays. On franchit une claire-voie et une courte avenue aboutit au pavillon que borde un jardin et qu'ombrage à l'ouest un massif de peupliers et de hêtres — de ces hêtres dont les feuilles se colorent en rouge à l'automne. Arenenberg n'est point un château en effet, seulement un pavillon carré à deux étages, avec un portique à colonnes, d'une architecture modeste mais charmante de proportions, comme en bâtissait le XVIIIe siècle qui poussa si loin l'art de la construction et du meuble et qui fit de la simplicité une élégance. Un corps de logis sans toit, qui porte une terrasse, vient s'appuyer au bâtiment principal : il a été ajouté partie par la reine Hortense, partie par l'impératrice Eugénie.

Arenenberg couronne une colline en promontoire sur le lac. La vue en est agréable et diverse : en face, l'île de Reichenau, pareille à un immense vaisseau, avec son abbaye bénédictine qui date du VIIIe siècle et qui garde le tombeau de Charles le Gros; plus loin, les montagnes légères du Grand-Duché de Bade; à l'ouest les caps dentelés de Berlingen et de Steckhorn, et sur les coteaux boisés, à mi-pente, l'abbaye de Mannenbach et le château du prince Eugène; à l'est, le joli village d'Ermatingen groupé autour de son église; au-dessus, dans les arbres, des habitations de plaisance dont le château de Wolsberg acheté par madame Parquin, l'ancienne lectrice de la Reine, et aménagé en pension de famille, et, au loin, la masse grise de la cathédrale de Constance, vieil édifice roman où Jean Huss entendit la lecture de sa condamnation à mort. C'est un pays chargé d'histoire, dont la beauté convoitée a toujours attiré les colères des peuples et les heurts religieux, comme une femme trop séduisante provoque autour d'elle les rivalités et les haines. On ne voit plus aujourd'hui que sa séduction.

Les rustiques, à l'entrée de l'avenue, sont plus vastes que le château. Ils servent aujourd'hui d'école d'agriculture. Il

y avait là, autrefois, des chambres pour les invités (l'appartement du prince Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, quand il venait voir sa mère ou habitait avec elle); des remises pour les voitures, un petit théâtre de société.

En face du pavillon, au bord de la terrasse qui surplombe le lac, une chapelle recouverte de lierre attire par son air vieillot et recueilli. Elle a été bâtie en 1820 par Hortense. Un peuplier qui la domine et un rosier qui s'enroule au tronc sont du même temps. J'ai cueilli une dernière rose, à demi effeuillée par le vent, une rose de novembre due à la douceur de l'arrière-saison. A l'intérieur, un monument de Bartolini, qui représente une femme à genoux, voilée mais recouverte du diadème, a été apporté et installé par les soins de Napoléon III. Un autel du xve siècle est la seule œuvre d'art. Mais des couronnes de violettes de Parme attestent aux murs la fidélité du souvenir. Chaque année, une messe est célébrée là aux anniversaires de la reine Hortense, de son fils l'Empereur, de l'impératrice Eugénie et du Prince impérial. La population des villages environnants remplit la petite chapelle. C'est l'hommage touchant d'un pays démocratique à ces infortunes souveraines.

J'achève, avant de visiter le château, le tour du propriétaire. Sur ces sentiers glissants, où les feuilles mortes font aux pieds un moelleux tapis, je me laisse guider par l'ombre de la Reine. C'étaient là ses promenades favorites. Celle-ci, parmi les sapins, les hêtres, les tuyas, s'en va jusqu'à un pavillon au-dessus d'Ermatingen : et c'est le chemin que la morte devait parcourir un jour avant d'être ramenée en France. Cette autre, qui descend la colline presque jusqu'au lac, longe une pelouse aménagée autrefois en bassin avec, au centre, un jet d'eau, aboutit à un ermitage creusé dans une grotte et remonte à la chapelle par les marches d'un escalier. Ce petit ermitage était un lieu de prière qui rappelait à l'exilée son douloureux pèlerinage de renoncement amoureux à Notre-Dame-des-Ermites.

Maintenant je puis entrer. Cette lente promenade dans le parc qui fut le lieu de son exil, l'asile de sa douleur, le confident de ses tristesses et de ses espérances, m'a prédisposé à recevoir son hospitalité. Mais elle n'est pas seule à

Arenenberg. L'impératrice Eugénie y est venue, elle aussi, après la mort de Napoléon III et y a séjourné de nombreux étés. Le Second Empire se mêle au Premier. Cependant l'appartement d'Hortense a été respecté. Il est aisé de l'y évoquer, d'y retrouver ses habitudes, ses lectures, sa musique et ses romances. Un buste en marbre de Joséphine orne le salon de thé. Dans le salon de réception voici la copie du portrait célèbre de la Reine par Gérard : les boucles brunes viennent s'amuser au-dessus des yeux d'or sombre, l'ovale est si pur, le cou si flexible, mais n'était-ce pas ici la place de l'original? Un autre portrait assez singulier la montre à la fin de sa vie : il est du peintre Cottrau qui ne voulait pas s'en aller d'Arenenberg et qui donnait à entendre qu'on le regardait avec faveur, prétentieux personnage supporté par gentillesse et toujours prêt à en abuser : Hortense s'appuie à une épinette, elle est gantée de mitaines, et coiffée d'un ridicule chapeau à plumes; la chair est d'une couleur chaudron, comme si le visage se penchait sur un feu ardent. Des gravures ont remplacé le *Napoléon au pont d'Arcole*, le *Napoléon et le grenadier* de Gros emportés du château; une copie de Kaulbach a pris la place de l'impératrice Joséphine, de Gérard, qui est aujourd'hui à la Malmaison; mais les aquarelles de Melingue sont demeurées. La bibliothèque est à peu près intacte. Elle témoigne du goût de la Reine : Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, madame de Sévigné, Saint-Simon, Molière y voisinent avec Chateaubriand, avec d'innombrables ouvrages historiques, *Histoires de Charles-Quint, d'Henri IV, de François Ier*. Le théâtre y est richement représenté, et spécialement ce théâtre de société que l'on jouait alors dans les châteaux et qui alternait avec les charades. Mais ce qui m'a le plus captivé, ce sont les ouvrages consacrés à l'Empereur et qu'Hortense devait se procurer dès leur apparition : non seulement la *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les Cours étrangères*, etc., parue chez Panckouke dès 1809, mais le *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène* (mémoires et documents écrits ou dictés par l'empereur Napoléon à Bertrand, à Las Cases, dix volumes à Paris chez Alexandre Corréard, libraire au Palais-Royal, galeries de bois n° 258, 1821).

Le Mémorial de Sainte-Hélène commençait de fixer, en dépit de tous les silences, la grandeur de l'épopée impériale, ce mémorial dont un manuscrit apporté à Arenenberg par une main inconnue a déjà été signalé par la police.

La chambre de la Reine a été conservée intacte par la piété de l'impératrice Eugénie. Au fond, l'alcôve avec le lit dont la courtepointe a été brodée par elle : au-dessus du lit, une copie du célèbre tableau de Reynolds, la *Prière de l'enfant*. Les meubles empire, fauteuils, table, secrétaire, plus une harpe, avaient été apportés par elle, de Paris ou de Saint-Leu. Voici deux crayons d'elle : dans le premier elle s'est dessinée elle-même au jardin de la Malmaison et s'est complue à rendre sa flexibilité, un peu de sa grâce; l'autre représente Louis Bonaparte, mais ce n'est pas elle qui l'a placé là et ce retour insolite est même la seule manière qu'ait eue ce malencontreux mari de réintégrer la chambre de sa femme. Voici encore un portrait de madame Campan, la lectrice de Marie-Antoinette qui éleva Hortense et la vint voir à Arenenberg en 1821. Les dessins de la Reine et ses romances ont été rassemblés en des albums marqués de l'H couronné. Le tour de la pièce est vite accompli, et l'on revient invinciblement aux fenêtres qui livrent la vue du lac et de l'île, au premier plan la descente des sapins et des hêtres vers les eaux, et tout au fond de l'horizon les collines arrondies. Que de fois les yeux de l'exilée durent se fixer sur ce paysage aimable et triste ensemble, sans cesse menacé par les vents et par le climat!

La chambre voisine était devenue celle du Prince impérial, attenante à un boudoir. Elle aussi est pleine de souvenirs : portraits des deux princes, Napoléon et Louis, les fils d'Hortense; portrait de la Reine à Aix-en-Savoie; tableau de Napoléon à Sainte-Hélène; portrait de Louis-Napoléon en capitaine d'artillerie suisse et dernière photographie de Napoléon III en Angleterre; lit de camp de celui-ci, et son épée. Puis, ce sont les appartements de l'impératrice Eugénie, mal meublés et sans grand intérêt. Le deuxième étage était réservé aux dames d'honneur.

Ma visite est achevée : la villa, le parc m'ont livré tous leurs modestes secrets. Il me faut dire adieu à ces lieux

mélancoliques et abandonnés aux touristes, que j'ai eu la chance de voir dans leur solitude et que je dois quitter quand un pâle soleil se décide à percer les brumes de novembre et à caresser doucement, comme une main de femme, ces pelouses, ces arbres, ce pavillon qui abrita si longtemps une infortune royale. De Mannenbach je les aperçois encore et, fuyant vers Schaffhouse, j'emporte dans les yeux la vision d'Arenenberg. J'ai déployé le décor : il s'agit maintenant d'introduire les acteurs du drame et de les faire graviter autour du personnage principal, la reine Hortense.

II

LE CŒUR DE LA REINE HORTENSE

Dans quelles circonstances la Reine fit-elle l'acquisition du château d'Arenenberg?

Demeurée à Paris, ou plutôt à la Malmaison avec Joséphine, après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe en 1814, elle avait tant bien que mal refait sa vie, avec cette plasticité et cette soumission au destin qui caractérisent les victimes des orages révolutionnaires. La première Restauration l'avait tolérée, puis acceptée. Alexandre de Russie lui rendait fréquemment visite. Elle recevait le monde le plus bigarré, qui allait du compromettant colonel de la Bédoyère au général Wellington. Louis XVIII lui avait donné audience et l'avait nommée duchesse de Saint-Leu avec une dotation. Elle ne trahissait pas, elle séduisait. Elle ne faisait pas d'avances, elle en subissait. Mais quand le vol de l'Aigle eut mis en fuite — momentanément — l'hôte mal installé des Tuileries, elle fut accusée d'avoir comploté le retour de Napoléon. Les violettes de Parme que lui apportait son jardinier furent elles-mêmes considérées comme suspectes. C'est chez elle, à la Malmaison, que l'Empereur passa ses dernières journées de France. Elle n'avait peut-être pas été fidèle à la défaite : elle le fut au malheur. La chute de son beau-père l'entraînait définitivement dans la débâcle. La seconde Restauration l'exila sans pitié.

Réfugiée d'abord à Aix-en-Savoie, où elle fut tolérée par

un préfet compatissant, le baron Finot, avant la restitution des États sardes à leurs souverains légitimes, elle y devait connaître une autre épreuve intime, la plus cruelle. Le général comte de Flahaut avait été, dans sa mésentente avec son exécrable mari Louis Bonaparte, son réconfort, son unique amour. Aux eaux d'Aix, à l'automne de 1808, elle avait cessé de se défendre contre cet amour qui, depuis des années, occupait son cœur, et quelques années plus tard, en octobre 1811, était né le duc de Morny qu'elle avait caché et qu'élevait la mère remariée de Flahaut, cette charmante baronne de Souza, l'auteur trop oublié de romans à la mode d'autrefois, *Adèle de Sénanges, Eugène de Rothelin.*

La correspondance de Flahaut avec sa mère a été publiée par son descendant, lord Lansdowne, dans un ouvrage édité à Londres en 1925 et intitulé *The First Napoleon some unpublished documents from the borrood papers.* Le volume contient même des notes fort curieuses du général sur les conversations qu'il eut avec l'Empereur au retour de missions diplomatiques dont il fut chargé et dont l'une, au moins, qui échoua par la rigueur de Napoléon, la négociation de l'armistice de Lusigny pendant la campagne de 1814, fut d'une importance capitale, car il fut attaché à la personne même de Napoléon, puis aide de camp du maréchal Berthier. Ce Flahaut était un officier extrêmement brillant et séduisant, très empressé auprès des femmes. L'amour qu'il inspira à la reine Hortense la devait beaucoup tourmenter. Il l'aimait et ne lui était pas fidèle. La comtesse Potocka et mademoiselle Mars l'occupaient aussi, et presque dans le même temps. Il est vrai qu'il préférait la Reine à toutes ses rivales. Il la préférait en la torturant. Une femme qui aime ne se contente pas d'être préférée.

Cette correspondance du fils et de la mère fourmille d'allusions à la passion royale. Toutes ces allusions portent des noms supposés. Hortense est appelée tour à tour Sophie et Henriette. L'enfant change de sexe, tantôt Henri, tantôt *ma filleule*, puis Auguste. Le 19 janvier 1808, bien avant cette paternité, Flahaut écrit à sa mère : « Les lettres de Sophie (Hortense) sont vraiment gentilles, mais la nouvelle qu'elle est enceinte (de Louis-Napoléon) me frappe plus que

je ne peux dire... J'ai maintenant une quantité de cheveux gris. J'en mets une demi-douzaine que je veux te demander d'envoyer à Sophie pour qu'elle voie la couleur des cheveux de son ami. » Il n'est pas encore l'amant de la Reine s'il est déjà son confident, et il souffre de la réconciliation de celle-ci avec son mari. En vain a-t-on essayé de mettre en doute la légitimité de Louis-Napoléon, le futur Napoléon III, né le 21 avril 1808, en l'attribuant à Flahaut, ou même au baron Verhuel, ministre de la guerre en Hollande pendant le court règne de Louis-Bonaparte. Flahaut était en Allemagne, et le baron Verhuel n'avait pas quitté La Haye, tandis qu'Hortense, après la mort brutale de son fils aîné, prenait les eaux de Cauterets et retrouvait son mari à Toulouse. Comme Marie-Antoinette, la reine Hortense a été honteusement calomniée. Comme celle de Marie-Antoinette, sa vie ne contient qu'un seul amour. En automne 1807, sa réconciliation — d'ailleurs passagère — avec Louis-Bonaparte fut, comme il arrive, le fruit de la douleur commune qui réunit auprès d'un même petit cercueil des parents divisés.

Un peu plus tard, dans cette même correspondance qu'il échange avec sa mère, Flahaut prétend reconnaître les personnages d'*Eugène de Rothelin*, le court roman que vient d'achever madame de Souza. Eugène, c'est lui, et Athénaïs ne peut être qu'Hortense, que par prudence il appelle Sophie. Mais dans le livre, ajoute-t-il, Eugène invite Athénaïs à lui révéler ce qui la trouble, tandis que dans la réalité Sophie (Hortense) a pris les devants et confié de son propre gré l'histoire de sa vie intime.

Revenu d'Allemagne, il est envoyé en Espagne sans avoir revu la Reine, mais il ne cesse de s'informer d'elle, de sa santé. Le prince de Neuchâtel le prend pour aide de camp. Il envoie à la Reine un sceau à deux faces. Sur l'une est gravé un aloès symbolique dont la plante ne fleurit qu'une fois avec cette double devise : *Proemium aevi aurea dies* en haut, et au-dessous : *Finira-t-il jamais?* Sur l'autre qui porte en exergue : *Soleil je t'implore*, un jeu de nuages cache l'astre du jour.

Le soleil s'est montré à Aix au cours de l'automne de 1808 et l'aloès a fleuri.

L'année suivante Flahaut est à Schoenbrunn, et il est jalousement surveillé de loin par la Reine. Puis, c'est la naissance mystérieuse de Morny. Et ce sont aussi les rendez-vous secrets à Bourbonne, à Prégny, la propriété de la Reine en Suisse, au bord du lac Léman. La campagne de Russie vient séparer les deux amants. Leur correspondance passe par l'intermédiaire de la bonne madame de Souza. Or, on a rapporté de mauvais bruits à la reine Hortense. Son cher Flahaut aurait d'autres liens. Sans doute s'agit-il de la belle comtesse Potocka. Les bruits, dans ce cas, sont retardataires. Il va voir en effet cette ancienne maîtresse à Varsovie et il écrit à sa mère qu'il fut reçu par elle avec une bonne et franche amitié, ajoutant même : « Vous auriez été parfaitement contente, je vous assure. » Ce qui doit être vrai, car la comtesse Potocka dans ses *Mémoires* ne fait même pas allusion à cette visite. Cependant il ne cesse de s'informer de l'enfant et de protester de son unique amour pour la Reine qu'il appelle *sa femme*. Faut-il qu'elle ait été sensible aux racontars? De Moscou, il s'inquiète encore de la savoir ainsi « bouleversée. »

Revenu à Paris après la campagne de Russie, il retourne bientôt aux armées et il est nommé général de division et comte de l'Empire. Mais la prodigieuse campagne de France aboutit à l'abdication de Fontainebleau. Flahaut, dans ces circonstances tragiques, aurait voulu que la Reine divorçât pour l'épouser. « Si je peux la consoler, écrit-il à sa mère le 15 avril 1814, je serais bien heureux d'assurer mon propre bonheur en faisant le sien. Ma vie tout entière lui appartient et avec elle je serai le plus heureux des hommes. Il est préférable que dans cette situation je ne sois pas près d'elle. Je suis désolé qu'elle n'ait pas pu arranger son divorce. Cela aurait aplani toutes les difficultés. Mais pourquoi ne me donnez-vous pas plus de détails sur elle? Elle aurait eu certainement le consentement de son frère... » L'amitié du prince Eugène n'a jamais manqué à la reine Hortense. Dès longtemps, elle était séparée de son mari. Voulut-elle garder un lien avec les Bonaparte? Plus tard, elle refusera à Louis un faux témoignage qui suffirait à annuler leur mariage. Le cœur d'une femme a toujours quelque repli secret. Flahaut, le 19 avril, écrit encore qu'il est tout disposé, et sans regret, « pour une

vie de parfaite félicité si Henriette (Hortense) dit seulement *le mot* ». Pourquoi n'a-t-elle pas dit le mot? Ne fut-elle pas libre de le dire? La Malmaison devient, sous la première Restauration, le salon à la mode, et Flahaut qui refuse d'y rencontrer l'empereur Alexandre de Russie doit y venir en cachette. La grâce d'Hortense a triomphé du vainqueur, et les Alliés sont à sa dévotion.

Ils ne le seront pas longtemps. C'est la période des Cent-Jours, et c'est, après la chute définitive de Napoléon, le déchaînement de toutes les haines contre la Reine. Elle a reçu l'ordre de quitter Paris et s'est donc réfugiée à Aix-en-Savoie. Le général de Flahaut qui avait le commandement de la 9e division de cavalerie de l'armée de la Loire obtient un congé au début de juillet, traverse Paris et rejoint Hortense à Aix, dans ce même paysage que devait chanter Lamartine et qui a reçu les confidences de la Reine avant de recevoir celles d'Elvire. Mais le préfet du Mont-Blanc, le baron Finot, prévient le duc d'Otrante, ministre de la police, de cette rencontre. En quoi deux amants peuvent-ils représenter un danger pour la chose publique? Ne va-t-on pas les laisser en paix dans ce court bonheur qui sera le dernier? Non, il faut que Flahaut s'en aille après deux jours et deux nuits (du 13 au 15 août 1815). Il essaie de s'installer dans le pays de Gex, à proximité de Prégny, où il pourrait encore la rejoindre. Mais on le chasse encore. Il se réfugie à Lyon où il fréquente le comte de Bubna. Les rapports de police le suivent de là à Besançon, puis il demande un passeport pour l'Angleterre.

Ici se place un incident qui est relaté dans les *Mémoires* de la reine Hortense et que vient corroborer la publication des lettres de Flahaut à sa mère. Demeurée seule à Aix après le départ de son amant, la Reine ouvre le courrier de celui-ci, dans la crainte d'une menace qui pèserait sur lui : elle tombe sur une lettre de mademoiselle Mars qui ne peut lui laisser aucun doute sur la liaison de la célèbre actrice avec Flahaut. C'est un tel déchirement pour elle qu'elle en demeure prostrée et comme morte à demi. De Lyon, Flahaut écrit à sa mère (octobre 1815) : « Je suis vraiment malheureux du tour que les choses ont pris avec ma cousine (Hortense). Plusieurs vieilles

lettres sont arrivées pour moi à Aix : parmi elles était une lettre de mademoiselle M. (Mars) qui l'a terriblement mécontentée et lui a donné une fièvre nerveuse. Depuis, elle a été vraiment malade. Elle est mieux. Comme vous savez, je l'aime tant que j'ai été presque plus malade qu'elle. Je ne peux ni manger ni dormir. Comme il me tarde d'être auprès d'elle! Je ne pourrai le faire que quand j'aurai les passeports que je vous ai réclamés, et, si je ne peux les obtenir, je courrai tous les risques plutôt que de ne pas la rejoindre... »

A quelques jours d'intervalle, il revient sur la même angoisse : « Ma cousine (Hortense) est mieux, mais vous n'avez pas compris. Il y a des natures avec lesquelles toute réconciliation est impossible. On peut se réconcilier, mais ce n'est jamais comme avant. Je ne peux pas quitter cet endroit (Lyon) sans ces passeports. Je les attends impatiemment. J'aimerais beaucoup en avoir un pour l'Angleterre. Ne serait-ce pas possible? » Toujours dans ce même mois d'octobre : « Ma cousine est mieux. Que pouvez-vous penser quand vous me dites de pardonner? C'est moi qui demande constamment le pardon. Mais pour ce qui est de toute pensée de bonheur, c'est fini. L'impression a été faite et ne peut plus s'effacer. » Et encore : « Ma cousine est mieux, mais comme je vous l'ai dit notre bonheur est détruit. Mille baisers à Auguste (l'enfant). » Enfin, de Francfort, le 21 novembre 1815, il annonce son départ pour la Grande-Bretagne : « Demain je pars à travers la Prusse et la Hollande à Rotterdam. Si j'atteins l'Angleterre sain et sauf, je me jetterai dans le premier fauteuil venu et je ne bougerai plus. Essayez de décider Henriette à venir en Angleterre. »

Il a vu clair dans le cœur d'Hortense. Leur amour ne se relèvera pas de cette trahison. Mais, tandis que la Reine ne cessera pas d'en porter le deuil et en demeurera toute meurtrie, il ne tardera pas à se remettre d'une peine qui, bien plutôt que le remords, est le regret du mal causé. Il se fût si bien accommodé de l'ignorance. Tandis qu'elle l'attendra en Suisse, espérant encore contre tout espoir et ne pouvant être consolée que par sa présence, il rencontrera en Angleterre une belle jeune fille, miss Elphinstone, la fille de lord Keith. Dès le début de 1816, leur mariage est annoncé. Il sera célébré

le 19 juin 1817 à Edimbourg. *Fragilité, ton nom est femme!* disait Shakespeare. Quelle ironie quand on suit le martyre de la Reine!

III

L'EXIL A ARENENBERG

Qu'est-elle devenue après la blessure qu'elle a reçue à Aix? Octobre s'achève : il faut que l'exilée quitte la Savoie avant le retour du roi de Sardaigne. La France lui est interdite, la Haute Diète s'oppose à son séjour à Genève. Elle passe deux jours dans sa propriété de Prégny au bord du lac Léman, où elle est signalée presque haineusement par le préfet de Bourg. Les rapports de police l'appellent tantôt *madame Hortense* et tantôt *madame Louis Bonaparte.* Plus tard, ils consentiront à la nommer *comtesse*, puis *duchesse de Saint-Leu*, mais de la Reine il ne saurait plus être question. Elle obtient enfin des passeports pour traverser la Suisse et se fixer à Constance dans le Grand-Duché de Bade.

Elle y arriva le 7 décembre (1815) par le froid et la neige. A peine installée dans une mauvaise auberge, avec sa lectrice mademoiselle Cochelet, son fils Louis-Napoléon et le vieil abbé Bertrand, précepteur de l'enfant, elle reçut la visite d'un envoyé de la Cour de Bade qui lui enjoignait de repartir. Les membres de la famille Bonaparte ne pouvaient habiter que la Prusse, l'Autriche, ou la Russie. Elle s'adressa au duc de Richelieu, alors ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, et à sa cousine la Grande-Duchesse Stéphanie, et obtint un sursis jusqu'au printemps. Au bord du Rhin, près du port de Constance, elle loua à une dame Samstini une modeste maison que mademoiselle Cochelet, dans ses *Mémoires*, appelle une bicoque « percée de tant de fenêtres que c'est une véritable lanterne », et fit venir ses meubles qui de Paris s'en étaient allés à Prégny. « C'était avec une joie d'enfant, écrit mademoiselle Cochelet (dont les mémoires ont été vraisemblablement rédigés par la Reine elle-même et, pour une autre partie, par mademoiselle Valérie Masuyer sa lectrice), que nous faisions mettre en place chaque objet et que la Reine présidait aux arrangements de sa nouvelle

demeure. Après voir campé dans de mauvaises auberges de la Suisse, il y avait pour elle des délices incomparables à retrouver son grand lit et à échanger les chaises de bois ou de paille contre un bon canapé dont elle était privée depuis longtemps. Un piano fut établi dans la pièce glorifiée du nom pompeux de *salon*. La Reine s'enveloppait dans son manteau pour se rendre de là, par la galerie ouverte, soit dans la chambre à manger, soit dans sa chambre à coucher. Il y avait beaucoup à faire pour éviter le froid; mais ces inconvénients, qui lui eussent semblé fort grands dans les moments de sa splendeur, disparaissaient pour elle et elle était contente d'avoir enfin un *petit chez soi...* »

Pourra-t-elle y rester? Les tracasseries de la police, la surveillance des ministres de France ne cesseront pas de longtemps pour elle. Elle s'aventure en Bavière où l'attend le prince Eugène, puis, de retour, malade, va faire une cure de lait dans le canton d'Appenzell. Là elle reprend un peu de santé, elle renaît à l'espoir. Elle est encore si jeune, trente-deux ans, et Flahaut parle dans ses lettres de la venir rejoindre. Il y parle aussi de la jeune fille qu'il a rencontrée en Angleterre. Elle cherche dans les champs un trèfle à quatre feuilles. « Si j'en trouve un, dit-elle à mademoiselle Cochelet, ce sera un présage favorable. Peut-être sera-ce le signe de mon retour en France... » Mais voici que les gamins du village, pour lui être agréable, lui en apportent des bouquets. Et, pour comble, le landamman du canton, qui l'a reçue presque officiellement au grand déplaisir de notre ministre de France en Suisse, le comte de Talleyrand, et lui a offert un grand dîner, s'avise de la demander en mariage : il est veuf et, si la Reine est encore en puissance de mari, la loi d'Argovie autorise le divorce.

Si le brave homme est congédié d'un sourire, le cœur d'Hortense est toujours en peine. Elle a bien compris, aux lettres de Flahaut, qu'elle ne cessera pas de souffrir de lui. Après la surprise d'Aix, elle l'a conjuré de ne lui jamais plus cacher la vérité. « On ne sait pas tout ce qu'on demande, écrit-elle dans ses *Mémoires*, en exigeant toute la vérité. » Non, elle ne s'opposera pas au bonheur de son amant, de son ami. Elle renoncera à cet amour qui était son courage dans la vie, mais, pour ce renoncement qui la doit briser, il lui faut

un secours, elle ira le chercher à Notre-Dame-des-Ermites, le pèlerinage d'Einsiedeln, dans les montagnes du canton de Zurich, où elle arrivera un soir d'octobre, presque anéantie. La Vierge noire la conduira au Christ du Calvaire; d'elle enfin elle acceptera la croix et écrira la lettre qui rendra à Flahaut toute sa liberté...

La voilà de nouveau à Constance où elle est de nouveau pourchassée. Il lui faut gagner Augsbourg où elle fait même l'acquisition d'une maison. Mais, en février 1817, elle achète le château d'Arenenberg pour 30 000 florins au baron de Streng, ancien officier badois. Aussitôt notre ministre en Suisse d'avertir Paris. Les conseillers du canton de Thurgovie se sont divisés sur l'autorisation à donner, l'un des deux landammans s'opposant à la demande de la Reine, en faisant observer que les cantons nouvellement créés comme ceux de Thurgovie et d'Argovie passeraient dans l'opinion publique pour être attachés à la famille Bonaparte, que le canton de Thurgovie s'exposait donc à la rancune des ministres des grandes puissances accrédités à la Diète générale du canton, mais l'autre l'approuvant au contraire, en invoquant des motifs de justice, d'humanité et de liberté conformes aux mœurs et à la législation de la Suisse. Le comte de Talleyrand, ministre de France, estime qu'il pourra s'appuyer efficacement sur le premier groupe battu à un très petit nombre de voix pour obtenir le renvoi d'Hortense et il ajoute cette remarque qui est proprement stupide : « Il est sûr que le château d'Arenenberg étant sur une montagne, dans une position isolée, près du lac de Constance, est très propre à faciliter des communications suspectes et, par conséquent, très difficile à surveiller. » A quoi le duc de Richelieu, ministre des Affaires étrangères, répond le 4 mars, pour calmer ce zèle persécuteur, que les Cours alliées sont disposées à laisser la reine Hortense libre d'habiter en Suisse et que la surveillance d'Arenenberg est au contraire facile.

Surveillance dont la police ne se privera pas et qu'elle continuera longtemps d'exercer. On en peut aisément suivre la trace dans les dossiers des Archives nationales. Pour n'en citer que quelques exemples, le 4 mars 1822 on fouille à Colmar une voiture de la duchesse de Saint-Leu (car les

rapports finissent par lui restituer ce titre), et la perquisition ne découvre rien de suspect; mais, le 13 mars suivant, mademoiselle de Courtin, une des dames de la Reine, est arrêtée à Strasbourg avec sa voiture, à l'auberge de la ville de Paris, 15, rue de la Mésange, au bord de la Moselle (c'est là que Maurice Barrès commencera d'écrire *Colette Baudoche*) et l'on saisit sur elle 27 lettres. Mais le préfet du Bas-Rhin, n'ayant rien trouvé de subversif dans cette correspondance, fait relâcher mademoiselle de Courtin dès le lendemain, ce qui lui vaut un blâme de Paris : il aurait dû transmettre le tout à la Direction des Postes. A une date antérieure, c'est un manuscrit de Sainte-Hélène dont l'apparition est signalée. Tous les hôtes successifs d'Arenenberg sont énumérés : la maréchale (?) Duroc, la maréchale Ney et ses enfants, la générale Bertrand, la grande-duchesse de Bade, M. de Sainte-Aulaire, beau-père de M. Decazes, etc. Les gens de service sont épiés. Les allées et venues d'Hortense sont toutes signalées. On se plaint ingénument qu'elle reçoive tant de monde et qu'elle soit très aimée dans le pays où sa bonté et son charme l'ont rendue populaire. Quand elle va prendre les eaux de Bade (1825), le préfet de Colmar, comme elle est descendue chez la grande-duchesse Stéphanie, la fait surveiller par une personne qui est de l'intimité de celle-ci et admise aux petites réceptions. La police se recrute donc jusque chez les gens du monde. Les bruits les plus faux, les plus absurdes sont enregistrés : la visite de Louis Bonaparte pour une réconciliation, un voyage d'Hortense en France, l'amitié de Marie-Louise, etc.

Certains de ces rapports policiers ne manquent pas d'esprit, s'il en est de lamentables. Le préfet de Colmar, par exemple, annonce que la duchesse de Saint-Leu a quitté Arenenberg pour Florence, accompagnée d'un Furtado de Bayonne qui passe pour l'homme d'affaires du général Bertrand : « Il me semble, ajoute le préfet, que Furtado est un juif de Bayonne dont le commerce n'est pas de faire les affaires des autres. »

Cependant mademoiselle Cochelet, la lectrice de la Reine, a épousé en octobre 1822 certain capitaine Parquin, compromis dans l'affaire du 19 août 1820. Le couple est mis en observation, d'autant plus qu'il a acheté dans le voisinage le

château de Wolfberg, au-dessus d'Ermatingen, dans un site charmant, et qu'il l'a accommodé en pension de famille où, parmi les étrangers et touristes, peuvent aisément se glisser des agents bonapartistes. Un espion s'introduit au château, et dans un très curieux rapport, traduit de l'allemand (14 juin 1823), il raconte que monsieur et madame Parquin, mis en confiance, lui ont montré une quantité de marchandises venues de France en contrebande, parmi lesquelles des gravures tendancieuses représentant les « aventures de Napoléon ». Bien mieux, ils lui ont expliqué comment on trompe aisément la douane et la police, passant eux-mêmes la frontière avec 265 aunes de mousseline enroulées autour du corps. Et, comme il s'étonnait, le couple a ri aux éclats de sa naïveté. Couple qui se croyait malin et inaccessible à la duperie, pour avoir chassé trois autres espions qui se présentaient comme anciens soldats de l'Empereur, mais qu'on avait vus à Constance sous des habits civils élégants.

Pauvre couple Parquin; il est l'objet d'un rapport beaucoup plus sévère et émanant d'une plus haute personnalité. Cette fois c'est le comte de Gravenreuth, président de Régence, qui signe le 1er décembre 1825 cette pièce officielle adressée au ministre de France : « J'ai été plusieurs fois dans le cas de signaler à l'auguste ministère des Affaires étrangères cette dame (madame Cochelet-Parquin) qui dans le monde diplomatique a acquis le renom d'une intrigante dangereuse, comme une babillarde vaine et inconséquente, mais nullement à craindre. » La duchesse de Saint-Leu, poursuit le rapport, s'aperçut bientôt du préjudice que lui portait la conduite inconsidérée de sa compagne, l'éloigna d'elle d'une manière honnête, mais non sans sacrifice. Cette personne épousa ensuite un certain Parquin, frère du fameux avocat du même nom à Paris, qui autrefois avait servi dans la Garde Impériale française et dont elle avait fait la connaissance en voyageant ensemble dans la chaise de poste. Puis les Parquin se sont installés dans le voisinage d'Arenenberg au grand déplaisir de la reine Hortense et ont fait de Wolfberg un hôtel. Ce Parquin est allé à Paris et s'y est livré « à la façon des Parisiens aux spéculations sur les papiers ». Cela signifie-t-il qu'il y a vendu des documents? Le rapport ajoute

enfin : « C'est un homme sans éducation qui peut bien être la dupe, mais jamais le moteur d'un parti; il se distingue comme sa femme par l'inconséquence de ses paroles et de ses actions. » Et voilà le couple jugé. Un peu sévèrement. Mademoiselle Cochelet, dans ses mémoires plus ou moins apocryphes ou arrangés, se brosse un tout autre rôle, plus reluisant.

Mais les rapports de police nous permettent aussi de nous divertir aux dépens de la police elle-même. En août 1829, ne signale-t-elle pas un complot au château de Wolfberg précisément, et, qui mieux est, un complot d'hommes de lettres? Là se sont donné rendez-vous, pour la saison d'été, les frères Casimir et Germain Delavigne, Scribe et Melesville, auteur dramatique, un colonel Voutier, « qui a fait un ouvrage sur les Grecs », et un ancien chef d'escadron nommé Fortuné Brack. Le préfet de Colmar s'inquiète de ce qui se passe à Arenenberg, où se tiennent des conciliabules secrets. Ces messieurs ne sortent que la nuit et dissimulent leurs noms. « Ils passent pour des écrivains chargés de rédiger une histoire de Napoléon. La correspondance qu'ils n'ont cessé d'entretenir avec la France, l'Italie et l'Allemagne et le secret profond que l'on garde sur leur compte ne permettent pas de douter que leur mission n'eût eu un but moins indifférent » (*sic*). Et voilà Scribe et Casimir Delavigne devenus des conspirateurs dangereux!

Si la Reine n'avait connu à Arenenberg que les tracas policiers, elle en eût pris son parti, d'autant plus que sa séduction s'exerçait à distance et qu'en s'adressant aux souverains ou aux ministres elle obtenait aisément que fût calmé le zèle des subalternes. Mais les allées et venues au château n'étaient que l'exception. Elle devait faire face à l'isolement, à la détresse de son cœur brisé, au climat, à la maladie, aux persécutions de son mari qui, après lui avoir arraché à Aix son fils aîné, entendait régenter de loin l'éducation du second, Louis-Napoléon. C'est dans le malheur et la solitude que nous montrons ce que nous valons. Cette frêle exilée tire d'elle-même ses ressources contre l'ennui et la tristesse. Elle entretient soigneusement sa passion de lecture, elle compose l'une ou l'autre de ces romances, que, du temps de sa grandeur, on attribuait à des professionnels, elle dessine ou

peint le paysage qu'elle a sous les yeux. Ainsi passera-t-elle plusieurs hivers au bord de ce mélancolique lac de Constance, où s'amassent les brumes et, pour sortir, mettra même un masque de velours afin de se préserver du froid.

Les poètes, les premiers, reviennent à l'exilée. Arnault, le vieil Arnault, lui adresse ces vers qui appellent la musique :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien...

Pauvre feuille desséchée! il n'y a que les poètes pour accabler ainsi le malheur en le célébrant!

La maternité même d'Hortense est déchirée. Son fils aîné est avec Louis Bonaparte, à Livourne ou à Florence. Son second fils, Louis-Napoléon, celui qui, élevé par elle, recevra d'elle le culte de l'Empereur et la passion un peu confuse du Beau et du Bien, à qui elle communiquera son fatalisme et ses chimères, la préoccupe dans son éducation : après le bon abbé Bertrand, elle lui donnera pour précepteur Philippe Le Bas, le fils du conventionnel, intelligent et dévoué ensemble, et qui remplira sa mission avec une ferveur d'autant plus méritoire qu'il ne sera jamais bonapartiste. Enfin elle ne verra jamais le fils qu'elle a eu de Flahaut et qu'élève madame de Souza. Jamais? Frédéric Loliée, dans son livre *Frère d'Empereur* rapporte qu'en juillet 1829, le comte de Flahaut, accompagné du jeune duc de Morny, leur fils, rendit visite à la reine Hortense à Aix-la-Chapelle, tandis que madame de Flahaut prenait les eaux d'Aix. De ce voyage émouvant, et qui ressuscitait le passé, je n'ai trouvé nulle trace. La reine Hortense n'avait jamais livré à son entourage, sauf peut-être à madame Salvage, le secret de sa maternité illégitime. Dans tous les cas, au mois d'août suivant, Flahaut écrit à sa femme : « J'ai eu une lettre de la duchesse de Saint-Leu, extrêmement aimable et exprimant tout le plaisir qu'elle aurait à vous voir si vous vouliez aller lui faire une visite. Je ne vois réellement pas pourquoi vous ne la feriez pas, spécialement si vous allez à Ems. »

Le *Je ne vois réellement pas pourquoi* résume tout Flahaut.

Rien n'est plus commode dans la vie que l'inconscience. Rien n'entraîne de plus grands dégâts. L'entrevue des deux femmes eut-elle jamais lieu? Je n'en ai pas rencontré l'indice révélateur. La Reine se la fût imposée courageusement, en souvenir de celui qu'elle avait tant aimé. Les femmes comme Hortense poussent l'amour jusqu'à la plus extrême abnégation. Elles ne se vengent de l'abandon que par le sacrifice. Ce paysage que j'ai si longtemps regardé des fenêtres de sa chambre à Arenenberg, que de fois elle dut le mal entrevoir, soit à cause des brumes, soit à cause des larmes!

IV

LES VISITEURS

La reine Hortense fit sans doute des infidélités au château d'Arenenberg. Elle passa plusieurs hivers à Rome et, plus tard, à Genève. C'est à Rome qu'elle retrouva madame Récamier dans les circonstances les plus romanesques et se lia intimement avec elle. C'est là que, se promenant sur la terrasse du Pincio avec le comte d'Haussonville, et regardant marcher devant eux le jeune prince Louis-Napoléon et le fils du comte, attaché à l'ambassade de France, elle murmura à son compagnon : — Êtes-vous heureux de voir votre fils en carrière? Ah! si je pouvais seulement, pour le mien, demander au roi Charles X une sous-lieutenance dans un régiment français!... Elle ne pensait pas pour lui à la couronne impériale. Elle n'y tenait point pour lui. Mais elle admirait devant lui l'Empereur sans se douter de l'emprise de cette admiration sur une imagination d'enfant, puis de jeune homme. Quand ses deux fils allèrent prendre part à l'insurrection des Romagnes, le sang paternel les travaillait. L'aîné mourut de la rougeole, parmi les insurgés. Louis-Napoléon faillit en mourir. Elle l'alla chercher à Ancône et n'hésita pas à l'emmener en France pour le sauver. Elle-même, dans ses *Mémoires*, a raconté ce voyage secret qui la devait bouleverser, le bon accueil de Louis-Philippe, la visite à la tombe de Joséphine à Rueil, le douloureux adieu à la France.

Les eaux de Bade, un voyage en Bavière auprès du prince

Eugène, son tendre frère qui bâtit près d'elle un château pour la voir davantage et qui devait mourir si prématurément, tous ces déplacements n'empêchent que de 1817 à 1837, année de sa mort, c'est-à-dire pendant vingt années, Arenenberg ne fût sa résidence habituelle. Quoi d'étonnant si l'on continue de l'y chercher, si l'on croit encore apercevoir son fantôme dans une allée du parc ou dans ce petit ermitage où elle venait prier? Ce lac de Constance fut son confident. Il lui appartient un peu, tout au moins ce bras pareil à un fleuve qui est pris entre la rive et l'île de Reichenau.

Quelques-uns des visiteurs d'Arenenberg nous ont laissé leurs impressions. Il en est de trop célèbres comme Chateaubriand. D'autres le sont un peu moins comme Alexandre Dumas. Je m'adresserai tout d'abord à Buchon et à Coulmann.

Ce Jean-Jacques Coulmann est le type de l'amateur. Il a occupé les situations les plus diverses, avocat, député, membre du Conseil d'État, écrivain. Il a connu tout le monde, et dans tous les mondes. Il a voyagé en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie. Il s'est lié avec tous les gens connus. Il a fait du théâtre, de la politique, de l'histoire, de la littérature. Enfin il a été curieux de tout, et un généreux penchant l'a porté vers les infortunes retentissantes. Originaire de Strasbourg, il est venu de bonne heure à Paris. Né sous la Révolution, il a traversé le Consulat, l'Empire, la Restauration, le gouvernement de Juillet et a rédigé ses mémoires sous Napoléon III. On les peut consulter avec fruit : ils nous offrent un tableau très vivant d'une société disparue. Or, voyageant en Suisse, Coulmann a le désir d'être présenté à la reine Hortense dont le malheur l'attire. Il a connu à Paris mademoiselle Cochelet dont il écrit : « C'était une personne grande, forte, qui, avec un extérieur viril, avait toutes les grâces et les coquetteries de la femme. » Mademoiselle Cochelet, qui a acheté le château de Sandegg, tout proche du pavillon de la Reine, le reçoit et Hortense l'invite.

« C'était, dit-il, le 10 septembre 1820 : les teintes pâlissantes de l'automne, les dernières clartés du soleil, ces ruisseaux tombant mollement de ces rocs suspendus, ces horizons silencieux et déserts, avaient mis mon cœur à l'unisson de

tous les sentiments de l'exil et m'avaient pénétré des tristesses et des désillusions qui suivent l'écroulement d'un trône... » J'ai cité ce passage romantique pour donner un échantillon du style de Coulmann. Il copie M. de Chateaubriand jusqu'à le rendre banal. Au début de novembre, quand j'y allai, le soleil animait encore les eaux du lac de Constance et les bois portaient encore une parure dorée. Ainsi les ai-je vus. Mais notre Coulmann a besoin de s'émouvoir sur le déclin de la nature qu'il transporte en été. Comme il arrive au château, la Reine descend de voiture et son premier geste est de lui remettre son courrier qu'elle a pris en passant à la poste avec le sien. Coulmann en est attendri : « Il y a, s'écrie-t-il, des secrets d'éloquence que ne trouveront jamais les plus habiles rhéteurs; il y a des accents magiques qui ont une toute-puissance mystérieuse; il y a des procédés plus efficaces dans leur simplicité apparente que les habiletés les plus froidement calculées. » Et il compose ainsi des pages d'effusion lyrique.

Tout de même il se décide à décrire le château, le jardin, le parc, et enfin la Reine. « Si j'avais la France, lui dit-elle, il ne me manquerait rien. Ce n'est jamais sans émotion que je revois un compatriote. Il me semble en quelque sorte respirer l'air de mon pays... » Ce n'est point le trône, ni le rang qu'elle regrette : mais son pays. Cependant elle s'est sentie épurée et grandie par l'exil, le malheur, l'injustice, la calomnie. On s'est montré odieux envers l'Empereur, envers elle-même. Et tristement elle ajoute : « On a beau se sentir innocent, cela fait du mal, cela soulève. On est toujours accessible. » *On est toujours accessible* : quel joli mot de femme qui ne peut se faire à la haine et à la lâcheté!

Au cours du dîner, la Reine parle de quelques-uns des soldats de l'Empire. « Voilà un caractère antique, un homme de Plutarque, dit-elle de Drouot. Aussi l'Empereur en faisait-il grand cas et l'estimait-il extraordinairement. » Et plus loin : « Le maréchal Davout, qui passait pour l'âme damnée de l'Empereur, a été pour nous le plus dur, après notre chute; tandis que le dévouement du maréchal Macdonald ne s'est jamais démenti. » Puis, après le dîner, elle consent à chanter quelques-unes de ses romances, dont l'une est consacrée à son

tombeau qu'elle voudrait en France. « Sa voix était faible et brisée, écrit le visiteur, mais d'une douceur tellement pénétrante que je doute que la plus puissante et la plus fraîche puisse produire une aussi profonde impression. »

Le lendemain, c'est une promenade avec la Reine et la grande-duchesse Stéphanie de Bade à l'île de Reichenau. Coulmann n'en revient pas de la simplicité des princesses. La grande-duchesse Stéphanie, reçue officiellement sous des arcs de triomphe, raconte au retour les plus plaisantes histoires sur la bonhomie des paysans badois, entre autres celles-ci : « Le grand-duc convalescent se promenait à pas lents un jour; dans son affabilité germanique il causait pendant sa promenade avec un des riches paysans de la contrée, Kimmli. Celui-ci, bientôt ennuyé de marcher si doucement à côté de son souverain malade, lui dit brusquement : « Vous ne pouvez pas aller assez vite pour moi. Je vous laisse, adieu », et partit au grand ébahissement du prince et de sa suite. En revanche, un général qui était venu prendre les ordres du grand-duc ne trouvait pas à se loger. Un autre paysan, par considération pour Son Altesse, offrit au général une place dans son lit entre sa femme et lui. »

Notre Coulmann, qui fait un séjour de quelque durée chez mademoiselle Cochelet, se lie de plus en plus avec les habitants d'Arenenberg. Les deux fils de la reine Hortense y sont réunis : l'aîné, Napoléon, qui a seize ans et qui est plein de grâce et d'élévation d'esprit; le cadet, le prince Louis, ce doux entêté comme l'appelle sa mère, d'une expression plus mélancolique, plus intime et plus tendre, mais expert à tous les exercices du corps, bon nageur, bon cavalier, bon tireur. Son précepteur, Philippe Le Bas, en fera un homme. Voici, encore, M. Mocquard, avocat déjà célèbre par la défense des sergents de la Rochelle, et voici mademoiselle Elisa de Courtin, dame de compagnie de la Reine, qui épousera plus tard Casimir Delavigne. « Son goût pour la littérature et la poésie avait tellement touché Casimir Delavigne, qui fit sa connaissance à Arenenberg, qu'il lui offrit de partager son nom et sa gloire. Avec sa fraîcheur éblouissante, son élégante tournure, cette chevelure blonde qui tombait à ses pieds, sa voix et son cœur, ne semblait-elle pas en effet une de ces

Muses auxquelles notre patriotique poète avait voué son culte. »

Le soir, on lit à haute voix, ou l'on joue des charades. Mise en confiance, la Reine lui montre les lettres autographes de Napoléon qu'elle a pu emporter : lettres d'amant à Joséphine, de père à Hortense, d'Empereur dès qu'il parle des événements ou des hommes.

Tel est le premier voyage de Coulmann à Arenenberg. Mais il y retourna plus tard, peu de temps, peu de jours même avant la mort de la reine Hortense. Il avait pris part, le 15 août 1836, à ce déjeuner de Bade où d'anciens officiers de l'Empire acclamèrent le neveu de l'Empereur, le prince Louis-Napoléon, et presque seul il y avait gardé son sang-froid. Sans doute grisé par cette popularité, le prince s'était laissé engager dans cette équipée de Strasbourg qui devait si mal tourner et aboutir à son arrestation. Inquiète de son sort, la Reine, déjà atteinte du mal dont elle devait mourir, n'avait pas hésité à venir en France pour obtenir sa grâce. Le fidèle Coulmann, conseiller d'État, avait intercédé auprès de Guizot et lui avait tenu le langage le plus énergique et le plus intelligent ensemble, déconseillant à la fois la Cour d'assises, le Conseil de guerre et la Cour des pairs. Le ministre l'avait alors assuré que la vie du prince ne courait aucun risque et Coulmann s'était hâté d'en informer la Reine. Celle-ci repartit pour Arenenberg, tandis que son fils était exilé en Amérique. Il en revint l'année suivante pour l'assister dans la mort. Au cours de ce dernier été de sa vie, elle invita encore Coulmann à la venir voir au bord du lac de Constance. Il se rendit à cette invitation avec sa femme et son fils. Mais il trouva à Arenenberg une mourante.

« Son angélique douceur, écrit-il, n'en était pas altérée; les heures sereines, non plus que les heures sombres, n'avaient changé une physionomie qu'éclairait toujours la flamme de l'affection et de la bonté. Je n'oublierai jamais l'attendrissant et gracieux tableau que m'offrait cette noble victime si près de la tombe, promenée par des amis dans une chaise à porteurs, et établie au milieu d'une pelouse d'où mon petit garçon de trois ans lui apportait des marguerites et cherchait à sa demande, comme signe de bonheur pour elle, des trèfles à quatre feuilles. »

Les *Réminiscences* de Jean-Jacques Coulmann s'arrêtent sur cette vision. La séduction de la reine Hortense s'est visiblement exercée sur lui. Elle l'avait conquis en un instant par ce geste si simple de lui remettre son courrier qu'elle avait pensé à lui prendre à la poste de Constance afin qu'il eût plus tôt des nouvelles des siens, des nouvelles de France. Il lui était demeuré fidèle et l'avait servie dans son angoisse maternelle. Mais elle savait bien que les trèfles à quatre feuilles ne sont pas des présages de bonheur, fussent-ils apportés en touffes comme à Appenzell. Depuis la chute de l'Empereur, depuis les adieux de Flahaut à Aix en Savoie, il n'y avait plus, il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour elle.

La relation de Jean Buchon sur ses pèlerinages à Arenenberg dans ses *Quelques souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Bade*, est d'une autre qualité que les *Réminiscences* un peu gonflées de Coulmann. Ce Buchon fut un grand érudit qui, avec Michaut, l'historien des *Croisades*, renouvela l'histoire du moyen âge. Il a publié les *Chroniques françaises du XIIIe au XVIe siècle* en quarante volumes, et les *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises du XIIIe siècle*. Barrès, qui le plaçait très haut, s'était servi, pour son *Voyage à Sparte*, des recherches de Buchon sur la *Domination française dans les provinces de l'empire grec*. Il ne parlait jamais de Buchon qu'avec enthousiasme. Or cet érudit avait été victime sous la Restauration de la police politique, qui l'avait traqué jusque dans son cabinet de travail, saisissant ses notes et l'emprisonnant par deux fois, le mettant même au secret. Ses opinions libérales qu'il ne songeait point à cacher lui valaient ce traitement barbare qui les renforçait. Irrité de ces persécutions, il était parti en 1821 pour la Suisse et la Bavière et il avait rendu visite à Augsburg au prince Eugène et à la reine Hortense. Puis, continuant son voyage, il avait retrouvé celle-ci à Arenenberg. Comme il prend le bateau à Stein sur le lac de Constance pour aller aborder aux pieds du château, il voit s'avancer le long des rives de l'île de Reichenau une file de trente ou quarante bateaux.

« C'était, raconte-t-il, la procession solennelle du Saint-Sacrement qui a lieu tous les ans autour de cette île, le mardi de

la Pentecôte. Je n'ai rien vu de plus simple et de plus solennel à la fois. Deux files de bateaux manœuvrés par d'habiles rameurs gracieusement habillés contenaient une nombreuse population des deux sexes, revêtus de costumes pittoresques et chantant des hymnes sacrées que suivait un harmonium accompagné d'instruments. Les derniers bateaux de chaque côté contenaient les reliques et statues des saints du lieu, surmontées de bannières, de banderolles, de dais et de gonfanons à dessins et peintures religieuses. Un grand nombre de jeunes filles, habillées en blanc et la tête couronnée d'une guirlande de fleurs, entouraient le dais de chaque saint et l'encensaient. La file était fermée en pointe par un bateau plus grand sur lequel était placé le curé du lieu, escorté de vicaires et d'enfants de chœur, l'encensoir en mains, et élevant dans ses mains le Saint-Sacrement surmonté d'un vaste dais, le dais qui servait aux grandes solennités de l'ancienne abbaye. Cette file régulière était parfois interrompue par les rapides évolutions d'un léger bateau, monté de vingt rameurs expérimentés et du chef des pilotes du lieu, debout gravement au gouvernail et chargé des fonctions de maître général des cérémonies. Tantôt on le voyait rassembler tous les bateaux et les grouper autour de la berge principale pour la lecture d'un évangile; alors tout mouvement, tout chant cessait, et on n'entendait plus que la voix grave du curé portée sur les eaux à une grande distance; et tantôt le bateau des cérémonies faisait reprendre la marche avec régularité, tandis que des deux rives les décharges de mousqueterie saluaient le passage de la procession. Ces voix de jeunes filles, cette musique grave, cette odeur d'encens mêlée à tous les parfums du printemps, cette immobilité des eaux sillonnée avec mesure par tous ces bateaux aux groupes si pittoresques, ces bannières flottantes, ces dais, ce service religieux si simple en présence d'une vieille abbaye abandonnée, sous un beau ciel, sur les eaux d'un beau lac environné d'une ceinture de vallées verdoyantes et de montagnes neigeuses, tout, jusqu'à la cathédrale de cette ville de Constance que signalent au voyageur son dernier concile et les bûchers de Jean Huss et de Jérôme de Prague, donnait à cette solennité inattendue un caractère imposant qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Il faut à Buchon, pour sentir la nature, une empreinte humaine. Lui-même le constate à Schaffhouse, où, comme Montaigne avant lui, il est peu sensible à la beauté si réputée des chutes du Rhin. « Je ne suis, confesse-t-il, ni poète, ni peintre, ni minéralogiste; la seule chose qui m'offre un inépuisable attrait est l'étude de l'homme. Je veux le voir sous toutes ses faces, dans toutes ses attitudes, à tous les degrés de sa civilisation. Il y a toujours quelque chose de nouveau à découvrir dans ce monde de l'intelligence. Ce que je découvre hors de mon pays me sert à mieux connaître mon pays; ce que je remarque dans les autres hommes me sert à mieux m'observer moi-même... » C'est la conception de la nature qu'avait le XVIIe siècle, et aussi le XVIIIe siècle jusqu'à Jean-Jacques. Elle n'est considérée et aimée que par rapport à l'homme, à l'homme vu en société. Jean-Jacques et le romantisme vont déchaîner le goût de la solitude, de la nature confidente et maîtresse, de l'homme abstrait et isolé. Buchon n'est pas romantique, mais il est sensible et délicat, et par surcroît bon écrivain, pittoresque plutôt que sûr. Comme on comprend l'amitié qu'il inspira à Barrès!

Au retour de ce voyage en Suisse et dans le Grand-Duché de Bade, il écrit (20 avril 1823) à Philippe Le Bas, le précepteur du prince Louis, pour lui réclamer l'une ou l'autre romance de la duchesse de Saint-Leu, et il ajoute : « Le souvenir de ces trop courts moments a quelque chose d'une apparition surnaturelle. Je me demande parfois si je n'ai pas rêvé et si je ne dois pas au plus aimable des songes le plaisir d'avoir présents à l'esprit la grâce de la duchesse, et son esprit si mélancolique et si vrai, et le charme entraînant de sa conversation, et les promenades sur le lac, et cette victorieuse mademoiselle de Courtin qui m'apparut sur la montagne comme une des walkyries aux guerriers d'Odin prêts à mourir, et tant de choses qui me rendraient poète si je n'étais le plus prosaïque des hommes. »

Dix ou douze ans après ce voyage, il retourne à Arenenberg où il passera tout l'automne et tout l'hiver, retenu par mille prévenances, et par une amitié respectueuse et passionnée pour cette grande infortune. « De même que la plus haute prospérité ne l'avait jamais enorgueillie, écrit-il de

la Reine, une adversité non moins persévérante ne l'avait pas abattue. Elle était simple et noble sur un trône, elle est restée simple et noble dans l'exil. Les arts qui ajoutaient un tel charme à sa grandeur l'ont consolée dans les persécutions, et un jugement droit, toujours guidé par le sentiment, en a fait une des personnes les plus parfaites que je connaisse. » Le prince Louis-Napoléon qui arrive d'Angleterre le séduit par son libéralisme qui considère la dynastie impériale comme une émanation libre de la souveraineté du peuple. Buchon a horreur des Bourbons dont la police l'a tracassé. Cette horreur est même singulière chez un des historiens qui ont le mieux révélé la puissance du royaume de France aux XIIIe et XIVe siècles. Plus logique, Michaut, l'historien des Croisades, demeura fidèle à la royauté. Buchon estime même insuffisante la révolution de Juillet : au fond il appelle de tous ses vœux le retour des Bonaparte, et il se désole de les voir sans ambition. La Reine lui lit le récit de son voyage en France, où elle fut reçue par Louis-Philippe et il l'encourage à le publier. Il voudrait même qu'elle publiât ses Mémoires destinés à combler une lacune, car on connaît surtout le Napoléon public, et l'homme n'est pas moins captivant. Seule, la reine Hortense peut raconter ces jours de la Malmaison où l'Empereur se retira avant de partir pour Sainte-Hélène. Comme l'historien se retrouve, et comme il voit clair, et comme il devine! « C'est aussi une lacune historique non moins importante peut-être à remplir, écrit-il dans une note, que les quinze jours qui se sont écoulés entre le 5 décembre 1812, jour où Napoléon quitta son armée pour accourir à Paris, accompagné du seul Caulaincourt, jusqu'au 20 décembre 1812, où ils arrivèrent ensemble à Paris. Par quel flot de grandes pensées cet esprit si puissant n'a-t-il pas dû donner cours à la tempête de son cœur dans l'une comme dans l'autre crise! » Les deux lacunes ont été comblées. Le reine Hortense nous a pris la main pour la poser sur le cœur de l'Empereur battant à la Malmaison au souvenir du passé, et Caulaincourt avait noté les paroles de son maître dans la berline qui de Moscou les ramenait, tous deux seuls, à Paris.

Voici comment Buchon parle de la Reine au bord du lac de Constance où elle est confinée, puisque l'Italie est fermée

à son fils et que la France ne lui est pas ouverte. « Elle vit à Arenenberg avec une simplicité élégante, de manière à offrir à ses voisins l'exemple de quelques utiles établissements, sans jamais exciter leur envie. Sa maison, toujours ouverte à ceux de ses anciens amis de France qui ne craignent pas de se compromettre par la constance de leur affection, est fréquemment visitée par la société la plus cultivée des villes et châteaux voisins. Tout le monde s'y trouve à son aise parce qu'on s'y trouve au milieu du bon et du vrai. » Il y a vu la grande-duchesse de Bade, si spirituelle et fine, la princesse douairière de Hohenzollern-Sigmaringen « type parfait de l'ancienne compagnie française », le prince régnant d'Hechingen, etc. Les Hollandais de passage ne manquent pas de se faire inscrire chez leur ancienne souveraine. Les Anglais, qui individuellement répudient Sainte-Hélène, désirent inscrire sur leurs tablettes une visite à la belle-fille de Napoléon.

Arenenberg est d'ailleurs une sorte de musée, avec la statue de l'impératrice Joséphine par Prud'hon, le Bonaparte au pont d'Arcole de Gros, les portraits de Gérard, et tant de souvenirs de l'Empire. « Mais si les voyageurs oisifs et curieux connaissent le chemin d'Arenenberg, le pauvre et l'infortuné le connaissent mieux encore. » Les proscrits de toutes nations y viennent demander secours. La Reine est aimée de tous. Pour elle les ouvriers travaillent mieux. Pour elle, les mœurs s'affinent et la langue française est plus recherchée. « La vie intérieure d'Arenenberg est celle qu'on mènerait dans un de nos châteaux de France... On se réunit pour déjeuner à midi; on lit ensuite une dizaine de journaux de France et d'Allemagne, déposés sur la table du salon; on cause quelques instants et chacun va de son côté, soit pour se promener à cheval, en voiture ou en bateau, soit pour se livrer à ses travaux. Quelquefois la Reine occupe ses loisirs à ajouter une page à ses Mémoires, sorte de monologue, dans lesquels l'âme se répand sans redouter un œil étranger. De temps en temps, pendant la solitude de la mauvaise saison, la Reine compose quelques-unes de ces jolies romances dont les airs mélodieux nous reviennent à l'esprit avec les plus doux souvenirs de notre jeunesse... A sept heures on se réunit au salon,

une demi-heure avant le dîner, et on passe le reste de la soirée soit à d'agréables causeries, soit à dessiner, à faire de la musique, à lire. » Déjà, sous l'Empire, la Reine avait banni de chez elle l'étiquette et organisé la liberté de lecture et de conversation. « Elle n'a rien eu à changer à ses habitudes quand sa couronne et sa fortune ont disparu. La fortune la plus médiocre suffit à de tels délassements. J'ai passé à Arenenberg un hiver entier, et jamais hiver ne m'a paru plus court. » Le cercle étant assez restreint, on y prend l'habitude de la lecture à haute voix.

L'île de Reichenau attire spécialement Buchon à cause de la bibliothèque de l'abbaye. Que de fois il y va donner cours à ses rêveries historiques! Songez que cette abbaye a été construite par Charles-Martel, et qu'elle contient la dépouille du roi Charles le Gros, tout au moins une dent. « Que cette dent, écrit-il, soit une dent de Charles le Gros ou, comme l'assurent les anatomistes, la dent d'un de ses chiens de chasse, toujours est-il que cette tombe d'un arrière-petit-fils de Charlemagne, d'un souverain couronné roi d'Italie à Milan, empereur d'Occident, roi de France, d'un homme dont le génie étroit ne sut porter ni la prospérité ni l'adversité et fut toujours au-dessous de sa situation, déposée dans cette petite île isolée, baignée par les mêmes eaux qui viennent battre les jardins de la fille du grand banni de Sainte-Hélène, de ce haut génie si supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune, de cet homme qui, maître de l'Europe, s'y trouvait trop resserré, réveille les plus hauts souvenirs historiques. En me promenant seul sous les arceaux ruinés de ce vieux cloître, dans cette vieille église bâtie par Charles-Martel, que de pensées venaient s'amasser à la fois dans mon imagination. »

Ces paysages du lac de Constance l'ont séduit à travers la Reine. Il énumère complaisamment leurs mérites, il vante leurs demeures de plaisance, leurs châteaux, ce château de Wolfberg dont le colonel (?) et madame Parquin ont fait une hôtellerie charmante, fréquentée tour à tour par Chateaubriand, Alexandre Dumas, Casimir Delavigne, et par mesdames Récamier, Gay, Delphine de Girardin. Aucune vue n'est plus belle, d'autant plus qu'il y ajoute jusqu'à la Jung-

frau et les glaciers de l'Oberland bernois. « Qu'un nouveau Jean-Jacques, conclut-il, vienne animer les environs du lac de Constance des scènes de passion d'un autre Saint-Preux, et nos jeunes hommes blasés et nos jeunes femmes à l'imagination si subite auront bientôt prononcé qu'on ne peut être cité à Paris qu'après avoir soupiré une élégie sur les bords du lac de Constance. » Il ne peut lui-même se soustraire à de tels sortilèges que pour aller s'enfouir dans la bibliothèque du baron de Lassberg sur la route de Saint-Gall.

La reine Hortense, au temps de sa jeunesse, aimait à être aimée. C'était un sentiment qu'elle goûtait comme un délicat plaisir. Au château d'Arenenberg elle a fait la conquête de ce grand érudit Jean-Alexandre Buchon.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

L'ANGLETERRE ET L'EMPIRE

La persistance d'une crise sans précédent incline peu à peu l'Angleterre à envisager comme nécessaire la revision de son ancien équilibre. Dès l'instant que l'industrie britannique éprouve une difficulté croissante à produire au niveau mondial des prix et que, par suite, les débouchés extérieurs viennent à lui manquer, le système du libre-échange traditionnel paraît ne plus répondre parfaitement aux circonstances nouvelles. Ces marchés étrangers qui se dérobent, l'Empire est-il en mesure de les remplacer? Ainsi s'impose à l'attention la solution impérialiste, conception née jadis de la gloire britannique, mais qui se manifeste plutôt maintenant comme une réaction de défense : car c'est, en somme, un refuge que l'Angleterre est tentée de chercher désormais dans son Empire.

I

Les exportations ne contribuent plus, dans la même proportion qu'autrefois, à l'équilibre de la balance des comptes britannique, elles en demeurent cependant, et de beaucoup, le facteur principal : nul ne saurait même concevoir une Angleterre qui ne serait pas d'abord exportatrice. C'est d'autant plus vrai que la proportion dans laquelle elle dépend du dehors s'accroît : le pourcentage de l'alimentation nationale produit dans le pays n'est plus, en 1923-28, que de 56,7 p. 100, contre 59,5 p. 100 en 1909-13; pour le blé, le chiffre n'est même que de 21 p. 100. En fin de compte, chacun en convient, la masse des importations ne se paiera jamais que par des exportations, et toute solution qui ne

tient pas compte de cette nécessité doit être considérée comme mort-née.

Maintenant, la première question qui se pose ici, c'est de savoir jusqu'à quel point on peut compter sur l'Empire, soit comme fournisseur, soit comme client. L'aspect ravitaillement, qui avait paru primordial pendant la guerre et jusqu'à 1920, tend à paraître secondaire dans une période de surproduction et de bas prix, mais l'aspect débouchés ne cesse de gagner en importance, dans un pays dont la maladie véritable est une crise des exportations. L'Empire, en la circonstance, peut-il devenir le sauveur de la métropole?

Il faut distinguer le commerce de l'Empire, et celui de la Grande-Bretagne, car leurs destinées ne sont pas les mêmes[1].

De 1913 à 1927, le commerce de l'Empire (en y comprenant les transactions entre ses diverses parties) s'est accru d'environ 27 p. 100, cependant que le commerce total du monde s'accroissait seulement de 20 p. 100 : la part de l'Empire dans l'ensemble est donc en progrès, ayant passé de 27,57 à 29,48 p. 100. Mais, dans le volume global du commerce impérial, les transactions avec l'extérieur sont plus importantes que celles entre ses parties, 61 et 39 p. 100 respectivement, proportions qui ont à peine changé depuis la guerre. On voit de suite que cette « Communauté », fort complexe, ne saurait envisager légèrement de se constituer en groupe économique fermé.

Si l'on considère hypothétiquement l'Empire comme une unité séparée, son commerce extérieur s'oppose à celui du reste du monde dans les proportions suivantes :

PART DU COMMERCE EXTÉRIEUR DE L'EMPIRE DANS LE COMMERCE MONDIAL

	1913	1927
Empire Britannique	18,86 p. 100	20,28 p. 100
Europe septentrionale et occidentale .	38,40 —	31,07 —
États-Unis	12,54 —	16,06 —
Reste du monde.	30,20 —	32,59 —

1. *Reports of the Imperial Economic committee, Thirteenth report : A memorandum on the trade of the British Empire,* 1913 *and* 1925 *to* 1928, couramment appelé rapport de Sir David Chadwick (1930).

La part de l'Empire a grandi légèrement, celle des États-Unis beaucoup, et l'Europe a reculé. Mais, en ce qui concerne l'Empire, l'importance relative du commerce inter-impérial diminue, tandis que celle du commerce extra-impérial s'accroît. Si l'on en cherche la raison, on s'aperçoit que beaucoup de produits, naguère encore dirigés vers l'Angleterre à fin de réexportation, sont désormais acheminés directement des colonies vers l'étranger. Le commerce inter-impérial, dans ces conditions, tend à porter moins sur l'entrepôt et davantage sur les produits destinés immédiatement à la consommation. Une force centrifuge se manifeste ainsi.

Si l'on envisage maintenant le progrès respectif des diverses parties de l'Empire, on constate un rythme d'évolution fort différent :

INDICES D'ACCROISSEMENT DES IMPORTATIONS DE DIVERS PAYS

	1913	1927
	—	—
Grande-Bretagne et Irlande du Nord	100	114
Canada, Inde, Afrique du Sud et Nouvelle-Zélande réunis	100	126
États-Unis	100	180
Ensemble du monde	100	122

INDICES D'ACCROISSEMENT DES EXPORTATIONS DE DIVERS PAYS

	1913	1927
	—	—
Grande-Bretagne et Irlande du Nord	100	79
Canada, Inde, Afrique du Sud et Nouvelle-Zélande réunis	100	131
États-Unis	100	157
Ensemble du monde	100	118

Nous voici au cœur de la question : l'Angleterre n'est pas en retard tant qu'il s'agit d'absorber des importations, mais, dans l'exportation, l'Angleterre a positivement décliné, cependant que le groupe de Dominions envisagé progressait plus vite même que le monde dans son ensemble. Ainsi se trouve mise en pleine lumière la destinée contraire d'un Empire prospère et d'une métropole qui ne l'est pas. C'est que la seconde se trouve solidaire d'un vieillissement qui atteint tout l'ancien continent, tandis que le premier participe de la jeunesse du monde extra-européen. C'est peut-

être en vain que l'Angleterre essaierait aujourd'hui de renier l'Europe!

Poussons l'analyse plus loin, en cherchant l'origine des importations et la destination des exportations coloniales (*Empire overseas*), ce qui est le moyen de connaître la place réelle de l'Angleterre dans l'activité commerciale générale de l'Empire :

ORIGINE DES IMPORTATIONS COLONIALES (*Empire overseas*).

	1913	1927
En provenance de la Grande-Bretagne et de l'Irlande du Nord	42,2 p. 100	36,1 p. 100
En provenance des autres parties de l'Empire	11,5 —	13,1 —
En provenance des pays étrangers	44,3 —	50,8 —

DESTINATION DES EXPORTATIONS COLONIALES (*Empire overseas*).

	1913	1927
Vers la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord	41,2 p. 100	36,8 p. 100
Vers les autres parties de l'Empire	10,6 —	10,7 —
Vers les pays étrangers	48,2 —	52,5 —

Quoique la métropole demeure incontestablement le foyer économique principal, la tendance est cependant, pour les parties extra-européennes de l'Empire, d'importer relativement moins de l'Angleterre et plus de l'étranger, d'exporter relativement moins en Angleterre et plus à l'étranger. Là encore, l'appel centrifuge est indéniable.

Par contre, — et la divergence de destinée, déjà soulignée, se vérifie de nouveau, — le commerce extérieur de la Grande-Bretagne montre une tendance exactement opposée :

ORIGINE DES IMPORTATIONS BRITANNIQUES[1]

	1913	1927
En provenance de l'Empire	20,5 p. 100	27 p. 100
En provenance des pays étrangers	79,5 —	73 —

1. Grande-Bretagne et Irlande du Nord.

DESTINATION DES EXPORTATIONS BRITANNIQUES

	1913	1927
Vers l'Empire	37,2 p. 100	43,2 p. 100
Vers les pays étrangers	62,8 —	56,8 —

La leçon de ces chiffres est frappante : alors que la part de l'Angleterre dans le commerce impérial diminue, celle de l'Empire dans le commerce britannique tend, au contraire, à s'accroître. Cela signifie que le commerce de la métropole est devenu moins largement distribué géographiquement, tandis que le commerce de l'Empire au delà des mers est, au contraire, devenu plus largement distribué géographiquement : il y a expansion coloniale et contraction métropolitaine, l'Empire regardant moins vers l'Angleterre, et l'Angleterre plus vers l'Empire. C'est donc une sorte de refuge que le vieux pays trouve dans ses jeunes rejetons : de 1913 à 1927, les importations anglaises en provenance de l'Empire se sont accrues de 41 p. 100, celles en provenance de l'étranger de 15 p. 100 seulement; et, d'autre part, les exportations britanniques vers les pays étrangers se sont réduites de 29 p. 100, mais vers l'Empire de 9 p. 100 seulement.

On comprend qu'en présence de cette fidélité, au moins relative, de la clientèle impériale, — déjà observée, du reste, dans la crise de la fin du XIXe siècle, — beaucoup d'Anglais soient tentés d'oublier qu'après tout, près des trois cinquièmes de leurs exportations continuent de se diriger vers les marchés internationaux. L'Empire, très naturellement, exerce sur eux une puissante attraction : « L'étranger se dérobe, pensent-ils, eh bien! retournons-nous vers nos frères de race, dont l'esprit et les mœurs sont les nôtres et chez lesquels nous trouverons, non seulement de la bonne volonté, mais un traitement douanier préférentiel; nous nous sommes trop longtemps fiés à la vieille formule orthodoxe, selon laquelle il faut acheter dans les marchés les moins chers et vendre dans les marchés dont le pouvoir d'achat est le plus fort; mais, dans un monde qui se ferme, ne vaut-il pas mieux, en fin de compte, chercher le fournisseur le plus stable, le client le plus fidèle? »

La loi psychologique du moindre effort porte donc l'Angleterre fatiguée à s'appuyer sur les colonies que l'énergie de sa jeunesse a créées; elle se sent tentée de compter sur elles comme, au seuil de la vieillesse, un père sur des fils vigoureux. Les statistiques que l'on peut produire à l'appui d'une semblable attitude sont d'un effet massif. En 1929, le meilleur client étranger, les États-Unis, prend 6,57 p. 100 des exportations britanniques, mais l'Inde 11,28 et l'Australie 7,82 p. 100. Il est vrai que 52 p. 100 des exportations manufacturées se vendent dans des pays étrangers, mais quelques-unes des industries les plus importantes trouvent la majorité de leur clientèle à l'intérieur de l'Empire : papier 74 p. 100, bonneterie 72 p. 100, matériel électrique 61 p. 100, autos et voitures 59 p. 100, poterie 58 p. 100, métallurgie du fer 55 p. 100, menuiserie-ébénisterie 55 p. 100. D'autres industries, non moins fondamentales, dépendent du marché impérial, sinon pour la plus grande partie, du moins pour une proportion considérable et, en tout cas, irremplaçable, de leurs exportations : soie 49 p. 100, mécanique 47 p. 100, cotonnades 44 p. 100, lainages 32 p. 100. Enfin, même en admettant que les Dominions sont relativement peu peuplés, leur capacité d'achat par tête d'habitant est considérable, surtout en ce qui concerne les produits britanniques : en 1929, chaque Néo-Zélandais achète à l'Angleterre pour £ 14, 11,1, chaque Australien pour £ 8, 10,2, chaque Sud-Africain pour £ 4, 3,8; mais le chiffre correspondant n'est que de £ 3, 10,7 pour le Norvégien, £ 2, 12,10 pour l'Argentin, 15 sh. 5 pour le Français, 7 sh. 6 pour l'Américain. Quant à la part de l'Empire dans les exportations britanniques, elle est incontestablement plus forte aujourd'hui qu'avant la guerre, comme il ressort du tableau ci-dessous :

POURCENTAGE DES EXPORTATIONS BRITANNIQUES
VERS L'ÉTRANGER ET VERS L'EMPIRE

	1913	1927	1928	1929
Vers l'étranger	62,8	57,4	58	59
Vers l'Empire	37,2	42,6	42	41

On voit d'après ces chiffres que, dans l'équilibre de l'immé-

diat après-guerre, l'Empire absorbe un peu plus des deux cinquièmes de l'exportation britannique, au lieu d'un peu plus du tiers en 1913. L'opinion, persuadée par une active propagande, n'a pas manqué d'en être impressionnée. Mais elle paraît ne pas se rendre compte que ces proportions répondent peut-être à une situation exceptionnelle. En effet, la part relative de l'Empire dans les exportations britanniques ne s'accroît plus depuis 1927 et tend même à diminuer légèrement; cependant, l'Europe tend, au contraire, à reprendre rapidement sa place dans la clientèle britannique, grâce à une capacité d'achat presque complètement restaurée par rapport à 1913. C'est en ce sens qu'un expert, qui fait autorité, a pu écrire en se référant à l'évolution récente du commerce anglais : « Nous avons maintenu notre position en Europe mieux que partout ailleurs, et mieux dans l'Empire britannique que dans les marchés étrangers extra-européens[1]. » L'Empire ne vient donc ici qu'au second rang, et l'indication est fort significative, mais elle est en quelque sorte trop nouvelle pour avoir pu influencer les milieux politiques et même économiques. Durant les dernières années, c'est le point de vue impérial qui a eu tous les honneurs.

Il était naturel qu'en temps de crise on s'y référât : si l'Angleterre est vraiment en mesure d'obtenir, au sein de l'Empire, sympathie, concours et même privilège, il y a là les éléments d'une solution qu'on ne saurait, sans faute grave, négliger. La suggestion, du reste, n'est pas neuve : dès la crise des années 1880, nous la rencontrons et, depuis lors, en passant par Farrer Ecroyd, lord Randolph Churchill, Joseph Chamberlain, nous la retrouvons régulièrement, à chaque génération. Depuis la guerre cependant, le programme d'un Empire britannique, plus ou moins fermé, sauvant du marasme la vieille Angleterre, prend une insistance grandissante. Mais c'est le moment de se montrer réaliste. Que peut-on attendre effectivement de l'Empire, et se montre-t-il, lui-même, disposé à entrer dans ces vues? Dans les 41 p. 100 de l'exportation dont la destination est impériale, les Dominions prennent, en 1929, 20,8, l'Inde 11,3, les colonies de la

1. A. Loveday, *Britain and world trade, The Economist monthly*, supplément, 25 octobre 1930.

couronne 8,9 p. 100. Quelle est la bonne volonté respective de ces divers éléments, dont plusieurs ont échappé à l'autorité britannique, et dans quelle mesure peut-on escompter leur concours? Dans un Empire, qui n'est plus celui du Pacte colonial, où la métropole dominait, ni même celui du XIXe siècle, où son influence demeurait incontestée, mais une société de « communautés autonomes, égales par leur statut, nullement subordonnées les unes aux autres, dans quelque aspect que ce soit de leurs affaires extérieures ou intérieures[1] », il est bien évident que pareille question est, entre toutes, la première à poser.

II

Tous les Dominions acceptent le lien britannique, l'allégeance au roi, mais avec un degré d'empressement fort différent : l'Australie et la Nouvelle-Zélande sont fidèles, par sentiment autant que par intérêt; le Canada est loyal de cœur, mais indépendant d'allures et géographiquement américain; l'Afrique du Sud est divisée, douteuse dans son dévouement; l'Inde, qu'on peut classer par convention dans ce groupe, est hostile, et de même, jusqu'à un certain point, l'Irlande, bien que celle-ci soit retenue, à plus d'un égard, par l'intérêt économique. Quelles que soient ces nuances, c'est le sentiment qui maintient l'unité du système, surtout c'est l'acquiescement au fait qu'on vit ensemble, et il y a là une force que l'étranger, trop souvent, néglige ou sous-estime.

Coïncidant avec cet acquiescement, il y a, chez chacun des Dominions, une volonté intransigeante d'indépendance, dont l'expression et surtout le ton varient beaucoup. Dans sa revandication, l'Irlande joue un peu le rôle de meneur, profitant au maximum des circonstances, avec une désinvolture qui touche parfois au sabotage; le Canada et l'Afrique du Sud, en dépit de minorités passionnément britanniques qui déplorent ces réclamations, se prévalent de leur côté de toutes les occasions d'affirmer leur indépendance, de la faire constater, confirmer ou accroître; quant à l'Australie, elle

1. Ce sont les termes du rapport de la Conférence Impériale de 1926.

aime les affirmations d'indépendance, mais s'accommode volontiers du présent; la Nouvelle-Zélande, enfin, est pleinement satisfaite. On voit, dans ce tableau, la topographie des influences de conservation et de mouvement.

Quand l'Angleterre se trouve en présence de ces jeunes partenaires, aujourd'hui majeurs, et qui ont perdu, vis-à-vis d'elle, jusqu'au sentiment de la déférence, elle ne peut donc faire appel qu'à un jeu de dévouements fort disparate. Mais l'intérêt économique est là, qui retient, d'un lien singulièrement solide, certains de ces associés. Tels Dominions dépendent presque complètement, en effet, du marché britannique pour leurs exportations : la Nouvelle-Zélande trouve en Angleterre 78,9 p. 100 de sa clientèle extérieure, l'Afrique du Sud 54,4, l'Irlande 96,8 p. 100! Pour être moins exclusivement liés, l'Australie (40,7 p. 100), le Canada (35,4), l'Inde (22,5) le sont cependant encore dans une forte proportion. Tous, quels qu'ils soient, trouvent dans la clientèle britannique le débouché qui convient par excellence à des vendeurs de produits bruts : le Canada et l'Australie exportent leur blé, l'Australie et la Nouvelle-Zélande leur viande, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud leur laine, l'Inde son blé, son riz, son coton. A l'exception du Canada, de plus en plus exportateur d'articles manufacturés, tous les Dominions (y compris le Canada lui-même en tant que vendeur de produits bruts) sont évidemment complémentaires d'une Grande-Bretagne industrielle.

Ajoutons, facteur de dépendance économique non moins important, que l'Empire trouve dans la métropole son meilleur commanditaire. Les gouvernements des Dominions, lorsqu'ils ont besoin d'emprunter, se tournent naturellement vers le marché de Londres, qui demeure aujourd'hui même leur meilleure ressource. Si le Canada, complètement attiré dans l'orbite américaine, n'a que 11 p. 100 de sa dette publique placés en Angleterre, la proportion est de 48 p. 100 pour l'Australie, 56 p. 100 pour la Nouvelle-Zélande, 61 p. 100 pour l'Afrique du Sud. Un pays comme l'Australie, par exemple, virtuellement défaillant en 1930, ne se soutient financièrement que par le concours et, à vrai dire, par le sauvetage financier de la Cité. Il ne faut donc pas tirer des

conclusions trop strictes de l'allure sollicitante qu'adopte souvent l'Angleterre dans les relations impériales : c'est l'effet d'une tradition déjà ancienne qui la porte à céder toujours aux demandes coloniales, sans qu'elle ait jamais entrepris sérieusement d'enseigner à ses partenaires la réalité et la portée de leurs responsabilités, de leurs devoirs impériaux. Pareille éducation, avouons-le, reste à faire, et il en résulte que la métropole (si l'on peut encore lui donner ce nom) tend à faire figure de vieux partenaire sur la défensive et qui même ne se défend pas, cependant que les Dominions parlent haut, suggèrent et tranchent, comme ils ne supporteraient certainement pas qu'on le fît par réciprocité chez eux!

Compte tenu de ces circonstances, cherchons donc à estimer la portée du concours que l'Angleterre d'aujourd'hui, de demain, peut raisonnablement attendre de ses Dominions.

Elle peut d'abord escompter, de leur part, une coopération politique générale, sous de nombreuses réserves si les intérêts anglais (au sens étroit) sont seuls en jeu, mais sincèrement et généreusement dispensée si l'Empire est en cause ou, ce qui revient au même, si la mère patrie est en péril mortel. Pour défendre de la destruction la civilisation britannique, il se trouverait, ne nous y trompons pas, des dévouements insoupçonnés; et ce n'est pas diminuer la valeur de cet appui que de suggérer qu'en pareil cas le concours des États-Unis aurait sans doute de même toute chance d'être acquis.

L'Angleterre peut également compter sur une coopération économique générale, c'est-à-dire en somme assez vague, et cependant précieuse. Beaucoup d'activités peuvent, en effet, être utilement conçues sous la forme impériale : organisation commune des communications (câbles, T. S. F., aviation), régime unifié des marques de fabrique, de la publicité commerciale, standardisation de certains modèles de fabrication, propagande concertée pour obtenir du patriotisme britannique l'achat de produits britanniques. La campagne de l'*Empire Marketing Board* recommande aux Anglais de favoriser les vendeurs impériaux : une action réciproque des milieux coloniaux dans ce sens pourrait être utile et serait la bienvenue. Il est certain que les peuples de langue anglaise

dans le monde — parmi lesquels tant d'Anglais comprendraient si volontiers les Américains — ont toutes raisons de collaborer : ils forment une même famille, et c'est pourquoi leur union signifie bien autre chose qu'une pure combinaison de forces politiques.

La métropole peut enfin espérer obtenir une préférence douanière limitée. Le Canada, en 1897, a été le premier à lui en accorder le bénéfice et, depuis lors, l'exemple a été généralement suivi. Le régime se présente sous la forme d'un tarif à trois étages : impérial pour l'Angleterre et l'Empire, intermédiaire pour les pays donnant des avantages de réciprocité, général pour les autres. Par rapport au tarif général, la réduction en faveur des produits britanniques est d'ordinaire de 30 p. 100 environ (c'est le cas au Canada et en Australie), même de 30 à 40 p. 100 (c'est le cas en Nouvelle-Zélande), tandis que les pays étrangers qui traitent peuvent obtenir à peu près la moitié de cet avantage. Toutefois, dans les Dominions sentimentalement moins bien disposés, la portée de l'avantage diminue, ou bien n'apparaît que singulièrement précaire : en Afrique du Sud, la préférence est, en moyenne, de 25 p. 100, mais un traité de commerce avec l'Allemagne, non ratifié il est vrai, avait envisagé, pour cette puissance, le traitement impérial sur un certain nombre d'articles; il semble qu'en vertu d'une entente conclue à la Conférence Impériale de 1930, ce traité allemand ne doive pas être ratifié, tant que l'Angleterre confirmera elle-même les marges préférentielles dont l'Union Sud-Africaine bénéficie dans le tarif britannique. Quant à la politique douanière de l'Inde, elle a échappé à l'influence britannique et elle ne témoigne plus à l'Angleterre qu'une faveur tout à fait limitée : sous le régime du contrôle métropolitain absolu, aujourd'hui périmé, le tarif indien était simplement fiscal, mais un droit d'accise sur les cotonnades frappait l'industriel local d'un paiement équivalent à celui de l'importateur anglais; le régime nouveau, depuis que l'autonomie indienne existe pratiquement en la matière, avantage légèrement l'Angleterre contre l'étranger, mais protège nettement contre elle le producteur indien; dans le cas des cotonnades, par exemple, si essentielles pour Manchester, l'étranger paie 20 p. 100 et l'Angleterre 15 p. 100

seulement, mais l'ancien droit d'accise — égal justement à ces 15 p. 100 — est désormais supprimé.

Il résulte de ces diverses politiques préférentielles, toutes assez semblables les unes aux autres, que la mère patrie bénéficie d'un avantage relativement aux pays étrangers, et c'est un privilège qui n'est pas sans valeur. Mais tous les Dominions ont pour principe de protéger leurs industries, même contre la concurrence britannique, par un tarif minimum adéquat; et nous touchons ici, en fait de coopération douanière, une limite qui paraît bien irréductible.

III

En effet, les Dominions, quels qu'ils soient, veulent bien préférer l'Angleterre aux pays étrangers, mais ils se préfèrent eux-mêmes. *Canada first* est la formule adoptée sans vergogne par le gouvernement canadien, mais, si d'autres ne s'expriment pas avec la même franchise, leur manière de voir est exactement la même. Il est bien entendu, partout, que le producteur local, l'industriel surtout, doit être défendu contre la concurrence extérieure : à l'étranger on opposera une barrière plus haute, souvent prohibitive, mais à l'Angleterre une barrière au moins suffisante pour constituer une protection douanière effective. Il n'est pas un premier ministre, dans aucun Dominion, qui serait capable d'obtenir de son parlement ou de ses électeurs une concession plus étendue que celle-là.

La préférence ainsi conçue — et c'est la seule forme sous laquelle elle soit pratiquée — n'a donc pas de portée vraiment étendue, puisqu'elle octroie, au mieux, un régime encore protecteur, considéré comme une grande faveur par rapport à d'autres pays qui sont frappés, eux, de prohibition : c'est un créneau dans une muraille, mais la muraille subsiste. On peut, dans ces conditions, faire d'éloquents discours pour célébrer l'unité impériale, la bonne volonté réciproque des nations britanniques, mais ce serait pure naïveté de perdre de vue que les Dominions figurent actuellement parmi les pays les plus protectionnistes du monde : leur premier mouvement, à la moindre difficulté, est de relever leurs tarifs, et quand, par bienveillance pour la mère patrie, ils essaient

de lui maintenir sa préférence relative, même de l'augmenter, c'est toujours en chargeant le tarif général, jamais en allégeant le tarif impérial, qu'ils s'y emploient. Il n'y a pas là de véritable compensation pour l'Angleterre, qui souffre, avec tout le monde, de ces barrières croissantes. D'un mot, pour l'industriel colonial, l'industriel britannique est tout simplement un concurrent. Il n'y a pas de domaine où le passage de l'enthousiasme verbal à la réalité des faits soit plus réfrigérant. Quand on a visité l'Empire, on s'étonne que la préférence, quelle que soit sa grande valeur, puisse encore être considérée, par toute une partie de l'opinion britannique, comme une planche de salut.

C'est cependant un très ancien espoir, que l'on voit même périodiquement reparaître sous la forme utopique de l'union douanière. Chamberlain avait envisagé, puis vite écarté comme impossible, l'idée d'un zollverein impérial. On y revient pourtant, de temps à autre, avec une curieuse insistance : sous la patronage de lord Beaverbrook, le libre-échange impérial, synonyme de l'union douanière, a, en 1930, remué tout le pays. L'idée qu'on puisse entourer tout l'Empire d'une barrière douanière unique, avec liberté complète des échanges à l'intérieur, est sans doute séduisante au premier abord, mais ne peut être ensuite retenue que par des esprits décidés à s'illusionner. Elle suppose, dans l'Empire, une unité économique que celui-ci ne comporte pas, et l'on se paie de mots en tablant sur elle; elle suppose aussi, de la part des Dominions, un acquiescement que ceux-ci n'ont jamais donné, dont ils ont, au contraire, depuis bien longtemps, formellement renié la possibilité. Il a suffi d'une seule séance de la Conférence Impériale de 1930 pour crever le ballon que les partisans de l'*Imperial free trade* avaient si laborieusement gonflé. L'opinion britannique, souvent aveuglée par un optimisme qui ne raisonne pas, se leurre éventuellement d'illusions que la réalité, quand on s'en approche, dissipe sans merci.

Nous pouvons donc écarter, comme sans valeur pratique, la conception d'une union douanière intégrale. Il n'en est pas de même de la préférence : toutefois, un fait incontestable se dégage, à ce sujet, des discussions de près d'un demi-siècle,

c'est que le bénéfice n'en est susceptible d'extension pour l'Angleterre que si celle-ci se montre disposée à en payer le prix. Le sentiment n'est nullement exclu de ce désir persistant de coopération, entre gens de même langue et de même sang, et même il en constitue probablement l'indispensable condition, mais un moment arrive assez vite où le problème devient simplement une discussion d'intérêts. Pour leurs premières concessions, les Dominions ne demandent guère de contre-parties : ce sont, du reste, à peine des concessions, comme nous l'avons montré, puisque c'est le plus souvent en relevant le tarif général qu'on obtient l'écart désiré. Mais ensuite, s'il s'agit d'aller plus loin, l'Angleterre se trouve tout naturellement sollicitée, explicitement ou non, d'accorder de son côté des avantages aux produits coloniaux. Au début, du temps de Chamberlain, la demande était enveloppée, insinuée en quelque sorte; elle se présente aujourd'hui sans voiles.

Or, s'agissant de jeunes pays exportateurs de produits bruts, l'avantage sur le marché britannique ne peut porter, pour être sérieux, que sur des articles de large consommation, matières premières ou produits d'alimentation : blé, viande, laine, etc... Dès qu'on serre d'un peu près la question, on se heurte donc à cette condition *sine qua non* : frapper d'un droit d'importation le blé, la viande, la laine brute, en provenance de l'étranger, afin de pouvoir ensuite consentir aux importations impériales un traitement douanier préférentiel. En fait, toute la discussion se concentre sur le blé.

Nous sommes ici dans la stricte vérité en constatant que, depuis la Conférence Impériale de 1887, le problème n'a jamais fait un pas, parce que chacun des deux interlocuteurs, l'Anglais et le colonial, désire obtenir de l'autre justement ce que celui-ci ne peut ni ne veut lui donner : la mère patrie souhaite, pour ses exportations manufacturées sur les marchés coloniaux, un abaissement effectif, et non pas relatif, de droits, qu'on lui refuse toujours; et les colonies souhaitent, pour leurs ventes d'aliments ou de matières premières sur le marché métropolitain, un privilège douanier que l'Angleterre libre-échangiste ne pourrait leur accorder qu'en cessant d'être libre-échangiste. Le gouvernement anglais est plein de

bonne volonté, il fait tout ce qu'il peut; depuis la guerre, exactement depuis le budget de 1919, il a introduit la préférence en faveur des Dominions dans son tarif, sur toutes sortes d'articles secondaires (sucre, vins, fruits secs, etc...), mais devant le blé, et on le comprend, il s'arrête, épouvanté.

Or, sans ce droit sur le blé, on ne peut pas avancer. Qu'on se reporte au langage tenu par lord Jersey, représentant du gouvernement britannique à la Conférence intercoloniale d'Ottawa, en 1894; il exprime une attitude dont aucun leader responsable n'a pu, depuis lors, se départir sans être désavoué par la nation : « Le commerce extérieur du Royaume-Uni se fait dans la proportion des trois quarts avec des pays étrangers, en dehors de l'Empire. La politique qu'on nous propose entraînerait un changement fondamental dans le régime douanier britannique : pour les colonies, il s'agirait simplement de dégrever légèrement une taxation existante, mais, en ce qui nous concerne, nous aurions à créer de toutes pièces un nouveau tarif[1]. » C'est exactement devant le même problème que Chamberlain, ministre des Colonies, se trouvait quelques années plus tard, quand sir Wilfrid Laurier, initiateur de la préférence impériale, lui disait en 1897 : « Il faudra que l'Angleterre avance ou que le Canada recule. » Pour ne pas s'exposer à provoquer un semblable recul, le ministre britannique osait, en 1903, proposer un droit de douane sur le blé et sur la viande, dont les importations coloniales seraient exemptes : le désaveu sensationnel que lui a infligé le pays n'est pas encore oublié; depuis lors, aucun chef de parti n'a osé se présenter devant le suffrage universel avec un programme comportant des droits sur les grands produits d'alimentation.

On en est là. La Conférence impériale de 1930, saluée par la propagande impérialiste comme l'aurore de temps nouveaux, ne faisait cependant que reprendre, une fois de plus, de très vieilles redites : « Le souci primordial du Canada, déclarait M. Bennett, le premier ministre de ce Dominion, lors de la discussion générale du 8 octobre, est de vendre son blé. Nous désirons en Angleterre un marché plus étendu,

1. Rapport de lord Jersey sur la Conférence coloniale d'Ottawa, le 21 août 1894.

et nous sommes prêts à en payer le prix en donnant une préférence aux produits britanniques sur le marché canadien. Nous devons approuver ou rejeter le principe : je vous pose, quant à moi, la question nettement, en vous demandant de nous répondre avec une égale netteté. Il n'y a pas de place pour un compromis et, au point où nous en sommes, il n'est plus possible d'éluder la question... La préférence que je propose ne doit pas être considérée comme une étape dans la direction du libre-échange impérial qui, dans notre pensée, n'est ni désirable, ni possible; mais j'offre à la mère patrie et à toutes les parties de l'Empire, en échange d'avantages corrélatifs, une préférence à obtenir par une surcharge de 10 p. 100 sur les tarifs existants ou susceptibles d'être établis ultérieurement[1]. »

Une fois de plus, on le voit, les Dominions écartent l'idée d'un sacrifice sur leur tarif minimum, mais ne laissent pas ignorer à l'Angleterre que rien ne pourra être fait dans la voie d'une préférence impériale sérieuse, tant qu'elle ne se sera pas décidée à une forme de protectionnisme englobant les produits alimentaires de grande consommation. A cette demande, M. Mac Donald a répondu, au nom du gouvernement travailliste : « Taxer le blé? Nous ne le pouvons pas! » (*Tax wheat? We cannot do it*[2]). Il est vraisemblable qu'à sa place n'importe quel autre gouvernement aurait tenu le même langage. Or toutes les autres solutions ne sont que des succédanés : on a envisagé un système de contingentement des importations, favorisant d'abord le blé national puis le blé colonial, et c'est, semble-t-il, un projet qui aurait la préférence des conservateurs; on a songé aussi à charger l'État, comme pendant la guerre, de l'achat global des importations nécessaires, ce qui permettrait de réserver un contingent aux fournitures impériales, et les travaillistes ne craindraient pas cette méthode. Mais la Conférence, prise de court, n'a pu que s'ajourner sans aboutir, au milieu d'une intense déception qu'il était cependant bien facile de prévoir. Le gouver-

1. Discours de M. Bennett, le 8 octobre; compte rendu analytique dans le *Times* du 9 octobre 1930.

2. Discours de M. Mac Donald à la Chambre des Communes, le 28 octobre 1930.

nement britannique a tout au plus promis, dans la mesure de son pouvoir constitutionnel, de maintenir pendant trois ans les marges de préférence existantes.

La question demeure ouverte, aussi angoissante que précédemment, parce que le refus d'un cabinet travailliste n'engage pas, après tout, le pays d'une façon définitive : une affaire de cette portée ne peut être tranchée sans que le suffrage universel soit consulté. Il faudra qu'il le soit et dise, nettement, s'il est prêt à renoncer, pour le rapprochement impérial, au libre-échange des blés. Le parti conservateur, sympathique à la solution impériale, devra lui-même commencer par choisir une attitude, en fixant son centre de gravité, soit avec M. Baldwin, qui hésite, soit avec les vrais protectionnistes du type Neville Chamberlain, qui n'hésitent pas. L'orientation est décisive : si l'on admet en effet la taxation du blé, c'est le renversement d'une politique séculaire, ce qui en soi n'est rien, mais c'est surtout, pour la première fois depuis les temps lointains du Pacte colonial, la limitation de l'horizon britannique par l'emprisonnement de l'Angleterre dans un système fermé.

IV

Si les marchés de l'Empire refusent de s'ouvrir sans condition aux articles manufacturés de la Grande-Bretagne, les matières premières produites dans les Dominions ne sauraient davantage être considérées comme à la libre disposition du consommateur britannique. Là encore, l'unité économique de l'Empire, force latente peut-être, n'est pas une réalité immédiate. On a pu sans doute, pendant la guerre, obtenir des Dominions la réquisition globale de leur production, dans un intérêt impérial et même interallié commun; c'est une éventualité dont on est en droit d'envisager le renouvellement, si l'Empire accepte de nouveau de collaborer activement à une guerre de l'Angleterre. Toutefois, en temps de paix, et même en temps de guerre, aussi longtemps qu'un accord n'est pas intervenu, la laine australienne demeure australienne et le blé du Canada canadien : les matières premières ne sont anglaises, au sens étroit du terme, que dans

les colonies de la couronne. Assurément une entente est toujours vraisemblable entre pays de même langue, de même civilisation et de même roi, mais rien n'empêche telle partie de l'Empire d'entrer à cet égard dans quelque combinaison étrangère : la vie économique du Canada, par exemple, est remplie de ces associations par-dessus une frontière, qui l'entraînent, sans contrepoids possible, du côté américain. Parler, dans ces conditions, d'unité économique impériale, additionner, comme on le fait souvent, toutes les productions de l'Empire, pour en présenter un total impressionnant, n'est-ce pas s'abuser un peu et, toutes proportions gardées, raisonner comme pendant la guerre, quand on croyait que les ressources interalliées demeureraient toujours en commun?

La disposition de tous les territoires de l'Empire, pour une répartition plus équitable de la population impériale, n'appartient pas davantage à la Grande-Bretagne. L'école impérialiste fait valoir, avec une logique irréfutable, à quel point il est paradoxal que la vieille métropole surpeuplée ait plus de 150 habitants par kilomètre carré, l'Australie déserte à peine un; elle recommande, de la façon la plus raisonnable, une politique de migration concertée, dont l'*Oversea settlement Committee*, établi en 1922 par M. Amery, s'est efforcé de réaliser la pratique. Mais l'expérience des dernières années nous enseigne que, dans l'Empire, la libre circulation des hommes n'est pas plus acceptée que la libre circulation des produits. L'Australie, par exemple, prétend vouloir des colons d'origine britannique, mais quand ceux-ci lui sont offerts elle filtre sans merci ce courant humain; le Canada, quoique plus ouvert, laisse voir une même attitude de méfiance. Le postulant anglais, humilié par ces précautions, peut bien protester avec fierté : « *Civis Romanus sum* », mais il n'entre pas davantage pour cela. La comparaison, souvent faite, de la communauté impériale avec la communauté américaine est fausse, car, à l'intérieur du moins des États-Unis, hommes et produits se meuvent sans contrainte et sans formalités.

Il n'est pas jusqu'aux proconsuls anglais dont les Dominions ne refusent désormais le service; la mère patrie, au XIXe siècle, trouvait, dans la délégation de ces leaders

d'hommes, un débouché magnifique pour l'énergie et le talent de son élite. Aujourd'hui le *Tu regere imperio populos memento* n'a plus d'application possible que dans certaines parties de l'Empire, administrativement distinctes et du reste encore immenses, dont nous aurons à parler plus loin. Depuis la Conférence Impériale de 1930, les gouverneurs des Dominions ne sont plus nécessairement des Anglais.

Le courant est même renversé. Ce sont maintenant des coloniaux qui prétendent inspirer la politique générale de l'Empire et même diriger celle de l'Angleterre : lord Beaverbrook, par exemple, est un Canadien, qui sent et raisonne, impérialement, en Canadien. Cependant, quand l'*Oversea settlement Committee* discute, en Angleterre et du point de vue anglais, telle politique de migration lointaine, susceptible d'orienter des colons vers l'Australasie, le fait est ressenti par les Australiens comme une fâcheuse intrusion dans leurs affaires.

Ayant ainsi précisé ce que la métropole peut et ne peut pas attendre des Dominions, nous sommes, je crois, en droit de conclure que ceux-ci ont échappé presque complètement à la direction britannique. Ils considèrent le vieux pays avec les sentiments d'un fils marié pour son père, mais celui-ci n'a plus grand chose à dire dans le ménage de l'enfant établi! Cette comparaison familiale s'applique du reste à la lettre, parce qu'il s'agit, en effet, d'une relation de parents à enfants; ceux-ci sont jaloux de leur majorité, si récemment conquise, mais le chef de famille est fier de sa progéniture et se dit : « C'est moi qui ai fait tout cela! » Il n'y a donc pas chez lui ce sentiment de personnalité froissée que ressent parfois l'âge mûr, quand les jeunes générations, selon le mot de Bossuet, « poussent de l'épaule » leurs devancières. L'Angleterre se place sur un autre terrain, elle éprouve justement l'orgueil d'une grande œuvre, qui est et demeure la sienne, même si, à plusieurs égards, la direction effective lui en échappe. La fiction de l'unité impériale est, à elle seule, un avantage suffisant pour qu'elle consente en vue de son maintien bien des concessions, on pourrait presque dire toutes les concessions.

V

L'Empire devient trop grand, trop vague, surtout depuis que telles de ses parties échappent à l'emprise centrale. L'Angleterre semble accepter bénévolement de se fondre dans cette personne morale élargie, mais on discerne en même temps, par contraste, la croissance d'une conscience strictement britannique, au sens étroit du terme. Ce n'est pas la « petite Angleterre » (*little England*) du passé, parce qu'on inclut, avec la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord, tout l'immense territoire des colonies de la couronne, mais c'est quelque chose de très différent de la « plus Grande-Bretagne » (*Greater Britain*) de Dilke. Les limites de ce domaine, réduit encore qu'énorme, sont nettement et pour ainsi dire juridiquement fixées dans l'Appendice de la Conférence Impériale de 1926, à propos de la signature des traités : elles comprennent « la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord, ainsi que toutes les parties de l'Empire britannique qui ne sont pas des membres séparés de la Société des Nations ». Les Dominions et l'Inde étant séparément membres de la Société des Nations, la formule désigne, très précisément, le domaine sur lequel la puissance britannique est encore souveraine : il n'englobe plus l'Empire entier.

L'opinion britannique n'aime pas ces distinctions, qui introduisent dans l'inventaire impérial un esprit logique de discrimination; elle préfère insister sur ce qui unit, laissant aux étrangers ces contrastes subtils, dont elle conteste la réalité. A ses yeux, l'Angleterre et l'Empire ne font qu'un et il n'existe rien de tel qu'une Angleterre conçue séparément, susceptible d'être distinguée de l'ensemble, ou, à plus forte raison, de lui être opposée. Il n'en reste pas moins que la vieille division entre les colonies de la couronne et les colonies autonomes a pris une importance décisive, depuis que celles-ci sont devenues, non seulement des Dominions, mais des nations.

Il ne s'agit plus désormais d'un simple classement des services entre deux sections de l'Empire, correspondant à deux branches du *Colonial Office* : c'est bien autre chose, et l'on discerne, à vrai dire, le germe de deux empires différents.

D'une part se classent toutes les nations de race blanche (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, Terre-Neuve, Irlande), dont le groupement, sous un même roi que l'Angleterre, constitue moins un État qu'une communauté; de l'autre, il y a l'Angleterre avec ses colonies (et jusqu'à un certain point l'Inde), édifice politique qui, cette fois, répond davantage à l'idée que nous nous faisons d'un État. Ainsi se confirme, en s'élargissant, la très ancienne division de l'Empire en deux ou trois empires distincts, celui des Dominions (colonies de peuplement désormais évoluées), celui des colonies d'exploitation (qui, tout en évoluant aussi, demeurent cependant des colonies d'exploitation), et, faisant corps avec le second, celui des bases navales, stations charbonnières et comptoirs commerciaux de tous ordres, dispersés de par le monde. Quatre départements ministériels assurent, dans ce domaine, les différents contacts du gouvernement central : le *Foreign Office* avec l'étranger, l'*India Office* avec l'Inde, le *Colonial Office* avec les colonies de la couronne, le *Dominions Office* avec les Dominions. La création séparée, en 1925, du *Dominions Office*, qui négocie surtout, alors que le *Colonial Office* continue d'administrer, manifeste, comme un symbole, la réalité du changement qui est survenu.

Pendant plus d'un demi-siècle, les colonies autonomes n'ont supporté qu'avec une impatience croissante l'obligation de traiter leurs affaires au *Colonial Office*, où je ne sais quel *inferiority complex* les persuadait qu'on les regardait de haut (ce qui, du reste, fut longtemps vrai). Aujourd'hui, le ministre des Dominions n'a pas plus d'autorité sur ses interlocuteurs d'au delà des mers que le ministre des Affaires Étrangères sur ses interlocuteurs étrangers : on peut même supposer qu'il prend beaucoup plus de formes pour les aborder que son collègue du *Foreign Office* ne le fait avec ces « petites puissances » que l'orgueil anglais dédaigne magnifiquement. Toute cette partie de l'Empire qui relève du *Dominions Office* ne doit plus être, en aucun sens, considérée comme « appartenant » à l'Angleterre : pareil terme, qui vient encore si naturellement à la pensée de tant d'étrangers, apparaît aux Anglais, à plus forte raison aux Canadiens ou aux Australiens, aussi choquant que dépourvu de sens.

Mais le résultat de cette évolution, c'est que, sentiment et prestige mis à part, les Dominions n'ont plus de quoi occuper la mère patrie autant que par le passé. De là, par une réaction naturelle, un regain d'intérêt évident pour les « colonies », car n'est-ce pas, après tout, dans ce domaine que la puissance britannique, au sens étroitement métropolitain du mot, a le plus conservé sa réalité?

VI

Les raisons en sont claires. Individuellement, financièrement, les Anglais sont partout chez eux dans l'Empire et ils ne s'y sentent nulle part étrangers. Mais, dans les colonies de la couronne, c'est encore en tant que gouvernement que les Anglais d'Angleterre peuvent se sentir chez eux. La métropole — et ici le mot conserve tout son sens — peut y placer à son gré ses hommes, soit en tant que fonctionnaires, soit en tant que colons; l'émigration britannique peut s'y porter, sans qu'il soit besoin de négocier une laborieuse et parfois humiliante autorisation d'admission; la tradition des proconsuls britanniques, détachés dans le monde pour y administrer d'autres races, peut continuer de s'exercer sur ce terrain, débouché toujours prestigieux pour l'élite d'un peuple qui aime et sait commander. De même, dans les colonies, les affaires sont conduites conformément aux règles qu'il plaît, sous réserve d'une large autonomie locale, au *Colonial Office* d'édicter; le capital britannique, quand il s'y dirige, s'y gère sous contrôle anglais; l'argent placé dans les Dominions l'est beaucoup sous forme d'obligations, mais c'est surtout d'actions qu'il s'agit dans les colonies, où l'influence financière de la métropole est, relativement, plus directe; de vénérables compagnies anglaises, comme celle de la Baie d'Hudson, font un peu figure d'anachronisme dans un Dominion que les Canadiens et les Américains contribuent surtout à mettre en valeur; combien l'initiative britannique paraît plus à sa place dans la mise en valeur des établissements coloniaux de l'Afrique!

Le même raisonnement s'applique, plus fortement encore, aux matières premières. Qu'il s'agisse du coton soudanais

ou du caoutchouc malais, c'est à Manchester ou à Londres qu'on en dipose, mais c'est à Melbourne, Sydney ou Canberra que se règle le régime de la laine australienne, à Winnipeg ou à Ottawa le régime du blé canadien. Londres a su, jusqu'ici, demeurer à la tête de l'Empire, financièrement et économiquement; mais en ce qui concerne les Dominions c'est par négociation et force acquise, dans les colonies c'est par autorité. La constitution d'un empire économique autonome, dans la mesure où elle est possible, est de réalisation peut-être plus facile avec les colonies de la couronne qu'avec les Dominions. Chamberlain est, je crois, le premier ministre des colonies qui ait eu le sens et se soit préoccupé systématiquement des énormes ressources coloniales latentes. Cependant, l'intérêt puissant que cette section de l'Empire soulève en Angleterre aujourd'hui paraît remonter au Comité Balfour of Burleigh, constitué pendant la guerre, entre autres intentions, pour concentrer la gestion des matières premières impériales. A une époque où le libre-échange n'est plus qu'un mot et où des cartels internationaux puissants règlent la répartition mondiale des produits, l'Angleterre, isolée, sent d'autant plus la nécessité de posséder une base territoriale solide, où elle se sente chez elle : l'Empire est cette base, mais plus particulièrement cet Empire spécial.

Le nouveau *Colonial Office*, soulagé de toute une partie de son ancienne activité, concentre son action sur un domaine qui, bien qu'excluant les Dominions, l'Irlande, l'Inde, s'étend sur une surface plus grande que l'Empire colonial français, et, chose curieuse, lui ressemble à plus d'un égard, singulièrement. C'est sans doute la raison pour laquelle les cercles bien informés attachent une attention toute nouvelle à l'œuvre coloniale de la République. Pendant le XIXe siècle, sans même parler d'époques plus anciennes, la France et l'Angleterre se comportaient dans le monde en rivales traditionnelles, et la colonisation française ne jouissait, chez le voisin, que d'une considération fort limitée. Ne disions-nous pas nous-mêmes, à l'envi, que nous n'avions pas le génie colonisateur? L'Angleterre le répétait après nous, mais elle s'est aperçue, depuis lors, que certains de ses propres problèmes ressemblent, d'une façon frappante, à ceux qu'un

Gallieni, un Lyautey ont eu à résoudre et ont résolus.

De là un intérêt pour ce que fait la France, qui répond à un déplacement du centre de gravité des responsabilités coloniales britanniques. Politiquement, sentimentalement, c'est encore le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande qui retiennent l'attention; d'un point de vue administratif et de mise en valeur coloniale, c'est assurément l'Afrique ou l'Asie Occidentale. Par là, l'Angleterre devra tendre à se rapprocher du continent européen, parce que ce domaine colonial est dans l'orbite de la vieille Europe, tandis que l'Amérique ou l'Océanie ne le sont plus. L'Empire, « cette sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part », aura-t-il toujours son foyer dans les Iles britanniques? Les *crown colonies*, du moins, continueront vraisemblablement de graviter autour de leur vieille capitale. L'évolution impériale, depuis une génération, a certainement mis ce contraste en lumière.

VII

La colonisation britannique, envisagée de ce point de vue, apparaît divisée, géographiquement et historiquement, en deux courants différents. Au XIXe siècle, le programme qui s'est imposé aux colonies de peuplement consistait surtout dans le peuplement et la mise en valeur, par des hommes de race blanche, de territoires vierges et pratiquement vides. Les problèmes qui s'imposent à l'activité anglaise dans les colonies de la couronne, surtout dans la phase actuelle, sont plus compliqués, puisqu'ils comportent non plus la domestication ou même l'extermination de peuplades quasi-sauvages, mais le gouvernement et l'embrigadement économique de races de couleur compactes, parfois vraiment civilisées. Le peuplement n'est plus, dans ces conditions, qu'une considération secondaire, par rapport à l'exploitation des richesses naturelles, avec le concours d'une main-d'œuvre exotique. On retrouve, sous une forme rajeunie, la notion de la colonie de plantation, comme au temps du Pacte colonial; elle reprend une importance qu'elle avait relativement perdue.

Ainsi revient au premier plan la conception, transformée il est vrai, d'un type d'Empire moins « XIXe siècle » et gladsto-

nien dans son esprit que disraélien, hollandais ou même espagnol, fort différent en tout cas du type « Commonwealth » auquel a abouti l'évolution des cent dernières années. La liberté, l'autonomie n'y sont pas le but ultime, mais la production; il comporte un aspect éventuel de privilège et même de monopole, en faveur des nationaux, qui pourrait un jour se manifester par l'atténuation, l'abandon même de la doctrine d'égalité internationale de traitement. Dans la mesure où le statut d'un mandat, ou bien quelque traité international, ne commande pas obligatoirement pareille égalité, il faut s'attendre, sans doute, à voir un esprit plus nationaliste qu'autrefois prévaloir dans l'administration économique de cet Empire.

Je n'ignore pas que cette évocation de l'Espagne pourrait paraître choquante à certaine conscience non-conformiste, qui n'admettra pas volontiers que la colonisation ait essentiellement pour but une mise en valeur, au bénéfice de la métropole, sous l'égide de financiers. Mais il s'agit, après tout, de grandes affaires, qui doivent se préoccuper du rendement du capital; l'esprit est matérialiste, pourrait-il être autre? Certains groupes envisagent même la politique à suivre dans un esprit qui ne doit plus grand'chose au libéralisme cobdenien : lord Rothermere, par exemple, quand il parle de l'Inde, paraît quelquefois être revenu aux principes de lord North!

Mais il ne s'ensuit nullement que l'action coloniale de demain doive nécessairement être exempte de sentiment libéral ou même d'idéalisme. Les problèmes soulevés par le contact de plusieurs races et l'enchevêtrement de plusieurs catégories d'intérêts, comme dans le Kenya par exemple, offrent au génie colonisateur britannique un nouveau champ d'action. A cet égard, l'Angleterre applique actuellement son effort, moins aux questions d'autonomie qui l'ont surtout occupée au siècle dernier, qu'à des problèmes de colonisation plus complexes, où s'opposent des colons soucieux de mise en valeur, des races de couleur défendant leurs droits et leur dignité, des administrateurs coloniaux de grande classe chargés de l'intérêt public (qui comprend les races de couleur) et y veillant dans un esprit de devoir que nous pouvons, même quand il n'y a pas « mandat », qualifier de mandatorial.

C'est une phase nouvelle de l'histoire britannique, liée au déclin virtuel de la période où les Dominions retenaient le plus clair de l'attention; c'est aussi une atmosphère nouvelle, vraiment originale, dans laquelle la course à l'argent est tempérée par l'idéal conscient des gouvernants, aussi bien que par des revendications exotiques, totalement ignorées du siècle des plantations. Notons du reste que, dans la pensée du gouvernement anglais, la pleine activité de cette section de l'Empire, comporte la collaboration des Dominions. Ils sont invités à participer, on les admet avec empressement; même on leur confie l'administration de certains territoires; l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Union Sud-Africaine ont soit leurs mandats, soit leurs colonies de la couronne. Autour de chaque Dominion se développe ainsi une sorte de zone d'influence, admise, encouragée par le gouvernement britannique. Certains Anglais voient dans cette collaboration un lien de plus entre les diverses parties de l'Empire.

Étant donnée cependant la différence d'attitude, et surtout de doctrine, qui règne, dans la métropole et dans les principaux Dominions, sur la question des races de couleur, il faut s'attendre à une rivalité éventuelle entre deux politiques. La conception du traitement des natifs n'est pas la même des deux côtés : en Afrique, par exemple, où l'opposition est particulièrement sensible, le premier ministre de l'Union Sud-Africaine et le gouverneur du Kenya ne tiennent pas le même langage; le premier veut se défendre contre les noirs et le second les défendre. Savoir où se fixera la frontière de la politique anglaise et de la politique sud-africaine est, on le devine, chose essentielle, aussi essentielle peut-être qu'au siècle dernier la détermination, entre Nord et Sud aux États-Unis, de la *Missouri Line*.

L'Angleterre, qui a besoin de matières premières, de produits d'alimentation, de terrains d'action pour ses capitaux, n'abandonnera vraisemblablement pas la moindre de ses colonies de la couronne : toute demande de sacrifice qui lui serait adressée à cet égard, même au nom de la paix, se heurterait sans doute à une fin de non recevoir. Encore que le pouvoir d'achat soit restreint dans cette section de l'Empire, elle y vend environ 10 p. 100 de ses exportations totales;

c'est un débouché précieux, qu'elle s'efforce d'accroître et qui n'est nullement secondaire dans ses préoccupations.

Faut-il penser, d'autre part, qu'elle se déchargerait volontiers sur les Dominions de l'administration d'une fraction de ce domaine? Elle l'a fait avec bonne grâce, comme chose allant de soi entre membres d'une même famille, dans le Pacifique, au bénéfice de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. On peut douter cependant qu'elle souhaite soumettre au contrôle Sud-Africain, imbu de conceptions si différentes des siennes, un champ d'action indéfiniment étendu. Il y a là une question fort délicate, dont un étranger ne peut pas bien parler. Le droit impérial laisse dans le doute si les colonies de la couronne appartiennent à l'Angleterre ou à l'Empire. En fait, c'est à l'Angleterre. De là ce contraste, qu'il fallait souligner, entre la passivité de la métropole dans ses rapports avec les Dominions et son activité, pleine d'initiative, dans un domaine où elle se sent encore maîtresse.

Que le Gouvernement britannique concentre son intérêt impérial sur les colonies de la couronne, qu'il accepte au contraire de se diluer en quelque sorte dans un Empire élargi, qu'il se contente simplement de protéger l'industrie nationale sur le marché intérieur, une même question continue cependant de se poser, angoissante : l'Angleterre, vraiment, peut-elle accepter de s'enfermer dans un système, quelque large qu'il soit? De quelque biais qu'on aborde, le problème se résout invariablement en cette alternative, la liberté ou la limitation. Nul choix qui soit plus grave, plus émouvant : il s'impose avec une insistance qni ne cesse de grandir, depuis Joseph Chamberlain et presque depuis les dernières années de Disraeli. Mais, chaque fois qu'un homme d'État est mis en demeure de choisir, on le voit hésiter devant la portée immense de la décision, comme s'il était au bord de quelque nouveau Rubicon.

ANDRÉ SIEGFRIED[1]

1. M. André Siegfried publiera prochainement chez Armand Colin un ouvrage sur *la Crise britannique au XXe siècle.*

CAPTAIN O. K.

I

— Désolé, Monsieur, d'avoir à vous réveiller! Même quand il s'agit d'une domestique à votre service, un wagon Pullman n'admet pas de gens de couleur... Croyez-vous que ma nièce ait coutume de passer la nuit en compagnie de négresses?

Ainsi apostrophé, Mr. Richard J. Curtiss, d'un sursaut, s'était dressé sur la couchette. Les deux inconnus qui faisaient irruption dans son compartiment avaient allumé la lampe. Ébloui, effaré, le coupable laissait voir une face dont l'ébahissement disjoignait les traits, déjà fripés par l'âge. D'une part, un long nez et des joues roides d'Anglo-Saxon; de l'autre, les arrondis du front et du menton hérités d'un ancêtre celte. Ainsi l'ordre dispersé d'un portrait cubiste.

Au sortir du sommeil, ne fût-ce qu'un instant, tout homme redevient enfant, c'est-à-dire poète et révolutionnaire. Puis, vieillissement subit : les impressions se ratatinent, rentrent dans le cadre de la société... Durant une demi-seconde, Mr. Curtiss, les yeux ouverts, connut un cauchemar dont il discernait la suprême horreur avec un esprit de rébellion qui n'était guère dans ses habitudes. Il vivait en un âge futur : deux pasteurs grands comme des buildings et dotés de bras mécaniques, prêchaient, toute une éternité semblait-il, avec des voix de haut-parleurs.

Puis la catastrophe prit un aspect moins tragique : les intrus ne furent plus des propagateurs de la Bible, mais

simplement des bandits. Non plus un sermon : mais un *hold up*, une banale attaque nocturne.

Enfin, sans avoir eu le temps de lever les mains comme il est d'usage, Mr. Curtiss retrouva ce qu'on appelle « lucidité ». Il reconnut, à l'uniforme, le chef de train flanqué d'un voyageur... Alors il se souvint que Mrs Curtiss octroyait une couchette — qu'elle avait bien et dûment louée dans le compartiment voisin — à la femme de chambre, une mulâtresse. De là, l'esclandre...

Quelle fureur dans les yeux noirs du protestataire! Quelle acrimonie à travers cet accent grasseyé du Sud, si agaçant aux oreilles d'un citoyen du Massachussetts!... D'ailleurs, ce complet de homespun, trop élégant, ces allures distantes, choquaient un regard fait à la mise simple et aux façons carrées du Nord. Comment, un homme de la classe qui voyage en compartiment réservé, oublier si brutalement les dehors de la courtoisie? (En toute circonstance, une apparente égalité de caractère est à peu près obligatoire aux États-Unis.) Quant au chef de train, roidi dans l'orgueil du « service », de quel silence péremptoire il appuyait de telles doléances!... Derrière les deux silhouettes, apparaissait par la porte, dans le couloir, une jeune fille : la plaignante, sans doute, dont le teint mat et les grands yeux, plus sombres encore que ceux de son oncle, faisaient penser à quelque lointaine ascendance espagnole. Son front était crispé, ses lèvres révulsées de dégoût. Avoir frôlé une femme dont tous les aïeux n'étaient pas des Blancs!... Évidemment, Mr. Curtiss avait blessé au point sensible l'orgueil des deux voyageurs.

Cependant, par la baie de la portière ouverte, au fond du tableau, se montrait la face d'ébène du « porteur » : ce nègre qui, dans chaque voiture des Pullman américains, est préposé au service des compartiments réservés et des dortoirs à rideaux verts. C'était un colosse, aux formes athlétiques. Cet incident, où se lisait le sort fait à sa race n'avait pas altéré le rire immobile de son visage.

Un manieur d'affaires sait vite accepter un fait. Sans doute, la faute était-elle grave au regard de ce Sud où Mr. Curtiss n'avait jamais encore pénétré. Quoi? le train qui, en trente-six heures, glisse de dix-huit cent milles vers les Tropiques,

de Boston à la Nouvelle-Orléans, n'était pas encore arrivé au but, et déjà ces mœurs-là? Bien! Il eût fallu prévoir : il convenait de se souvenir.

Tortillant à la façon d'une chaîne de montre la ceinture de son pyjama, Mr. Curtiss demeura silencieux quelques moments. Il se sentait fort seul : Mrs. Curtiss, ordinairement chargée de résoudre les difficultés sociales proposées au ménage, se trouvait à l'autre bout du train, dans la bibliothèque. Comment sortir de cette histoire? Elle apparaissait d'autant plus stupide au Bostonien que, comme presque tous ses concitoyens du Nord, — sans éprouver la passion, la susceptibilité frénétique de ces Sudistes, — il envisageait l'infériorité des Noirs comme un fait évident, irrévocable. D'ailleurs, peut-être qu'au tréfonds de Mr. Curtiss, ses ancêtres n'étaient pas d'accord. Peut-être l'un d'eux eût-il voulu plaider, en langue gaélique, égalité humaine, liberté, fantaisie; l'autre, en anglais, hiérarchie des races, ordre et loi. Toutefois, rien de ce conflit n'apparut dans l'Américain. Il prit parole tout d'un bloc, si je puis dire, avec la pure prononciation nasillarde du Nord-Est.

— J'ai, jadis, vingt fois voyagé, du Massachusetts à l'Illinois, avec la nourrice de notre enfant, qui était femme de couleur. Et jamais, jamais rien de tel n'est arrivé!

— Tolérance à l'égard d'une nourrice, dont votre enfant ne pouvait se passer? Certes! Mais je pense que malaisément vous pourriez prétendre que cette fille vous donne le biberon.

— Surtout plaçant dans le compartiment de ses voisins cette noire chose, — se récria la jeune Américaine, avec dédain, s'adressant à son oncle et non point au délinquant. — Horrible! Quand j'ai vu les mains grises sur les draps, puis les dents blanches!

Elle frissonnait, comme si elle avait rencontré quelque reptile.

— Maintenant, — dit l'homme, — veuillez faire descendre votre domestique à la prochaine station.

— Faire descendre du train la femme de chambre de ma femme!

A son tour, Mr. Curtiss sentait la colère l'envahir.

— Mais oui... Nous entrons en Géorgie, et je suppose

que si, par aventure, à la première station, sur le quai, quelques amis du *Ku-Klux-Klan*...

Ici, le chef de train vit ses prérogatives méconnues :

— La voiture étant complète, je ne saurais permettre à ces messieurs d'y pénétrer, — fit-il avec flegme. — Néanmoins...

Le plaignant tourna son ironie contre l'employé :

— Permission? Avons-nous, à Meldrim, demandé permission au pasteur pour jeter hors du cimetière les restes de Mary Underwood : cette vieille servante noire que ses patrons avaient eu l'audace d'enterrer dans leur lot, en pleine enceinte réservée aux Blancs?

— Vous, gens du Klan, les cent contre un, les chasseurs de cadavres! — lança Mr. Curtiss que l'indécence d'une telle expédition poussa tout à coup à l'invective. — Comment, dans le Sud, encore aujourd'hui, ces gens à plumes et à goudron, à revolvers et à bûchers, dressés contre la loi fédérale!

Alors, répliques partant, ici du nez, là de la gorge, l'un des interlocuteurs autoritaire et brutal, l'autre dédaigneux et frémissant, le sempiternel dialogue recommença : celui-là même, à peu près, qui, trois quarts de siècle auparavant, avait opposé le Sud au Nord dans le Sénat, dans les clubs, dans les journaux, avant que le canon prît enfin la parole à Fort Sumter.

— Dick, fermez votre bouche! — prononça une voix impérieuse.

En rentrant de la bibliothèque, Mrs. Curtiss, du couloir même où le porteur nègre venait de s'effacer devant elle, avait, en une minute, tout deviné, tout décidé : de façon sommaire, comme il suffit.

— Vous permettez, Messieurs...

Balayant les hommes avec les plis lourds de ce vison à reflets sombres qu'elle portait encore, comme l'avant-veille à Boston — bien que, dans le nouveau climat, l'atmosphère du train se fît étouffante, — Mrs. Curtiss opéra, dans le compartiment, une magnifique entrée de blonde teinte. Éternel air férié qui, à chaque embrasure de porte, dresse à cette sorte de femmes un arc de triomphe... Collier de perles;

merveilleux bracelet de platine, où alternaient brillants et émeraudes; et les veines bleues dans la peau claire; et l'insolence qui rayonnait de tout cela! Au-dessus des vaines querelles d'hommes, une race vraiment maîtresse en U. S. A. : la race féminine.

— Dick, levez-vous! Vous passerez la nuit au fumoir. On y est très bien. Je prendrai Annie avec moi dans notre compartiment. Et nul n'aura plus rien à dire! — lança-t-elle avec hauteur, par-dessus son épaule, vers les gens du Sud.

— Sûr, ma chère, — répondit sans enthousiasme le mari, déjà debout.

Mais Mrs. Curtiss, chassant de nouveau dans le couloir les silhouettes masculines, était déjà sortie.

La porte du compartiment voisin se trouvait entr'ouverte. L'Américaine entra délibérément. Elle aperçut un tableau pitoyable.

La mulâtresse s'était rhabillée en hâte. Dans la discussion, dont elle avait entendu les bribes, le mot de Klan, chargé de tant d'effroi pour la race noire, l'avait épouvantée. Eh, c'est qu'elle voyageait maintenant dans le Sud! Naïvement réfugiée dans une encoignure, et debout — appuyée à la cloison, de ses mains ouvertes et du dos — la jolie fille tremblait de peur. Son teint charmant, couleur d'abricot, où bien peu d'Européens auraient su découvrir une trace de sang nègre, avait pris des teintes vertes; les lèvres étaient du même rose blêmi que les ongles des mains, où se voyait la lunule dénonciatrice... La mulâtresse tremblait pour trembler, à petits frissons. Absorbée dans la terreur comme un enfant dans la fièvre, elle ne s'occupait pas plus de ce qui se passait autour d'elle qu'un petit malade n'écoute les discussions des médecins assemblés à son chevet.

— Voyez-moi cette pauvre fille, — s'écria dramatiquement Mrs. Curtiss, dont la bonté, à fleur de peau, jetée sur ses épaules comme une écharpe d'hermine, savait prêter à de beaux gestes... — N'ayez pas peur, Annie, vous allez rester avec moi!

Sans entendre, élevant ses beaux sourcils arqués, la jeune fille regarda sa patronne. L'instant après, saisie par la poigne solide de Mrs. Curtiss, une princesse aux larges yeux

d'ombre, aux poignets fragiles, qui cachait sous un col relevé le plus qu'elle pouvait de ce visage à la peau coupable, entra dans le compartiment où Mr. Curtiss s'apprêtait docilement à vider place.

— Je pense qu'arrangeant les choses ainsi, cela peut aller, — murmura le chef de train avec embarras.

— Dick, n'oubliez pas vos cigares! Si vous ne pouviez pas dormir...

— Sûr, ma chère, merci.

L'homme du Sud s'était tourné vers le gigantesque porteur dont la face noire s'ornait d'yeux à sclérotique de nacre, et la veste blanche de boutons dorés. Avec un mélange d'ironie et d'affabilité, de bonhomie cordiale et de suprématie définitive, dosé avec précision devant cet ignorant homme du Nord (ainsi un chimiste donnerait, à un débutant, une leçon pratique) :

— Mon garçon, — fit-il, — puisque vous voilà dans nos jambes, veuillez avoir l'obligeance de changer de compartiment le bagage de cette jeune fille.

— O. K., — répondit l'homme avec empressement, obéissant à l'ordre et acquiesçant aux façons.

Des étymologistes ont découvert, dans « O. K. », — cette abréviation américaine qui s'orthographie également *okay*, — le vocable *okeh*, vestige de je ne sais quelle langue indienne. Bien plutôt, sans doute, faut-il, comme tout le monde, y voir les initiales des mots *all correct* : phonétiquement, *ole korrect*. « Tout est correct! » Le oui de l'action, le « ça va » d'outre-mer : qui, dans le pays optimiste et énergique, sans cesse passe d'un bout à l'autre des États, sur les minces lèvres occidentales ou les lippes africaines.

La porte était refermée. Affaire dégonflée, finie. Néanmoins, dans le couloir, entre les hommes encore échauffés, quelque reste de discussion. En marge de la victoire remportée par le sexe, chicane guère plus importante qu'un bavardage d'office.

— Je pense que je tairai ceci, — marmonna Mr. Curtiss. — Car, si je racontais à Boston cette histoire, je serais traité de damné menteur. Je serais!

L'homme du Sud, avec désinvolture :

— Et moi, je pense qu'en aucun lieu je ne me laisserais traiter de ce que vous dites. D'ailleurs, le Nord, en effet, a beaucoup à apprendre. Si vous habitez le Sud, bien, vous apprendrez!

***

Annie Trudeau avait quitté l'Alabama depuis dix ans, depuis son enfance de petite fille de couleur : jeux sur les marches des vieilles « cabines de poutres », balançoires qui décrochent le soleil, vieux nègres comme des astres sombres. Ils vous font danser en vous portant sur leurs épaules, puis vous posent sur leurs genoux, inclinant doucement leur face, vieille chaussure vivante : les flocons de laine blanche des tempes, les gouttes d'huile des regards. Déjà, le jugement de la fillette faisait place à part aux Blancs — à ces gens redoutables dont on voudrait bien se moquer, roses comme des museaux de cochon — et les distinguait des sang-mêlés. Très tôt, elle avait acquis la science des teintes de la peau, du poil plus ou moins crépu, des narines plus ou moins étroites...

L'âme pousse plus vite que le corps : les images du Sud avaient eu le temps de devenir démesurées. L'oppression qui pèse sur la race de couleur, les exploits du Klan alors à ses débuts, les lynchages, tout cela en se déformant avait crû bien au-dessus du front de l'enfant.

Plus tard, quand la sœur aînée l'avait amenée à Boston, tout s'était peu à peu écrasé dans la jeune tête : comme des baies de diverses espèces, qui, meurtries dans une poche d'écolier, marquent la toile d'un jus poisseux de toute nuance. Ainsi, la mémoire d'Annie était tachée de vingt cauchemars.

Certes, dans le Nord des États, les Noirs — qui, depuis la guerre, y émigrent en nombre toujours accru — peuvent encore être confinés, pour la plupart, dans un rôle de manœuvres, ou dans de petits métiers, cireurs, domestiques, garçons d'ascenseur. Certes, les unions et les syndicats se ferment devant eux; une maison, un quartier même, habités par des Blancs ne louent pas d'appartement à des nègres; les restaurants de luxe n'ont, par hasard, jamais de place quand un homme de couleur prétend y pénétrer : s'il arrive à se faire servir, le verre qui a touché ses lèvres sera brisé

devant lui. Le Noir le plus délicatement civilisé ne passera pas les frontières de la « société ». Toujours l'insolence des Blancs ou, pis, leur humiliante cordialité! Néanmoins, dans ce Nord qui adhère au préjugé de race, les gens de couleur trouvent la loi égale pour tous, le droit de vote, la sécurité. La sécurité? sentiment qu'Annie s'était habituée à respirer... En retournant dans le Sud, allait-elle aussi revenir à ses effrois de jadis? Il avait bien fallu que son patron de Boston allât, à la Nouvelle-Orléans, diriger cette affaire de pétrole! La coquille qui, par le monde entier, sert d'emblème à la puissante compagnie se mêlait, dans l'imagination de la jeune mulâtresse, à l'idée de la mer. Car c'était au bord de la mer, que la mulâtresse plaçait la Nouvelle-Orléans : sur les cartes, n'y a-t-il pas tout juste l'épaisseur d'une ou deux allumettes entre le rond noir de la ville et l'azur du Golfe du Mexique? La mer, c'est-à-dire la plage, les vacances. Annie avait accepté le beau voyage...

Cependant, le wagon roulait toujours. Les Pullman américains n'ont pas le tressaillement incessant, les vibrations que prêtent aux trains européens leur légèreté, leur rapidité et la parcimonie du ballast. Un peu plus lents, beaucoup plus longs et plus lourds, huilés d'un baume d'acier autrement souverain, ils paraissent, la nuit, s'enfoncer d'un vouloir plus continu dans les profondeurs obscures. Annie n'avait pas voulu s'étendre, malgré les objurgations de Mrs. Curtiss. Assise toute habillée sur la couchette, elle demeurait, les yeux grands, dans la nuit. Cette descente vers le Sud? Chute infinie au fond des ténèbres.

Le train freina tout à coup. Il parut à Annie que ses os mêmes participaient au craquement. Était-ce elle que, dans une gare inconnue, cherchaient ces pas précipités, ces voix menaçantes? On montait dans le wagon, un froissement de semelles parut franchir le seuil du compartiment. Comme, avec angoisse, elle se penchait pour écouter, quelque chose lui frôla l'oreille et glissa sur le cou, comme une corde. La mulâtresse, d'un bond, fut debout, avec un hurlement d'épouvante.

Mrs. Curtiss tourna le commutateur. L'écharpe de fourrure était tombée du filet sur l'épaule de la jeune fille.

Avec de l'apitoiement, puis de l'aigreur :

— Comment, ma pauvre Annie, encore! Vous voyez bien qu'il n'y a aucun danger. Allons, restez tranquille! Je veux dormir.

***

Au petit jour, Mr. Curtiss rentra dans le compartiment, roidi de courbatures et d'assez méchante humeur. Quelque effroi qu'elle éprouvât à l'idée de quitter son asile, la mulâtresse dut s'en aller dans le couloir.

Il était vide : hanté seulement par les reflets de l'acajou, par les lignes rigides des angles. Tronçonné de vitre en vitre, fuyait un immense paysage solitaire. Dure vision! Des collines y voyageaient avec leurs broussailles et leurs forêts d'hiver, hérissements fuligineux, gribouillis obscurs; çà et là, les grandes terres de culture, encore nues à cette saison, découpaient carrément des déserts rapides. Nul grouillement de fantômes ne résiste au passage d'une telle meule. En quelques instants, le cauchemar qui, pour la mulâtresse, avait empli l'univers n'eut pas plus d'épaisseur qu'il n'en était d'une délicate oreille bistrée à l'autre. La conque des oreilles volontiers retient un peu de ténèbres et de peur... Puis, décidément, les épisodes de la nuit furent vaincus, mâchés, réduits à une sorte de *chewing gum*.

Le front contre la glace, Annie regardait le sombre paysage. Dans quelques mois, le coton saurait le blanchir!

L'enfant mulâtre, jadis, avait appris à connaître, dans la campagne de Boston, la froide fleur qui tombe du ciel, épaississant les toits et les branches. A présent, la jeune fille, descendant du Nord, voyait par avance, ainsi que de grands tas de neige, les récoltes éboulées entre les hottes et les paniers, sous le fléau d'acier des balances romaines. Et, très vite, suivaient d'autres souvenirs. Avec des gamins aux pieds nus, Annie mordait à des tranches de melon d'eau, chair rosâtre et goût de feuille : des tranches plus larges que les épaules! Puis, à côté du grand frère débraillé qui s'est juché sur une barrière de bois, un âne, deux oreilles divergeant dans le ciel. Tous trois, animal et gosses, comme ils écoutent! Ils

écoutent un vagabond barbu qui joue d'un aigre et merveilleux violon. Un violon qu'elle n'avait pas entendu depuis dix ans... Dans sa mémoire, que de coins tout frais, qu'elle n'avait jamais visités!

Oh! toutes les terreurs étaient maintenant dissipées! Un sourire, ou, plutôt, un éclat de rire tout neuf se fit dans la jeune face couleur de silex. Chez les blancs, le sourire, plus subtil que le rire, est d'autre substance. Le sourire de la race noire offre un fragment d'hilarité qui révèle seulement moins de dents. Toujours le paroxysme! Car tel est, chez l'autre race, le pouvoir de jubilation...

— Hello! Une bonne nuit vous avez eue?

C'était le porteur du wagon : autre éclat de rire, lui aussi largement incrusté de dents, et luisant de ces reflets bleus qui, comme sur les chevelures très sombres, glissent sur les faces des nègres très noirs.

Le colosse, si puissant que sa masse faisait oublier sa taille, avait le front étroit, la mâchoire redoutable, le nez point aplati mais sommairement taillé, des pommettes un peu grêlées : il n'y a pas si longtemps qu'aux États-Unis la vaccine est aussi largement employée pour les Noirs que pour les Blancs. Les lèvres, épaisses; mais l'inférieure, au milieu, avançait imperceptiblement, avec finesse, quand le rire la laissait un instant se détendre. Éclatante allégresse des yeux, un peu sanguins vers la caroncule, alanguis parfois d'une grâce inattendue. Tout cela lisse, tendu, ciré, jovial, rayonnant. Les mains, beaucoup plus étroites et longues malgré leur force qu'un Blanc ne les eût montrées, à corpulence égale. Presque pas de cou, le buste commençant dès le menton et la nuque. Un ventre débonnaire, sanglé par l'uniforme : cette seconde peau, tatouée d'initiales officielles aux boutons de la tunique.

— Une nuit passablement bonne, — repartit Annie.

La mulâtresse mettait à cette réponse quelque superstition : comme s'il se fût agi, par une telle affirmation, de désarmer une malveillance occulte... D'ailleurs, les rêves affreux avaient tellement pâli devant les vives couleurs du présent!

— Et vous, j'espère, pas trop dérangé cette nuit?

Le porteur, après une longue journée de train — sans cesse valises trimballées, lits faits et défaits, tabouret glissé à chaque station sous le marchepied du wagon — s'était couché fort tard, comme l'avant-veille, et, deux fois dans la nuit, avait dû se relever pour de nouveaux arrivants. Bah! Dès avant l'aube, il cirait les chaussures des voyageurs, d'une brosse rythmique, qui y faisait chanter des musiques et naître des lumières. Et la même bonne humeur qu'au départ irradiait de toute sa personne.

— Oh, moi, O. K., toujours O. K., — affirma l'homme. — Wagons, bagages, c'est facile!... Dites?... Un homme juste, votre *boss*, pour le pauvre monde coloré? Vivant agréablement chez eux, hé?

— Tolérablement, — fit-elle avec flegme, imitant cet air de ne s'étonner de rien qu'elle voyait à sa maîtresse.

Tout à coup, elle se mit à rire à pleines joues, ingénument. La présence de cet homme faisait vibrer chez la mulâtresse un harmonique noir. Joie de l'homme de couleur, aussi primitive que celle de l'animal au soleil, et qui aide à concevoir la sérénité du granit ou du basalte.

Un veston blanc se montra au bout du couloir. C'était un autre porteur de Pullman : un Noir dégingandé, au crâne en pointe. Il battait la semelle, non sans subtilité.

— Eh, *cap*! Fraîche matinée, malgré leurs radiateurs!... Bien, bien, je vois; dans ce train de l'homme blanc, retrouvé votre sœur perdue! Particulièrement douce minute...

— Mon garçon, jamais refusé de faire reluire une âme noire, ni une paire de chaussures, — riposta le colosse.

Il poursuivit, avec suavité :

— Et parfois même frotté certaines paires d'oreilles...

L'homme ricana, sifflota, pirouetta, et disparut, digéré par les entrailles d'acajou du wagon. Il y eut un instant d'embarras. Puis Annie, se rapprochant des larges épaules :

— Je viens d'entendre, que vous étiez capitaine? Sans doute durant la guerre?

— Capitaine? Oh... dans un certain sens seulement. Au temps de la guerre, j'étais bien trop jeune pour partir : d'ailleurs, si j'étais allé en Europe, pourquoi ne serais-je pas revenu capitaine?... Ici, c'est nous, porteurs, qui donnons ce

titre-là aux clients blancs. Nous disons *Cap*. Pourquoi les copains m'appellent-ils « capitaine », moi, nègre noir? Pourquoi?

L'homme se tut. Sa carrure puissante, l'autorité de sa face répondaient pour lui... Puis, non sans orgueil :

— Bah, s'ils veulent!... Mon vrai nom est Pipkin. Benjamin Pipkin, simple porteur de Pullman, comme vous voyez... Les camarades disent « Ben » aussi souvent que « Cap ». Mais plus souvent encore, ils m'appellent « O. K. ». Un drôle de sobriquet! Parce que je suis content de tout, et que j'aime à faire ce qu'il faut.

Un rire tellement satisfait et épanoui! L'étrange subtilité qui, à la fin, se décelait, à bout de lèvres et à fleur de dents, n'eût pu être remarquée que par des yeux autrement exercés que ceux d'Annie...

— Oh, cela! — s'écria-t-elle tout à coup, avec épouvante.

Sur la vieille terre d'esclavage, violacée et velue d'arbres, un fleuve opaque et rouge, un fleuve de sang, descendait avec une solennelle puissance. Hémorragie de teinte à peine moins sombre que celle d'une plaie, venue du tréfonds des perspectives : elle baignait des criques, emportait des troncs, glissait sous un pont sa nappe effrayante. La mémoire de la jeune fille ne lui rappelait rien de pareil dans le coin du Sud où elle était née. Dans ce district d'Alabama, les ruisseaux, décantés de leur limon écarlate par le souvenir, étaient tous devenus clairs. Ne bruissaient-ils pas tous, avec une joie merveilleuse : celle d'une petite fille de huit ans? A présent, aux yeux d'Annie, ce sang qui devant elle coulait à flots évoquait seulement l'injustice et la terreur.

Le porteur observait la mulâtresse et devina. Doucement, avec gravité, comme on enseigne à un enfant :

— Regardez bien, — dit-il. — Et sachez que ce fleuve-là vient d'Afrique.

Dans la portière, quelques cases nègres apparurent. Puis elles se multiplièrent. Un faubourg. Masures de bois fendillé ou de plâtras, avouant toutes les marques de l'incurie : vétusté, saleté, poussière. Là dedans, visages contents et lisses, des négrillons, sautant, jouant, se balançant, agitant sans cesse les boules de lotos de leurs yeux. Aux seuils, de

vieilles faces : les ancêtres, crevassés comme des mottes de boue sèche.

Et voilà que, dans l'aube, des silhouettes colossales — gris violet comme des formes de pachydermes — commençaient à se montrer au-dessus des cases. Les puissants rectangles des buildings.

L'homme du wagon vivement coltina les bagages de l'unique voyageur qui descendît à Atlanta. Puis, retournant à la mulâtresse, il lui montra, d'une poigne puissante, l'un des buildings, qui s'en venait au-devant du train.

— Bâti, possédé, habité par des hommes de couleur, celui-là, — fit-il avec fierté, la lueur de ses yeux cette fois empruntée non au présent, mais à l'avenir... — Non! nous ne nous laisserons pas toujours fouler aux pieds! Et ce building aussi... Et cet autre encore : voyez sur le toit le vaste réservoir contre l'incendie. Ces autres-ci, buildings de Blancs... Ici, entre les races, c'est du vrai sport!

L'homme hésitait. Il cherchait les mots, comme pour en faire quelque chose, pour les disposer en un ordre neuf... Cependant, pour la première fois, la mulâtresse imaginait aussi nettement le conflit des races. Assurément, sa position y était toute marquée, bien qu'elle comptât trois blancs sur quatre aïeuls. Déjà, dans le Nord, glisser vers la race blanche lui eût été impossible : mais avec quelle brutalité le Sud la rejetait dans la couleur!... Eh bien, soit! prise entre les deux adversaires, pourquoi ne point faire des vœux pour le peuple noir? Et pourquoi — avec des millions d'âmes, dispersées des grands lacs d'Amérique jusqu'aux cataractes du Zambèze — n'eût-elle pas cru à un tardif affranchissement, à l'égalité finale?

Cependant, le blanc qui allait quitter le train — un blanc du type maussade : longue figure, mâchoires de ruminant et peau terne — passa devant les gens de couleur, sans daigner les voir. Sans rien regarder non plus, l'œil bovin, il assistait à cette enfance du jour : à cette heure « colorée » qui éveille les heures blanches.

— Tenez!

Ce fut comme si le monde se chargeait de fournir la métaphore qu'avait en vain cherchée le porteur... Devant l'index

du colosse, tandis que le train, rapide encore, faisait tournoyer les buildings des deux camps en une sorte de mêlée de rugby, le soleil, ballon de jeu, bondit dans l'espace.

II

Les Curtiss louèrent une fort agréable villa, rue de Cadix : à peu près au carrefour des avenues Napoléon et Saint-Charles. L'un des quartiers de luxe de la Nouvelle-Orléans. Il tient à distance les rues populaires, contiguës à cette digue du Mississipi que l'on nomme, d'un vieux mot français, la « levée ». Ici, pelouses au cordeau, palmiers rares, buissons de fleurs : mille et mille résidences dont les magnifiques baies vitrées semblent, sur les édifices anguleux et blancs, l'organe d'on ne sait quelle multiplication cristalline.

Pour la villa des Curtiss, l'architecte avait fait, à l'ancien style colonial, des concessions heureuses : un porche élevé sur une dizaine de marches, une galerie à piliers. Mrs. Curtiss, en s'installant, y accomplit loyalement ses devoirs de maîtresse de maison; c'est-à-dire pourchasser les meubles de pièce en pièce, affoler les électriciens, dépenser une fortune chez le tapissier. Et puis, un beau jour de mars, elle eut la surprise de goûter les premières langueurs de l'été. Le climat de la Louisiane exigeait-il déjà cette démission de l'activité, qu'elle n'avait coutume d'accorder à celui du Massachusetts que trois mois plus tard? Déjà le soleil, l'azur : la tendre figure d'un ciel créole, et non plus un zénith revêche qui fait gloire de se traiter à l'eau froide.

Mrs. Curtiss, peu à peu, avait retrouvé dans le Sud l'essentiel de son climat natal... Car, quelle est, après tout, pour une femme oisive, l'atmosphère de Boston? Est-ce le profond horizon gris qui, sur la pyramide de Bunker Hill, souffle à la face des visiteurs la vision de Mystic River, de l'Université de Harvard, et de ces ports hérissés où se déverse un puissant torrent commercial, cuir, laine et machines? Non pas : en réalité, l'air de la société bostonienne est composé de tout autres éléments. La vapeur du thé, l'odeur des cocktails, la musique coûteuse, les exclamations excessives, l'épais relent des objets de luxe. Tout cela, éclairé par la lueur d'*excitements*

qui passent comme des météores. Eh bien, cela se rencontre dans toutes les cités d'Amérique...

Oh! certes, Mrs. Curtiss avait visité le vieux « carré français » de la Nouvelle-Orléans : maisons d'un étage, avançant les balcons aux nobles fers forgés et les volutes rouillées de tant de légendes, cours nostalgiques aux puits béants, aux pavés herbus, aux bancs vides. Tout cela étroitement cerné, débordé de plus en plus par la nouvelle ville américaine : entassement de buildings, de banques, de magasins. Mrs. Curtiss avait vu ces vieilles choses à la façon de la plupart des Américaines. Accorder à ces ruelles une heure d'enthousiasme, soit! Mais, sauf pour y promener une amie de passage, se bien garder d'y jamais remettre les pieds, demeurât-on vingt ans à *Niou Orlinss*!

Pour Mr. Curtiss, qui, au hasard des déménagements, avait déjà pactisé avec trois ou quatre patriotismes locaux, il s'était fort vite mis au pas. Il est aisé d'apprendre que la Nouvelle-Orléans est le Paris d'Amérique, le second port des États-Unis, le premier port cotonnier du monde. Déjà « l'exceptionnel avenir de la Cité du Croissant » — le Croissant, c'est l'admirable courbe du Mississipi — commençait à hanter ses lèvres. D'ailleurs, il en allait pour lui comme pour sa femme. Avec des affaires « juteuses », avec des buildings accumulant leurs fenêtres et leurs chiffres (le building, leitmotiv de la bruyante symphonie américaine), avec un golf, Mr. Curtiss, en n'importe lequel des États, se trouvait chez lui. On pouvait, après tout, s'accommoder des « fils de Dixie » — ce surnom décoratif cher aux gens du Sud — malgré leur lenteur, leur paresse, leur rage de plaisir, et ce mol anglais en bouillie qu'ils ont à la bouche... En ce qui concerne les nègres, la leçon reçue dans le Pullman avait porté. Mr. Curtiss s'était arrangé pour ne plus en recevoir de pareille. Au reste, ce mépris hargneux, qui, atténué par les vestiges d'un ancien vocabulaire sentimental, paraît aux gens du Nord suffisante réponse à la question nègre, cédait chez lui peu à peu au point de vue du Sud. Toute une catégorie d'êtres humains s'était définitivement abîmée au-dessous de l'homme : ceux chez qui circule du sang noir, fût-ce une simple parcelle. Dépourvus de droits sinon de

devoirs, des êtres tarés et un peu comiques, animaux par la laine et l'odeur, à l'égard desquels, « s'ils se tiennent à leur place », une hautaine bienveillance devient possible...

Donc, dans la villa de Cadix Street, voilà pour les maîtres! Quant aux serviteurs, les deux Canadiennes — la cuisinière et son aide — ont rejoint les Curtiss. Eh bien! elles ont trouvé les curés qu'il leur fallait, et même, le dimanche, à l'église Saint-Louis, un sermon français, le dernier qui se prêche encore à la Nouvelle-Orléans... Ainsi, pour elles, tout est parfait!

Quant aux individus de couleur employés dans cette maison-là, j'hésite à en parler. On ne devrait pas imprimer le nom des nègres sur les mêmes pages que ceux des Blancs... Peut-être faudrait-il employer des pages teintées, des pages « de couleur? »...

Annie, après avoir d'abord ressenti quelque honte, s'était vite habituée à ces places de l'arrière où, dans les tramways du Sud, sont parqués les noirs, aux entrées partout spéciales pour les clients de couleur, aux pauvres temples où vont prier ceux de sa race... Les joies de la lumière ne lui faisaient-elles pas une sorte de patrie brillante, forcenée, au-dessus des palmiers et des buildings de la cité? Et puis, chaque semaine, revenait le gigantesque porteur du Pullman : Ben Pipkin, ou, comme elle aimait à l'appeler, alliant les surnoms, d'un air mi-plaisant, mi-sérieux, *Captain O. K...* Il la menait, le soir, à la danse ou au cinéma. Ce large sourire obscur tenait chaud au monde : comme une doublure secrète cousue au ciel... Enfin, les Curtiss avaient engagé un chauffeur noir, un certain Rhody Bébelle. Intimidé par la carrure de Ben, il laissait la jeune fille à peu près tranquille.

Soit. Dans la villa des Curtiss, tout allait de façon régulière... N'est-ce pas alors que les événements imprévus savent fondre sur les destinées avec le plus de malice?

Par un beau matin, — un mardi qui bientôt devait être le « fameux mardi », — Mr. Richard J. Curtiss travaillait depuis une heure à son bureau, lorsque le téléphone résonna.

— Est-ce vous, Dick? Mon bracelet a disparu cette nuit... Mais oui, le nouveau, celui de diamants et d'émeraudes! Téléphonez à la police et venez tout de suite.

***

Neuf mille dollars : un fameux trou creusé sous le pied de Mr. Curtiss! L'homme d'affaires trébuchait lorsqu'il sortit du bureau. Avoir négligé d'assurer contre le vol un tel bijou! Passe encore au moment de l'achat, en janvier, parmi les préoccupations du voyage. Mais depuis!

En montant dans l'auto, il remarqua l'empressement inusité de Rhody, le chauffeur noir, à lui ouvrir la portière... Bah! qu'allait-il imaginer! Il haussa les épaules... Et l'automobile démarra, franchissant un bracelet vaporeux, grand comme une arche de pont et constellé de feux blancs et verts.

Une voiture qui portait un policeman et deux individus en civil, sans doute des inspecteurs, arriva rue de Cadix en même temps que celle de Curtiss. Le Bostonien se sentit impressionné par tant de célérité. Le vol était assez marquant pour que les *police head quarters* eussent fait diligence... Déjà, Mrs. Curtiss (comme tout allait vite ce matin!) s'avançait dans le hall à la rencontre des visiteurs.

L'Américaine apparaissait plus triomphale que jamais : à l'aise dans l'extraordinaire, comme si elle eût enfin trouvé sa vocation. Jamais son geste d'accueil n'avait déployé tant de superbe. Cependant le mari ne pouvait s'empêcher de suivre de l'œil le poignet nu. L'absence du joyau semblait y réserver une ligne blanche, ainsi que sur une peau bronzée par le soleil.

— Vous cherchez quelque chose, Dick? — fit l'épouse que ce regard agaçait.

Et, comme l'infortuné ouvrait la bouche :

— Laissez-moi donc parler à ces messieurs!

Son bijou de prédilection! « Style moderne et opulence byzantine » (l'expression n'était pas d'elle, mais du vendeur parisien, chez le joaillier de New-York), déclara-t-elle splendidement aux détectives.

Déjà, le crayon à la main, ils notaient le nombre de carats des quatre gros diamants; les cabochons d'émeraude; le platine massif. Voilà. En rentrant du théâtre, la veille au soir, elle avait posé le bracelet sur la table de nuit, comme toujours.

Il n'était plus là ce matin, à son réveil... Or, personne n'était entré : elle n'avait sonné la femme de chambre qu'après s'être aperçue de la disparition. Et nul signe d'effraction, du moins à ses yeux.

— Ainsi, Mrs. Curtiss, vous êtes allée hier soir au théâtre... Pas enlevé votre bracelet à quelque toilette? Pas soupé, après la pièce?

Mr. Curtiss, réduit au silence, écoutait. Il s'était fort surmené ces derniers jours : et voici qu'un repos lui arrivait, à l'improviste. Une heure, peut-être, sans rien à dire ni à faire!

Comme il sied à un homme d'affaires américain, depuis bien des années les seules lectures de l'exportateur de pétrole — à part les livres techniques et les factums de *Christian Science* — avaient été des romans d'aventures ou de police. Un vol? Des détectives? Bien! Il se retrouvait en un pays connu : le seul auquel il sût demander les satisfactions de l'intelligence et du goût. Après tout, il payait terriblement cher sa place à une pièce policière, et entendait en profiter! Or, l'enquête prenait un départ bien médiocre. Fut-il jamais question de réduire un « coup sensationnel » à une perte, à une étourderie? Cela ne se passe jamais ainsi dans les livraisons à couverture coloriée!...

Ces plates interrogations étaient posées à Mrs. Curtiss par le plus âgé des deux détectives : long homme brun, de ce type tragique et efficace, évidemment nourri, dès le premier jour de sa vie, d'un potage aux catastrophes, condimenté d'infiniment d'importance. Une veine gonflée, à laquelle le policier avait peut-être dû son avancement, se ramifiait au-dessus du sourcil gauche. Ce trait ne laissait cependant pas d'en imposer à l'homme d'affaires. Ainsi que dans les histoires « bien écrites », où quelques contrastes adroitement ménagés savent aider la mémoire, l'autre inspecteur, tout blond et rond, tranchait nettement avec son collègue, du moins en ce qui concerne la couleur des cheveux. Le naïf, l'enfantin lecteur qui, grâce à la secousse de cette matinée, avait subrepticement pris la place du quinquagénaire, observait ce front moyen, ce nez ordinaire, cette bouche dont il n'y avait rien à dire. Étaient-ce là les véritables signes du grand détective? (Oui, peut-être, après tout, dans une démocratie, où nul ne

doit attirer l'attention ni exciter la jalousie)... Quant à ce regard aigu qui fait les beaux dénouements, plutôt que de le solliciter de ces visages, sans doute eût-il été plus aisé, à lui, Curtiss, de se le découvrir dans son miroir.

— Non-sens! Je dis : j'avais encore ce bijou hier soir, en me déshabillant. Précisément, je l'ai nettoyé moi-même à l'eau de Cologne, avant de le poser auprès de moi, sur la table de nuit.

On pénétra dans la chambre à coucher. Tout y était sens dessus dessous. Croyant, tout d'abord, avoir simplement égaré son bracelet favori, Mrs. Curtiss, avec la mulâtresse et les Canadiennes, avait défait le lit, dispersé les draps et les couvertures, bouleversé les papiers.

Le maigre détective leva les bras au ciel : comment faire à présent un travail « scientifique »? Et les photographies, les mensurations, les empreintes? Là-dessus, le lecteur Curtiss était tout à fait d'accord avec lui! Mrs. Curtiss ramassa le tampon d'ouate avec lequel elle avait nettoyé les diamants. L'homme le fit passer sous un nez sagace, tandis que son collègue mettait la main sur un magazine, dont il considérait la couverture à jour frisant.

— Lu hier soir, après le théâtre, eh?

En effet, sur le miroitement glacé de la couverture, une mince marque circulaire, laissée par le bracelet encore humide.. Dernière trace du bijou disparu.

Mr. Curtiss, en lui-même, déjà se lançait dans les complications... Escalade nocturne du premier étage. A l'avant-dernière page de la célèbre brochure, *Le Bracelet des Curtiss*, le coupable, un agile matelot de vapeur cubain, serait dénoncé par le vieux brocanteur dont il avait séduit la nièce... Mais pourquoi pas trahi par une chique que l'on aurait trouvé dans la galerie? Examiner au microscope le tabac!

Hélas, comme l'avait indiqué Mrs. Curtiss, dans la villa, nulle trace d'effraction, de serrure forcée ni d'escalade! La vérité apparaissait tout à fait banale. La basse table de nuit chinoise, de laque rouge (vraiment, ces personnages à robes dorées, à faces lunaires auraient pu inventer de plus rusés événements!) se trouvait, n'est-ce pas? placée entre le chevet du lit et la porte donnant sur le hall. Elle n'était qu'à cinq

ou six pouces de cette dernière. Ainsi, sans même que le voleur entrât dans la pièce, son bras avait fort bien pu saisir le bijou : il suffisait que, derrière la portière orientale, la porte, que Mrs. Curtiss ne verrouillait jamais, eût été silencieusement ouverte, ou même, le soir, mal fermée... (Comment, payer neuf mille dollars une si vulgaire péripétie!)

— Je dois dire, — réfléchit Mrs. Curtiss, — que, cette nuit, je me suis réveillée, ce qui m'arrive rarement... Tout était calme. Avant de me rendormir, j'ai longtemps regardé, vis-à-vis de moi, dans la glace, l'image des fenêtres.

Le policier blond alla mettre sa tête sur l'oreiller, la releva, l'y posa de nouveau, fit rouvrir et fermer la porte du hall.

— Les fenêtres? — demanda-t-il enfin. — Êtes-vous sûre d'avoir vu deux fenêtres?

— Sans doute... N'y a-t-il pas deux fenêtres dans la chambre?

Dans la mémoire de Mrs. Curtiss, une songerie nocturne dansait encore entre deux colonnes claires. Elle se souvenait d'avoir remarqué, précisément cette nuit-ci, que, comme à Boston, deux reflets logeaient dans la glace. Or, voici que, de son chevet, une seule fenêtre pouvait s'apercevoir... La seconde fenêtre ne pouvait être que celle du hall, vue par la porte entrebâillée. Le battant était donc resté ouvert une partie de la nuit : sans doute, au matin, le coupable, en passant dans le hall, l'avait-il discrètement, naïvement, refermé. Ainsi, les probabilités prenaient corps. Simple vol domestique.

Il y eut un silence. Oh! pour les Canadiennes, Mrs. Curtiss en répondait.

— Bien sûr! — jugea le détective. — Des Canadiennes françaises? Vieille mode : ne savent pas voler.

Mais les gens de service noirs, logés à la villa?

— Car je dis que cela sent le nègre, — fit l'homme en reniflant.

Pourquoi, là-dessus, Mr. Curtiss rougit-il — ce qui l'étonna... L'enfantin spectateur, depuis une demi-heure né dans la peau de l'homme, ne se doutait guère que, s'il rougissait, c'est qu'il redoutait comme une catastrophe la découverte du bijou. Quoi, le roman policier si tôt fini? Et l'on n'aurait pas la chance de constater deux ou trois autres larcins, voire

l'assassinat de ce vieux grigou de Curtiss ou de son impertinente femme! Car tel était en ce moment le point de vue de ce Dick de douze ans.

Après les Canadiennes, dont le témoignage n'apporta rien, Annie, tout d'abord, fut appelée. S'était-elle levée cette nuit? Avait-elle entendu quelque bruit suspect? En descendant, avait-elle remarqué que la porte de la chambre sur le hall fût ouverte? etc... La mulâtresse niait avec épouvante : répondant à toute question par une espèce de démenti incantatoire. Elle eût nié l'existence de la Nouvelle-Orléans, le quantième du jour, le millésime de l'année. Sa délicate figure avait pris la même stupidité peureuse que naguère dans le Pullman. Elle pleurait et tremblait comme alors, malgré les encouragements de sa maîtresse. Il faut dire que le long homme de police l'interrogeait avec une sévérité proportionnelle au chiffre de neuf mille dollars. Au reste, un policier américain ne questionne pas un être de couleur en se plaçant sur le même plan que lui, mais — fonctionnaire, policier et Blanc — de très haut, assis sur des nuages. Les paroles bourdonnaient dans les oreilles de la mulâtresse, comme les trompettes de Josaphat. L'inspecteur présentait cette ressemblance avec Dieu : il dédaignait, lui aussi, les explications et se complaisait de façon sublime à l'arbitraire.

Mr. Curtiss, tout d'abord, visage froncé, semblait observer la femme de chambre avec sa sévérité de grand manieur d'affaires. Mais l'enfant curieux qui se cachait depuis une demi-heure derrière le masque ridé, se trouvait déjà parvenu à l'adolescence. Bien! L'adolescent regardait...

Il regardait la flamme qui, soleil d'un perpétuel dimanche, brillait dans l'œil noir, les joues élégantes, et toute la silhouette svelte et jeune. Seins délicats; fermes bras, couleur d'airain; et le poli de ce pli du coude pareil aux aines lisses que montrent les statues. Par la fissure qu'ouvrait dans l'univers la disparition de neuf mille dollars, voici que se présentèrent encore le cerne des paupières et, à l'angle intérieur de l'œil, le rose étrange de la caroncule, comme une minuscule bête de mer. Par moments, l'adolescent Curtiss épiait la langue pâle, les dents splendides, puis, de nouveau, il revenait à l'humide saillie charnelle entre les longs cils.

Enfin, le proboscide du quinquagénaire — membre sagace et flétri, fait aux relents de l'essence, à la poussière des paperasses — flaira pour la première fois l'odeur musquée de l'autre race avec une singulière curiosité. Oui! Je regrette d'avoir à le dire : un distingué homme d'affaires américain, face rajeunie de vingt ans, et qui mordait une lèvre gonflée, considérait ainsi qu'une femme, une femme de couleur.

Malgré lui, avec embarras, Mr. Curtiss ne put pas ne point prononcer :

— Oh! vraiment, je pense que cette jeune fille est tout à fait hors cause, et que...

— Dick, — s'écria une voix qui foudroya le vieil écolier, — je suis sûre qu'Annie est innocente! Mais n'interférez pas avec l'action de la justice.

Catastrophe! L'avion de Curtiss est tombé du ciel, en « cassant du bois ». Et, comme des oiseaux sur une charogne, toutes les rides, toutes les responsabilités fondent sur le misérable gagneur d'argent. Mr. Curtiss a devant lui une femme qu'il lui semble n'avoir jamais vue, atrocement blonde et irritée : sa femme. Hélas, toute métempsycose est bien finie! Plus que le directeur d'une importante affaire, âgé de cinquante-six ans. Un mari légitime, qui va droit son chemin et file doux, a déjà perdu la clé de cet appartement mal famé qu'il vient de visiter, sans trop le savoir.

Mrs. Curtiss inspecta le chauffeur noir, convoqué à son tour. Elle passait en revue ces narines élargies, dont le plan prolonge celui des lèvres; ce front bas, qui finit par de la laine; ce teint noir, salissure impossible à laver! Comme elle abominait tout cela, comme elle haïssait cette attitude de coquin, cette aisance exagérée où elle flairait une comédie! Trop retorse elle-même pour imaginer cette innocence physiologique qui, dans l'évidence du présent, ignore ce que l'instant d'avant a pu commettre...

L'homme, non plus, ne savait rien, n'avait rien entendu, rien vu. Il sortait d'inimitables *No* empruntés, semblait-il, aux aboiements d'un chien martyr; des *Yes* ingénus, curieusement dotés d'évidence, moitié étranglés, moitié sifflants. Ses propres réponses faisaient en lui tache d'huile, intéressaient les régions les plus imprévues, bien loin des centres de

la certitude : ouvrant le creux des mains, faisant vibrer le sternum, s'arrachant des entrailles.

Sa patronne le contemplait, avec une révulsion d'horreur : révolte de la sécheresse et de la netteté contre on ne sait quel instinct habituellement caché, qui apparaît tout d'un coup, obscène, et dont tous les mouvements sont ignobles. Cet interrogatoire abominable? La nuit de noces d'une jeune fille chaste, dans le lit d'un goujat.

LUC DURTAIN

(*A suivre.*)

CE QUE J'AI VU AUX ÉTATS-UNIS

APPARENCES ET RÉALITÉS

Un Français qui débarque aux États-Unis, même pour la seconde fois, y est d'abord plus frappé par les différences extérieures qui le séparent d'un Américain que par les ressemblances humaines qui l'en rapprochent.

Quand, par exemple, on arrive à New-York, la cité tentaculaire, et que du bateau on voit se profiler sur l'horizon quelques-uns de ces grands buildings de 50, 60, voire 85 étages, qui sont sa parure et la gloire de ses ingénieurs, on est quelque peu déconcerté. Cette vue soudaine d'habitations d'une hauteur vertigineuse surprend, pour ne pas dire choque notre habitude et notre amour de la mesure. Mais on aurait tort de s'en tenir à cette première impression; car plus tard, lorsque à force de se promener dans New-York, l'œil aura pour ainsi dire pris la mesure de cette ville démesurée (une énorme agglomération de 9 000 000 d'habitants); lorsqu'on aura vu circuler dans ses rues kilométriques et ses belles avenues, au rythme régulier des feux rouges et verts, des files interminables d'automobiles, et courir sur les trottoirs ou sauter dans les autobus de tous calibres, à l'heure surtout de la sortie des bureaux, des milliers et des milliers de fonctionnaires de toutes catégories, hommes et femmes; quand on aura éprouvé la sensation très nette que, pour loger tout ce monde, la superficie de New-York demeure insuffisante, alors on se fera peu à peu à l'image de maisons de plus en plus élevées, et, à la longue, le spectacle des fameux buildings, loin d'étonner paraîtra normal. Pour ma part, j'ai

changé totalement d'opinion à leur sujet et modifié tout à fait ma première impression d'il y a quatre ans. En ne les regardant plus de la place de la Concorde, mais des bords de l'Hudson ou du Parc Central, j'ai fini par les trouver beaux, surtout à certaines heures du jour, quand le soleil les drape de sa lumière chaude, ou, le soir, quand leurs ombres gigantesques, immobiles sur le vacarme mouvant des avenues et les réclames incendiaires de Broadway, semblent trouées, comme le ciel, de milliers d'étoiles.

Et ce que je viens de dire des buildings est vrai de tout ce qui, aux États-Unis, tombe sous les sens. A première vue, cela nous paraît étonnant, démesuré. Rien ou à peu près ne semble à l'échelle humaine, ni le bruit, ni le mouvement, ni le confort.

Mais, peu à peu, l'expérience fait son œuvre d'imprégnation de la sensibilité, et corrige pour ainsi dire automatiquement cette première vue des choses. Sous l'écorce plus ou moins rude des apparences et des différences, se découvre la même humanité avec ses besoins les plus profonds, ses instincts les plus authentiques. Évidemment le bruit à New-York est infernal. Par suite de l'étroitesse des rues, et d'une circulation de plus en plus intense, des torrents d'automobiles et d'autobus, sans parler des tramways, se précipitent le long des avenues et des rues par cascades régulières, entre le *subway* ou métropolitain qui gronde sous vos pieds, et l'*elevated* qui mugit ou grince au-dessus de vos têtes.

Pendant ce temps, de chaque côté des rues ou des avenues, la T. S. F. et le phonographe luttent de conserve pour vous étourdir et vous obliger à entendre les rugissements d'une foule qui, au loin, assiste à un match de football, ou les échos frénétiques d'un jazz-band. Lorsque l'heure arrive des éditions des journaux, les cris des porteurs s'ajoutent à tous les autres; puis, quand tombe la nuit, de telles fanfares de lumière électrique éclatent aux devantures des boutiques, des cinémas, des restaurants, des théâtres; un tel éblouissement vient accentuer votre étourdissement, que vous ne savez plus si ce sont vos oreilles qui voient, ou vos yeux qui entendent.

Le docteur Carel qui est, à New-York, une des gloires de

la France, et y soutient avec tant d'autorité scientifique le prestige de l'Institut Rockefeller, me faisait remarquer lui-même qu'il n'était pas sûr, au point de vue biologique, que les hommes puissent résister longtemps aux secousses nerveuses prolongées de cette vie trépidante, ni triompher sans dommage de cette incessante exaspération sensible. Cela paraît un régime inhumain. Il faut croire qu'il l'est, en effet, puisque déjà à New-York, — comme à Paris — s'est constituée une ligue contre le bruit. Réussira-t-elle à conjurer le péril? Peut-être, mais ce ne sera pas de si tôt, parce que généralement les Américains aiment le bruit. C'est un des moyens d'explosion de leurs joies, voire de leurs sympathies.

Quand nous sommes arrivés à New-York, on nous a fait les honneurs d'une réception officielle. Le Maire a mis courtoisement à notre disposition le yacht du Comité de réception de la municipalité et la fanfare de la police municipale. Nous sommes descendus du *Paris*, en plein Océan, aux accents de la *Marseillaise*, et de l'hymne américain. Mais, pour traverser la ville, des agents de police montés sur des side-cars, nous ont frayé la voie au bruit des sirènes. On ne peut s'imaginer de quels cris stridents ces machines déchirent l'atmosphère. Je n'ai entendu rien de pareil, sinon à notre arrivée à San-Francisco, où les cris furent encore plus aigus.

Les Américains, manifestement, ne détestent pas ce tapage joyeux : des deux côtés des rues que nous traversions en automobile, les gens, montés sur les trottoirs, montraient une figure épanouie.

Peut-être le lecteur pensera-t-il que c'était le plaisir de nous voir? Ils sont en effet assez gentils pour cela, mais leur gentillesse se manifeste volontiers par le bruit. Cependant ces mêmes gens, qui aiment le bruit, adorent, comme ils disent, la musique, celle qui ne fait pas de bruit, et provoquerait plutôt les âmes au silence, au recueillement.

Au Carnegie Hall, où nous sommes allés pour applaudir le maître Toscanini, nous avons vu des centaines d'Américains et d'Américaines écouter dans la plus religieuse attitude, jouées par l'orchestre le plus réputé du monde, des fugues de Bach, des symphonies de Beethoven.

Il semblait alors qu'on fût à mille lieues de New-York, dans

un temple dédié à l'humanité, où s'abolissent toutes les différences de race, d'espace et de temps, pour ne plus laisser voir que des hommes que la beauté égalise dans l'unanimité du même culte, et la manifestation des mêmes besoins.

Ce que j'ai observé au Carnegie Hall, je l'ai expérimenté plus souvent encore dans les églises, où l'expression de la piété vient s'ajouter au rayonnement de la beauté, le divin à l'humain.

Il y a, à New-York, d'admirables églises, inspirées du gothique, mais parfaitement adaptées à l'esprit américain. J'ai assisté là à des cérémonies liturgiques d'un incomparable éclat où se révélait, en dépit de la différence des races, cet esprit catholique d'une portée universelle qui vous donne l'impression qu'un catholique, d'où qu'il vienne, dès qu'il franchit le seuil d'une église, se retrouve chez lui, parfaitement à l'aise parmi ses frères en humanité et en divinité, dans l'expression des mêmes sentiments correspondant à des besoins identiques.

***

Si les Américains aiment le bruit, tout en aspirant, comme hommes et comme chrétiens, aux recueillements reposants et vivifiants, ils aiment aussi le mouvement. A les voir courir d'un bout à l'autre de leur pays, en chemin de fer, en avion, en bateau et surtout en automobile, sur un réseau de routes admirables, on est tenté de penser qu'ils souffrent tous de la « bougeotte ». Certes les voyages les attirent, et, pour voyager, ils ont su tirer un merveilleux parti de leurs moyens de locomotion; mais le repos les attire autant que le mouvement. Sans parler ici de ceux qui ne voyagent pas, ou qui ne voyagent qu'à leurs moments perdus, après avoir passé de longues heures dans leurs banques, leurs usines, leurs maisons de commerce, ou leurs bureaux, on peut affirmer que personne plus que les Américains n'a le goût du « home », et de la vie de famille, quand ils en ont une. Personne non plus ne sait se délasser comme eux au spectacle d'un jeu de football, un dimanche ou un jour de fête. New-York, le dimanche, n'est plus New-York; c'est une grande et belle ville où l'on

peut circuler à l'aise, jouir du spectacle de la rue, de l'animation tranquille du Parc Central, ou des autres parcs dont la ville est comme émaillée.

Au bref, je crois que l'Amérique est capable, peut-être plus qu'aucune autre nation, de tirer le bien du mal, et de trouver dans ses excès mêmes le remède qui la ramènera peu à peu au sentiment de l'équilibre, à la notion du juste milieu en toutes choses.

Partout, sous l'Américain le plus justement nationaliste, on retrouve l'homme. Et les besoins les plus humains, auxquels la civilisation classique a donné depuis longtemps une réponse empreinte de sagesse, se retrouvent également sous l'éclat et les excès de la civilisation la plus moderne qui soit.

Toute proportion gardée, il se passe dans tous les domaines où se manifeste l'activité de l'esprit humain ce que nous constatons aujourd'hui à propos de la prohibition. Au lieu de régler la tempérance de leurs nationaux, les autorités américaines, animées de l'esprit le plus puritain, leur ont imposé d'office l'abstinence. Cette loi contre nature n'a déjà donné que trop de déceptions. Elle n'a pas supprimé l'ivresse, au contraire. De plus, elle a inspiré à une population qui avait jusque-là un respect religieux de la loi, une sorte de mépris de l'autorité. L'attrait du fruit défendu a provoqué çà et là, jusque dans certains milieux de jeunesse, le vilain sentiment de l'hypocrisie.

Au spectacle de ce bouleversement des mœurs, et dans la crainte qu'une loi d'inspiration morale, comme la prohibition, ne se maintînt qu'à la faveur d'ambitions commerciales, une réaction s'est manifestée dans le peuple et dans la bourgeoisie, qui pourrait bien, à brève échéance, ramener les esprits à une conception plus humaine de la tempérance au détriment de la prohibition.

Mais en voilà assez sur cette question complexe des apparences extérieures, de ce que j'appellerai le décor.

Je voudrais parler de la vie intellectuelle et de la vie morale aux États-Unis.

LA VIE INTELLECTUELLE AUX ÉTATS-UNIS

C'est vite fait de porter un jugement sommaire sur une aussi grande nation, une nation où s'amalgament à peu près toutes les nationalités, et de déclarer que les Américains sont le peuple du monde le moins épris d'intellectualité.

Mais de pareils jugements enveloppent, dans leur faux raccourci, de telles injustices qu'il est permis de regretter que des Français parcourant l'Amérique en quelques jours à une vitesse vertigineuse se soient permis quelquefois de les prononcer pour ainsi dire *ex cathedra*, et n'aient réussi qu'à blesser le pays le plus hospitalier du monde, sans faire avancer d'un pas la vérité.

La vérité est qu'aucune nation n'a tant fait depuis cinquante ans pour doter ses villes et ses villages d'écoles, de collèges, d'académies, d'universités, de laboratoires, d'instituts scientifiques. Il est vrai que le niveau des études ne correspond pas encore totalement, ni partout, à la beauté et à la multiplicité des établissements scolaires, ni à la splendeur des programmes. Mais d'abord rien ne prouve, au contraire, qu'il n'y parviendra pas à plus ou moins longue échéance. En outre reprocher cela aux Américains, se serait leur reprocher d'être un peuple jeune et de n'avoir pas comme nous, derrière eux, de longs siècles de formation intellectuelle.

Pour se faire une idée juste, sinon tout à fait exacte, de la difficulté du problème intellectuel, en Amérique, il faut se rendre compte de la façon dont il se pose pour la plupart des Américains. L'Amérique en effet n'est pas, comme la France, un peuple homogène que la culture et en particulier la culture classique a façonné depuis des siècles.

C'est un pays immense et neuf composé en grande partie d'immigrants venant de tous les pays du monde, et recrutés presque en totalité dans les milieux ouvriers et paysans.

Les enfants de ces immigrants non seulement ont tout à apprendre; mais, pour apprendre quoi que ce soit, ils ont d'abord à s'assimiler la langue de leur pays d'adoption, sans quoi il n'y a pas de culture possible. Devant cette première difficulté, qu'ont fait les Américains pour la résoudre? Ils

ont créé d'innombrables écoles préparatoires dans lesquelles des maîtres et des maîtresses dévoués s'appliquent à enseigner aux enfants les éléments de la grammaire, de la littérature, de la science.

Si l'on songe qu'à quinze ans la plupart de ces enfants doivent commencer à travailler de leurs mains, pour aider leur famille à vivre, on comprendra mieux le temps qu'il faut pour établir le règne de la culture intellectuelle dans un aussi vaste laboratoire humain que les États-Unis. Il y faut plusieurs générations, trois ou quatre au moins. Et le fait est qu'après ce temps les descendants américains de ces familles d'immigrants peuvent soutenir la comparaison avec la moyenne des gens de culture française ou européenne.

Songez qu'après une génération les enfants sortis de ces écoles préparatoires ne parlent déjà plus la langue de leur pays d'origine. Après trois ou quatre générations, ils sont tout à fait américains; mais parce que plus des trois quarts et demi de ces fils d'émigrants s'appliquent surtout à l'industrie, au commerce, c'est dans les affaires, non dans les universités, qu'on rencontre les Américains les plus intelligents.

De là vient que, malgré tout leur effort scolaire, le niveau intellectuel des Américains ne correspond pas encore à la beauté des édifices, ni à la splendeur des programmes.

Il faut les y aider par un apport plus intense et plus choisi de notre propre culture. Envoyons aux États-Unis moins de reporters qui, après deux ou trois semaines de séjour là-bas, critiquent injustement l'Amérique dans quelques colonnes de journaux, et plus de professeurs dignes à la fois de représenter la France et de faire aimer notre culture en apprenant eux-mêmes à connaître mieux et à aimer davantage le peuple américain.

L'Amérique traverse en ce moment, comme l'Europe, non seulement une crise économique, qui y provoque un peu de désarroi et beaucoup de souffrances, mais encore une sorte de crise de croissance au point de vue intellectuel, et probablement de décroissance au point de vue moral.

Elle est à un moment de transition, où il lui faut surmonter toutes sortes de difficultés qui tiennent à une foule de causes, à l'hétérogénéité de son peuple, à sa primauté financière, à sa

surproduction industrielle, à son excès de nationalisme, à sa trop grande confiance d'hier en elle-même et en elle seule, à sa trop grande inquiétude d'aujourd'hui, mais surtout à son amour instinctif de la spéculation, du jeu, à la passion qu'il apporte en toute chose et jusque dans les affaires.

Mais ce qu'il faut comprendre, et je souhaite que nos amis les Américains le comprennent au plus vite, c'est qu'aussi bien sur le terrain économique que dans le domaine intellectuel et moral, les crises dont le pays souffre ont également des causes internationales, et appellent des remèdes internationaux, je veux dire une collaboration plus active, moins soupçonneuse avec l'Europe, à la condition bien entendu que l'Europe de son côté s'applique à mieux comprendre la grande nation américaine pour arriver à l'aimer davantage, et se décide à lui prêter, voire à lui donner le meilleur d'elle-même, de sa culture en particulier, en retour de tout ce qu'elle a déjà reçu ou recevra encore de l'Amérique.

Est-il admissible, par exemple, que deux nations comme l'Amérique et la France qui, à deux siècles de distance, en 1769 et en 1918, se sont prêté main-forte pour la conquête de leur liberté, ne puissent pas s'aider en temps de paix à retrouver leur équilibre, à établir entre elles des relations intellectuelles; que, tout en respectant chacune son tempérament national, c'est-à-dire en restant chacune soi-même, américaine ou française, elles ne puissent arriver, sur le plan humain, à ressentir les mêmes besoins, à avoir quelques idées essentielles communes, à éprouver à l'égard des réalités les plus hautes les mêmes sentiments?

Je signalerai encore en passant une des causes les plus actives qui expliquent la lenteur des progrès intellectuels dans les Universités américaines.

***

A vrai dire, cette cause est plus sensible en Amérique que partout ailleurs; mais, toute proportion gardée, elle sévit aussi en Europe. Je veux parler de l'espèce d'incompatibilité

qui existe entre les nécessités ou simplement les exigences de la vie moderne et la recherche scientifique.

Un savant d'aujourd'hui ne peut sans héroïsme échapper à toutes les contraintes que la vie moderne lui impose. Il n'a pas à sa disposition les longues heures nécessaires à la méditation, et le caractère fragmentaire de ses recherches en diminue chaque jour la portée. Fût-il le penseur le plus désintéressé du monde, sans préoccupation utilitaire d'aucune sorte, que son travail individuel ne saurait aboutir, sauf sans un heureux hasard, à des découvertes sensationnelles.

Alors on se prend à rêver de la fondation d'un ordre de savants, analogue aux ordres religieux, où, sous le couvert de l'anonymat, et sans souci d'une chaire à occuper, d'argent à gagner ou d'une notoriété à établir, des savants mettraient en commun leur travail et leur génie, simplement dans l'intérêt supérieur de l'humanité.

Ne se trouvera-t-il pas, en Amérique, un Mécène comme il y en a déjà tant, que cette idée séduise, et qui consacre une partie de sa fortune à fonder un tel ordre de savants?

Pour illustrer cette conception nouvelle de la science en commun au service exclusif de l'humanité, je donnerai un exemple qui m'a été suggéré par un de mes amis d'Amérique, précisément animé, dans ses recherches scientifiques, de cet esprit de désintéressement. « Il y a actuellement, me disait-il, 150 000 personnes qui meurent par an du cancer. On trouve, à travers le monde, des savants merveilleux qui travaillent à en connaître la cause, à en découvrir le remède. Mais leurs efforts individuels consument leur vie avant qu'ils aient abouti. Supposez qu'une demi-douzaine d'entre eux appliquent en commun à la solution de ce problème toutes leurs lumières et leurs travaux, dans deux ou trois ans l'humanité serait délivrée de ce fléau. »

***

J'ai dit que la vie moderne, avec ses contraintes impérieuses, paralyse la recherche scientifique des savants.

Elle fait pis. Par la place prépondérante qu'elle accorde à l'action sur la pensée, elle détourne la plupart des étudiants

de toute véritable préoccupation intellectuelle. Les idées pour elles-mêmes ne les séduisent plus. Ils veulent savoir pour agir, sans respect ni amour désintéressé de la science. Il n'y a qu'à les interroger pour s'en rendre compte.

M. Fortunat Strowski qui, depuis plusieurs années, donne un cours de littérature très goûté et très suivi à l'Université de Colombia, me disait que ce qui intéressait ses étudiants les meilleurs, les plus intelligents, c'était plus la vie des penseurs que leurs œuvres. Et il ajoutait, à propos de leurs œuvres, que la critique purement littéraire qu'il en pouvait faire ne retenait pas leur attention. Ils s'intéressent au problème posé dans ces œuvres, et se demandent comment, à la place de tel ou tel personnage mis en scène, eux-mêmes eussent agi ou réagi!

***

On le voit, la crise intellectuelle, dans les universités américaines, sévit de façon à peu près générale, et partout pour les mêmes raisons. Mais c'est une crise de croissance.

On aurait donc tort d'en conclure qu'elle est insoluble. Déjà des esprits distingués s'aperçoivent du changement qui s'est produit dans les jeunes intelligences depuis la guerre et surtout dans l'élite des penseurs et des savants américains. Si nous sommes assez désintéressés et courageux pour leur prêter notre concours, pour envoyer sur leur demande dans leurs Universités des éducateurs qui leur soient sympathiques, et, par leur désintéressement personnel, sachent peu à peu arracher l'élite des jeunes à leurs préoccupations trop utilitaires, les élever à la contemplation et à l'amour des idées; dans quelques années les Américains sortiront victorieux de cette crise intellectuelle pour leur propre salut et celui de l'humanité. Car, quoi qu'on en dise, ce sont les idées qui mènent le monde, et un monde sans idées directrices est bien près de sa ruine.

***

Je le montrerai dans un instant à propos de la crise morale qui se manifeste aussi aux États-Unis. Mais je voudrais

auparavant dire un mot de la visite canonique que j'y ai faite dans nos maisons de Noviciat, et l'espoir que j'ai de voir nos jeunes religieux américains coopérer bientôt à la restauration intellectuelle de leur pays, même en se tenant sur le terrain religieux.

Dans la seule province dominicaine de Saint-Joseph, de New-York, il y a actuellement près de trois cent cinquante novices étudiants. Certes ces étudiants sont Américains autant qu'on peut l'être; ils aiment passionnément leur temps et leur pays. Qui pourrait le leur reprocher? Mais, peut-être plus que d'autres, ces jeunes gens ont la compréhension des besoins intellectuels de leur pays et de leur temps. Ils sentent tout au moins que l'ignorance scientifique, philosophique, religieuse d'un trop grand nombre de leurs compatriotes est un des maux auxquels il faut se hâter de remédier par une réaction violente contre les excès de l'utilitarisme. De là leur ardeur à l'étude, leur curiosité intellectuelle, leur besoin de savoir, pour répondre un jour, par leur science, aux avidités de leurs contemporains.

J'ai cru que je devais profiter de cet état d'esprit et l'encourager. Pour les obliger à s'alimenter à tous les centres de cultures du monde contemporain, j'ai prescrit, dans les noviciats, l'étude assidue des langues étrangères. J'ai encouragé tous ceux parmi les plus intelligents que les questions de biologie intéressent, à cause surtout des relations qu'elles soutiennent avec les problèmes d'ordre moral et religieux, à se spécialiser dans ces études auprès des maîtres de la biologie; puis à se grouper un jour pour centupler leurs efforts et leurs connaissances en les associant.

Pareillement au point de vue apologétique.

Dans un pays où les confessions religieuses sont à la fois si nombreuses et si divisées; où les questions d'histoire, de doctrine, d'autorité, sans parler des questions sociales, s'y posent avec une extrême acuité, j'ai demandé qu'au lieu de s'en tenir à la formation de prédicateurs-omnibus, capables de parler de tout et de rien, on voulût bien préparer une section de conférenciers capables d'adapter un jour leurs connaissances historiques, théologiques, philosophiques et sociales aux besoins d'une classe d'intellectuels qui augmente

à chaque génération, et requiert, pour le maintien et le développement de sa vie morale, de tels enseignements.

Dieu veuille que mes espoirs ne soient pas trompés; mais le fait est que ces projets ont été acceptés d'enthousiasme par cette belle jeunesse, et accueillis favorablement par leurs maîtres.

J'en dirai autant du projet qui m'a poussé à offrir notre vieux couvent romain de Sainte-Sabine à la jeunesse dominicaine des États-Unis, pour permettre à l'élite intellectuelle de cette jeunesse d'y venir boire, pendant plusieurs années, aux sources rafraîchissantes et fécondes de la civilisation latine. Ce projet a aussi été accueilli favorablement par tous, et sa réalisation d'ici quelques années nous dira si c'était une utopie, ou une vue exacte des choses, de penser que l'alliance de la civilisation latine et de la civilisation moderne peut donner, dans un grand pays comme l'Amérique, les plus heureux résultats.

LA VIE MORALE AUX ÉTATS-UNIS

Il y a plus de relations qu'on ne le pense communément entre la vie intellectuelle d'un peuple et sa vie morale. Sans doute la liaison entre l'idée et l'acte qui y correspond n'est pas une liaison nécessaire. L'idée incline à l'acte, mais n'en assure pas l'exécution. On peut bien penser, et mal agir. Mais comment agir bien ou mal sans pensée directrice? L'instinct moral ne saurait ici suppléer à la pensée, surtout si l'on songe à la puissance de séduction du mal sur de jeunes cerveaux farcis d'imaginations, de préjugés, mais vides d'idées, et sur des tempéraments exubérants que les passions entraînent d'autant plus efficacement aux plaisirs qu'aucune volonté n'intervient pour les utiliser à d'autres fins, en neutralisant les excitants passionnels de la vie moderne,

Nous avons vu que les idées pour elles-mêmes ne préoccupent pas, en Amérique, la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, ni les idées scientifiques, ni même — surtout chez ceux qui se sont affranchis de toute croyance — les idées morales. En face de la vie, de ses nécessités, de ses exigences morales et sociales, à vingt ans, beaucoup sont sans idées directrices,

et comme « déboussolés ». Le sens des valeurs leur échappe. Leur individualisme est sans mesure. Tout leur semble bon qui satisfait au jour le jour à leur besoin d'action ou de divertissement. Ils n'ont aucun moyen d'apprécier ce qu'en termes de civilisation latine et chrétienne nous appelons le Devoir. Ils se sentent incapables de juger en eux ou autour d'eux de la bonté ou de la malice morale de leurs actes. Le succès en est à peu près l'unique mesure. Alors tout, chez eux, même le jeu, s'en ressent, et l'esprit de championnat, dans tous les domaines paraît l'emporter sur tout autre esprit.

On pourrait croire que je charge ici les jeunes. Mais non. Certains Américains eux-mêmes, et non des moindres, trouvent cet état d'esprit inquiétant, le disent et même l'écrivent. J'en ai souvent recueilli moi-même le témoignage et la plainte sur les lèvres les plus autorisées.

Cette défection, ou, comme dirait Émile Faguet, cette démission de la morale individuelle chez les jeunes, a forcément son contre-coup sur la morale familiale.

Nulle part au monde, et malgré d'heureuses et nombreuses exceptions, la famille ne semble plus atteinte qu'aux États-Unis, où le divorce sévit avec rage, et où des esprits distingués, qu'on aurait pu croire plus pondérés, ne se font pas faute de prôner, même bruyamment, pour les jeunes le mariage à l'essai, ou mariage préventif, dit mariage de compagnons. Naturellement la natalité s'en ressent, et sa diminution progressive complique, bien plus qu'elle ne la facilite, la solution des problèmes sociaux.

Aussi bien la morale sociale, aux États-Unis, court-elle les mêmes dangers que la morale individuelle et la morale familiale. Si l'armature financière de l'Amérique demeure intacte, on n'en peut dire autant de son armature économique. Le monde de l'industrie et le monde du Commerce sont en train de traverser une crise assez sérieuse. Le chômage y est devenu en quelques mois une plaie sociale qu'on s'efforce de guérir par des moyens improvisés, mais qui jusqu'ici semble résister à tous les palliatifs.

J'ai vu, de mes yeux vu, à New-York, non pas une fois, mais dix fois, de files longues de chômeurs demander l'aumône et faire queue pendant une heure à la porte des

couvents pour mendier un morceau de pain, ou avoir quelques centimes.

Quelles sont les vraies causes de cette dépression économique? Les sociologues sont loin de s'entendre sur ce point délicat.

Il semble cependant qu'il faut citer la surproduction économique, la dénatalité, la rationalisation excessive du travail industriel, le filtrage de l'immigration, le protectionnisme outrancier, la concurrence étrangère, sans parler de la spéculation généralisée.

La confiance illimitée des Américains en eux-mêmes, en la solidité à toute épreuve de leur structure financière, politique, économique, s'est un peu ébranlée. Cette confiance exagérée en soi-même a subitement dégénéré en une inquiétude non moins exagérée. Certes ils s'en tireront encore cette fois. Mais personne ne conteste qu'il y aurait un danger mortel à ce que cette crise économique s'éternisât, ou même se renouvelât trop souvent.

Alors que faire? Ce n'est pas à moi de dire aux Américains ce qu'il conviendrait qu'ils fissent au point de vue politique pour conjurer de telles crises économiques.

Cependant je pense que ces crises périodiques sont non seulement nationales, mais tiennent encore à des causes internationales, et réclament, pour être résolues à fond, des ententes internationales. On ne peut pas continuer de produire indéfiniment sans augmenter la consommation. Or si l'on a inventé en Amérique de merveilleuses machines et rationalisé le travail humain pour étendre le champ de la production, il semble aussi qu'on ait tout fait pour restreindre la consommation en restreignant la natalité, l'immigration; en appliquant avec plus de rigueur que jamais la doctrine de Monroë qui pousse à frapper de taxes redoutables les produits étrangers, et à déterminer, de la part de l'étranger, une réaction inévitable contre l'écoulement des produits américains.

Bref, on a l'impression que ce grand pays, économiquement parlant, danse quelquefois sur la corde raide de la spéculation à outrance et, d'un jour à l'autre, peut perdre l'équilibre.

Où trouver une solution efficace à de pareils maux? Il n'y en a pas qu'une, mais plusieurs, dont la plus importante, à mon sens, est la restauration morale et religieuse de la famille, cette assise séculaire et inébranlable de toute Société.

Mais comment restaurer la famille sans commencer par en restaurer les membres avant le mariage? En un mot comment rétablir la vie morale familiale, si du même coup on ne travaille pas à réformer la jeunesse appelée à fonder les foyers? Nous avons vu qu'au point de vue intellectuel ce n'est pas encore possible, puisque cette jeunesse, dès l'âge de l'école, s'oriente moins vers la pensée que vers l'action. Cela viendra un jour, puisque déjà on pressent, chez l'élite intellectuelle, les symptômes de cette résurrection.

Mais, en attendant, la religion peut y aider, non pas, sans doute, celle professée par certaines sectes qui, non seulement ne tentent rien d'efficace pour moraliser la jeunesse, mais, peut-être avec les meilleurs intentions du monde, font tout pour accentuer la ruine de la famille, en s'attaquant à l'indissolubilité du mariage, en facilitant l'union libre, en approuvant même la dénatalité jusqu'à l'avortement inclusivement.

Dieu merci, toutes les confessions religieuses, en Amérique, ne vont pas jusque-là. Il en est au contraire beaucoup qui s'efforcent de réagir contre ce laisser-aller général.

Mais, entre toutes, la religion catholique se distingue par les formidables efforts qu'elle tente partout pour remettre en honneur la morale traditionnelle et la nécessité de l'éducation religieuse de la jeunesse.

L'organisation paroissiale catholique est l'une des choses qui m'ont le plus frappé pendant mon séjour aux États-Unis, et donné le plus d'espoir pour les résurrections morales de demain. Je parlerai surtout des paroisses dominicaines que j'ai visitées; mais j'ai toutes les raisons de croire que c'est ainsi partout.

Autour de l'église où les offices sont très suivis, les sacrements très fréquentés, sont organisées les écoles paroissiales sous la direction de sœurs dominicaines. Des centaines d'enfants, quelquefois des milliers, garçons et filles, remplissent ces écoles, y apprennent la langue et les éléments. Presque tous fils et filles d'immigrants, à la seconde génération ces

enfants ne parleront plus la langue maternelle; à la troisième, ils seront complètement assimilés, c'est-à-dire américanisés. En dehors des écoles paroissiales où fréquentent surtout les enfants des familles laborieuses, il existe des collèges, et ce qu'on appelle là-bas des Académies, qui poursuivent l'éducation des enfants des classes plus aisées, si toutefois on peut parler de classes aux États-Unis.

J'ai visité plus de trente de ces établissements tenus, pour les garçons, par les pères Dominicains, et pour les filles par les sœurs Dominicaines. Ce sont partout de splendides maisons, où rien ne manque de ce qui peut flatter le goût des Américains pour les sports, mais où l'on s'applique aussi à continuer et à parfaire l'œuvre spirituelle commencée à l'école paroissiale. Je n'oserais pas affirmer la supériorité intellectuelle de ces établissements catholiques sur les autres, n'ayant pour le faire aucun point de comparaison. Je crois plutôt que là, comme ailleurs, la poursuite des diplômes est d'ordre utilitaire, et que la course aux idées n'a pas encore, comme les autres courses, ses champions.

Mais les maisons d'éducation catholiques ont cet avantage d'avoir des cours suivis d'enseignement religieux, et de pouvoir, par le biais de la doctrine chrétienne, si ferme dans ses contours dogmatiques et dans ses exigences morales, suppléer à l'indigence ou à l'absence d'une morale humaine, rationnelle ou soi-disant scientifique.

Des milliers d'enfants américains sortent de ces maisons d'éducation avec des convictions religieuses et des habitudes de vie chrétienne, qui, dans leur vie individuelle, familiale et sociale, les aideront à réagir contre l'esprit de lucre qui dessèche les esprits, et le débridement des mœurs qui amollit les volontés, et désaxe la sensibilité.

Enfin, pour l'élite intellectuelle catholique, l'Université de Washington parachève l'œuvre des écoles paroissiales et des collèges.

A cet ensemble scolaire imposant, auquel les catholiques américains donnent tous leurs efforts et beaucoup de leur argent, il faut ajouter de nombreuses sociétés religieuses qui sont l'ornement et la force spirituelle des paroisses. Je ne citerai que celle du *Saint Nom* qui compte actuellement

plus de deux millions d'hommes venus de tous les milieux sociaux des États-Unis. Le peuple et l'élite y sont, côte à côte, largement représentés. C'est par centaines dans les paroisses que, le second dimanche du mois, se réunissent ces hommes pour entendre la messe et y communier. Pendant mon séjour aux États-Unis, ils ont tenu à Newark, près de New-York, un congrès régional où l'on compta plus de cent mille membres qui défilèrent en bon ordre dans les rues de la ville.

J'ai laissé entendre que les travailleurs forment le plus fort contingent de ces troupes; mais on y rencontre aussi quelques-uns des meilleurs esprits et des plus grands cœurs des États-Unis. Si Tertullien revenait parmi nous et avait l'idée d'aller faire un tour en Amérique, il pourrait redire à ceux qui rêvent encore de l'extermination des catholiques, ce qu'il écrivait autrefois des chrétiens aux Romains : « Nous avons envahi tous les domaines de l'activité américaine. On nous trouve partout, au prétoire sous la robe du juge suprême, ou sous celle des avocats; à l'armée; dans les Universités de l'État; sur les bancs de la Chambre et du Sénat; dans les conseils du Gouvernement, comme à la tête des plus grandes administrations. »

Enfin l'organisation paroissiale s'augmente de celle des missions dans les villes et les villages, auprès des blancs comme auprès des gens de couleur. Cette question des noirs qui, du point de vue humain, paraît actuellement insoluble, tant elle est complexe, pourrait bien trouver dans le catholicisme généralisé un élément efficace de solution. La doctrine chrétienne est la seule que ces braves gens puissent actuellement s'assimiler, et je dois dire qu'ils y apportent une avidité touchante. Si l'on songe à la puissance de moralisation du catholicisme bien compris, attestée par des siècles d'expérience, on peut prévoir dès maintenant de quelles forces spirituelles les États-Unis disposeront, chez les chrétiens de couleur, le jour où ceux qui ont intérêt à exploiter leur infériorité intellectuelle s'aviseront de les attirer par des formules simplistes vers les doctrines les plus antisociales qui furent jamais, et les plus capables de troubler profondément la paix sociale.

Mais ceci est une autre question que je n'ai pas le temps de traiter ici.

D'après ce que je viens de dire de l'organisation paroissiale des catholiques, il est facile de s'imaginer la place que la religion catholique occupe et occupera de plus en plus dans ce grand pays. Outre qu'elle a l'avantage de maintenir, dans ses vingt à vingt-cinq millions d'adhérents, les plus hautes et les plus solides traditions de pensée et de moralité que l'humanité ait connues et expérimentées, elle constitue la seule force de résistance appréciable, dans cette double crise de croissance intellectuelle et de décroissance morale que nous avons signalée, aux éléments de dissociation familiale et sociale.

Parmi les observateurs américains les moins suspects de partialité envers toute religion quelle qu'elle soit, il en est qui le pressentent. Ils conviennent que la civilisation moderne, sous son seul aspect matériel, ne se suffit pas à elle-même, et qu'à vouloir s'y tenir pour maintenir en équilibre stable un grand peuple, on ferait fausse route. Il faut y ajouter quelque chose de plus humain, et si possible de divin. Quoi? Ils l'ignorent, mais ils sont assez larges d'esprit et ils aiment assez leur pays pour permettre aux catholiques, comme aux autres, de tenter cette grande œuvre de libération intellectuelle et de formation morale des individus, des familles, de la Société.

L'avenir dira si les catholiques ont tort de penser que tout en poursuivant la réalisation de l'Idéal chrétien, ils arriveront à rendre encore plus glorieux, même du point de vue purement humain, le nom américain.

***

Maintenant, je voudrais dire un mot, en terminant, de la façon dont l'Amérique a manifesté envers moi sa gratitude et sa sympathie pour la France.

Un jour que je rendais visite à une famille distinguée de New-York, dont le fils aîné, un beau capitaine, est mort glorieusement dans l'Argonne, au service de la France, sa mère me demanda à brûle-pourpoint, au cours de notre conversation, s'il était vrai — comme on le dit — que les Français

n'aiment pas les Américains? « Madame, répondis-je, que diriez-vous si l'on prétendait devant vous que les Américains n'aiment pas la France? Vous auriez le droit de répondre, et toutes les mères des États-Unis avec vous, que plus de cinquante mille de vos fils se sont fait tuer pour la France, sans parler des milliers d'autres qui étaient prêts à le faire, et vous n'auriez pas besoin d'ajouter que c'est là, d'un pays à l'autre, une assez belle preuve d'amitié! »

C'est, en effet, dans le danger ou le malheur que les peuples, comme les individus éprouvent le mieux leur amitié mutuelle.

Quand, au XVIIIe siècle, les Américains se battirent pour conquérir leur indépendance, Lafayette et ses compatriotes volèrent à leur secours, ne craignant pas de se faire tuer pour eux.

Quand, deux siècles plus tard, en 1917, les Français faillirent succomber sous le nombre, les Américains accoururent à leur tour les aider à « bouter » l'ennemi dehors.

Il n'y a pas de raison pour qu'une amitié de deux siècles, et qui s'est manifestée de cette façon spontanée et généreuse, ait cessé d'exister en quelques années. Derrière les malentendus, les incompréhensions, les fautes mêmes inévitables de part et d'autre après la guerre, dans l'immense complexité des relations internationales, on devine que l'amitié séculaire demeure, et ne demande qu'à se manifester.

Au cours de ce voyage à travers les États-Unis, je m'en suis souvent aperçu, et plus d'une fois j'en ai été ému au delà de ce que je puis dire.

Déjà j'ai fait allusion à notre réception officielle à New-York, et à San Francisco, où, sous la coupole de l'hôtel de ville, la Municipalité m'a adressé la bienvenue, et a parlé en termes élevés de la France.

A Détroit, l'ancien maire, au nom du maire actuel empêché, m'a présenté les clefs de la ville comme à un citoyen d'honneur. Dans tous les collèges et académies que j'ai visités, une cinquantaine environ, partout j'ai été reçu, dans une salle décorée de drapeaux américains et français, aux accents de l'hymne américain et de la *Marseillaise*. Bien des fois même des centaines de jeunes filles ont chanté la *Marseillaise* en français. Je n'en finirais pas si je devais énumérer

toutes les manifestations de l'amitié franco-américaine auxquelles j'ai assisté.

Comment alors douter de l'amitié des Américains pour la France?

A la Nouvelle-Orléans, en particulier, on n'en peut douter, à voir l'empressement et la joie que mettent nos amis à parler notre langue.

Cependant on les accuse d'avoir oublié le français, et même on parle de l'agonie de la langue française dans la Louisiane?

Rien ne les chagrine et ne les blesse davantage que de pareilles erreurs, ou de telles ingratitudes. « Certes, m'écrivait ces jours-ci un ami de là-bas, qui a pour la France un véritable culte, la situation de la langue française, à la Nouvelle-Orléans, n'est pas celle d'il y a cinquante ou soixante-quinze ans. Je veux être absolument véridique et juste en reconnaissant que l'on parle beaucoup moins le français que jadis, dans notre bonne ville et même dans tout notre État; mais il y a lieu de bien se rappeler, comme je vous l'ai dit, que l'État de la Louisiane fait partie de la confédération des États-Unis depuis 1803, c'est-à-dire depuis cent vingt-sept ans. Forcément nous devions graduellement nous américaniser et parler la langue du pays. Il aurait du reste été fâcheux qu'il en fût autrement. Pendant presque tout le siècle dernier, la langue française fut parlée soit exclusivement, ou sur le pied d'égalité, si j'ose m'exprimer ainsi. Depuis que la langue du pays est devenue celle du commerce en Louisiane, c'est-à-dire depuis environ cinquante ans, la langue française a commencé de diminuer. Il ne nous vient plus d'apport d'émigration depuis plus de trente ans. En outre, le dernier journal français, *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, dont j'ai été le dernier rédacteur, par suite de la suppression d'un subside qui lui était absolument nécessaire, a dû cesser de paraître. Notre Opéra français a été détruit par un incendie en 1919. C'était là encore un foyer d'influence française très important. Tous les ans il nous venait à la Nouvelle-Orléans une troupe lyrique, constituée de toutes pièces en France — chanteurs et acteurs pour grand opéra, opéra-comique, opérette, corps de ballet,

orchestre, etc. Cette troupe restait chez nous de trois à quatre mois, et, pendant son séjour, elle constituait un apport de propagande précieux.

» Inévitablement nos enfants devaient parler moins le français que nous. L'œuvre du temps s'accomplit. Mais il faut dire aussi que le Gouvernement n'a rien fait pour enrayer le mal. Ce sont les Louisianais, descendants de Français en Louisiane, qui ont conservé la langue et les coutumes comme vous avez pu le constater.

» Il est injuste de dire que le français est à l'agonie en Louisiane. La Louisiane est le dernier coin des États-Unis où de façon autochtone la langue française est parlée et conservée. Il ne faudrait pas oublier cela. Nous avons plusieurs sociétés françaises et franco-américaines qui travaillent avec ardeur au maintien et à la diffusion de la langue française. La Société Francaise de Bienfaisance et d'Assistance mutuelle, composée de plus de quinze cents Français, maintient un hôpital que vous avez visité et une clinique pour les pauvres et les vieux. L'Union Francaise, dont mon beau-frère, Georges Legrand, est président, dirige une école gratuite pour petites filles, dans laquelle nous enseignons le français tous les jours. Les cours de français sont obligatoires à l'Union Française. J'en sais quelque chose, puisque je suis président du Comité de l'école. Nos élèves terminent leurs études avec un certificat qui leur permet d'entrer à l'école normale et d'enseigner par la suite. L'Alliance franco-louisianaise enseigne le français trois fois par semaine à plus de deux mille élèves de nos écoles communales, et primaires. Le français est enseigné par des professeurs très compétents dans nos écoles secondaires. A l'Université Tulane, il y a tout un corps enseignant composé de professeurs de premier ordre. J'ai constaté que, depuis la guerre, l'apathie des parents envers l'enseignement du français est beaucoup moins considérable. Chez les Amécains tout particulièrement j'ai rencontré des adhésions précieuses. J'estime qu'à l'heure actuelle nous avons à la Nouvelle-Orléans de quarante à cinquante mille personnes parlant la langue française ou la comprenant, et dans nos campagnes nous devons avoir de cent à cent vingt-cinq mille personnes parlant le français. Toutes ces personnes ne s'expri-

ment pas avec élégance. Beaucoup d'entre elles parlent une langue qui est parfois presque du patois, mais j'estime tout de même qu'aucune autre région des États-Unis ne possède ces éléments précieux pour la conservation du français et que par conséquent il faudrait nous aider et non pas nous critiquer ou nous décourager, comme le font certains écrivains qui viennent nous voir, qui ne restent que très peu de temps chez nous, qui ne nous connaissent par conséquent que très superficiellement et qui rentrent chez eux pour chanter à notre égard un *De profundis*, qui nous glace d'effroi et nous décourage profondément. La flamme vacille. Ce n'est pas le moment de souffler dessus. Dites-le bien, Révérendissime Père, vous qui avez pu nous connaître et qui avez rencontré des Louisianais qui sont profondément et légitimement fiers de leur langue et de leurs ancêtres.

» Il existe aussi des sociétés littéraires et artistiques d'un caractère essentiellement français, telles que l'Athénée Louisianais, la petite académie francaise de la Louisiane qui publie une revue en langue française, et les Causeries du Lundi, une société de dames qui se réunissent deux fois par mois pour entendre des conférences en français. »

Voilà comment nos amis américains parlent « en français » de la France. Je demande à tous les bons Français de parler ainsi de l'Amérique. De cette façon ils rendront hommage à la vérité et travailleront à l'établissement durable de la paix, d'une paix bienfaisante et féconde, entre nos deux pays.

R. P. GILLET,
Maître général des Frères Prêcheurs.

POÈMES

MAIS DANS LE LIT DE TOILE

Du lit de toile froide où je suis étendu
Je vois les rideaux longs et le miroir hostile,
Je rêve à la science, à l'amour inutile
A cette habileté qu'exige la vertu
— entre les longs rideaux et le miroir hostile.

Les murs de ma maison s'appuient aux trottoirs blancs,
Peut-être qu'un oiseau saute sur la corniche
Et que, dehors, près du kiosque et des enfants,
Le soleil frappe aux murs le rouge de l'affiche.

Peut-être que l'oiseau sur l'arbre est descendu?

Mais dans le lit de toile où je suis étendu
Seul, entre les miroirs, les longs rideaux à frange,
Seul, je fais, je défais mon esprit et me change...

CET ARBRE

Cet arbre dont le vent trouble, tire et replace
Au-dessus de la mer le feuillage vivace
Se tord sous la fenêtre étrangère où j'entends
Claquer au mur la vitre et le fer des battants.
Parfois il s'emplit d'ombre et parfois, vaincu, s'ouvre
A la bourrasque blanche. Un tronc luit, se découvre.

Soudain, de son feuillage épars, il se revêt
Et si le vent s'élève et courbe son sommet,
Chaque branche rejoint d'autres branches en fuite,
L'arbre se mêle à soi : sa figure est détruite.
Puis les lignes de l'air, froides sur mon front nu
Se partagent. Au seuil du logis inconnu
Je vois enfin le sol frissonnant d'herbes vagues
Où tu traças la spire exacte de ces vagues.
Et, sans que je le sache, au fond de mon esprit
Le lourd dessin mouvant de l'orage s'inscrit
Comme si j'espérais que l'air, la violence
Et l'eau fussent pareils à ton intelligence...

ZOO

Les bleus singes sauteurs de travée en travée
Suspendus aux barreaux de leur cage élevée
Plissent, quand nous passons, la peau cernant leurs yeux,
Tandis qu'un chimpanzé pensif et le flanc creux
Compose en grelottant son système et qu'un dogue
Vêtu de cuir aboie à notre dialogue
Ou d'un cri rauque mord le silence des gens.
Verrons-nous les lions séparés par des fosses
Et la voix du désert heurtant les roches fausses
Viendra-t-elle couper tes mots intransigeants?
Ou faut-il préférer Sumatra, les caresses
Que font à leurs petits les mourantes tigresses,
Voir courir le chameau, les chèvres, l'éléphant
Sur lequel sont juchés la nourrice et l'enfant?

Asseyons-nous plutôt près de ce ruisseau triste
Où se déplume un ibis rose et masochiste.
Et pour moi seul, aux cris des aras argentins
Tu détruiras le songe et le savoir humains...

CUIVRE

Au fond du paysage, en forme de théâtre,
Il s'asseoit et, gravant l'eau du bassin verdâtre,

Réserve, parmi l'arbre inverse, au plan vermeil
Et gras du cuivre, un morceau d'eau, blanc de soleil.

Il trace aussi, près du jardin, sous la charmille,
L'apparence légère et les bras d'une fille
Qui, rêveuse, pressent que sa beauté s'inscrit
Au même instant, dans le métal et dans l'esprit.

Or, il lève les yeux : l'air, à travers l'ombelle
Énorme du platane ou du chêne, étincelle,
Cependant qu'aux gradins, droite et rieuse encor
La créature croit emplir le rond décor

Des herbes et briller dans les lignes de marbre,
Lui, regarde le vent ternir les fleurs de l'arbre
Puis, de la pointe, creuse une grappe de feu,
Lorsqu'un brusque frisson le saisit, rompt le jeu...

Il est seul, comme à l'aube, et les doigts sur le cuivre
Perçoit soudain la pure amertume de vivre
Tandis que belle, lasse et double au vert bassin
S'allonge celle qui voit aussi ce jardin...

FENÊTRE

Debout, coupant le plan de son inclinaison,
Il se penche et veut voir le mur de sa maison.
Ses yeux pleins du décor et sa gorge oppressée
Silencieusement composent sa pensée.
Il se penche et dans la pierre, comme des fils,
Compte des toits au sol, la chute des profils.
Mais ayant découvert le long de l'avenue
La suite des balcons de fer qui diminue,
Glacé, pris de vertige, il ferme les volets,
Cependant qu'au dehors, dans le bruit des sifflets
Le long tramway chargé de gens et de lumière
S'éloigne sur les rails et plisse la rivière...

Il s'assied. Les rideaux tramés de jaune et noir
Ferment enfin sa vie et la chambre ce soir.

Quelque part, dans la nuit où la maison se cache,
Monte le mur glacé d'où son corps se détache...

L'ENFANT SAVANT, HANTÉ D'UN SONGE

L'enfant sage et savant qui vit, hanté d'un songe
Sensuel, se promène aux jardins et prolonge
— Jetant à l'herbe chaude une ombre de compas —
Rectangulairement le plaisir de ses pas.
Un chat rouge traverse en bonds les paysages.
Les roses, dans l'air bleu, sont comme des visages.
Il va jusqu'aux bois hauts, voit les limaces d'or,
Les feuillages mêlés de fleur fine et de toile.
Immobile, il calcule aux confins du décor
Universel, le poids de la dernière étoile.

Un instant, dans la route où brille le rosier,
Par un savoir étrange, il s'était extasié.
Déjà, son propre corps confusément l'incline
A suivre la terrasse au bord de la colline,
Mais il s'efforce entre les buis chargés d'odeur
De marquer au jardin sans oiseaux et sans branche
Géométriquement ses pas d'enfant rêveur
Dont le masque doré vers la terre se penche...

LES BŒUFS AUX DEUX COULEURS

Sur la terre d'hiver vague, vide et verdâtre,
Les bœufs aux deux couleurs, rassemblés par un pâtre,
Aspirant le brouillard de leurs naseaux blessés,
Agrandissent leurs yeux pour voir, dans la vallée,
Le long du fleuve, jaune et droit comme une allée,
Les charrettes s'emplir de fourrages glacés.

Cependant l'ombre tombe et le troupeau ne bouge.
Là-bas, aux faubourgs gris de la ville, un portail
Montre encor le carré de sa peinture rouge :
De ce coteau, le triste et tranquille bétail
Voit-il dans l'ombre aussi sortir par cette porte,
Un char où pend au croc la grosse vache morte?

Mais l'horizon se trouble et la nuit au repas
Se mêle. Un bœuf s'ébranle enfin. Son double pas
Brise le chaume. Tous baissent mufles et cornes
Et leur œil latéral, terni de songes mornes,
Au sol retrouve enfin le chaume humide et ras.

LE SALON DE BOIS

Méprisant aux lambris la fadeur des portraits
Le prêtre en robe noire écoute et voit la fille
Pensive, au manteau vert, d'une bouche qui brille
Lentement peindre — et comme avec des mots distraits
Dont l'écho sur les murs la surprend et la blesse —
Les jours, les gens et les décors de sa jeunesse.
Elle se nomme, cherche, attend — qui la troubla?

Est-ce elle qu'elle trouve et tourmente? Elle est là,

Elle parle... parfois sa lèvre se soulève
Et son regard s'attache au grand lustre de rêve
Où blêmes, lorsque son manteau glisse, ses mains
Touchent dans l'invisible à des pays lointains
Et devant les portraits, les miroirs, suspendues
Sont prêtes à saisir les actions perdues...
Sa voix soudain s'est tue. Elle est à ce moment
Même. La vie enfin cesse et la connaissance
De soi; bizarrement se rompt la conscience
Et le regard se fixe à ce noir vêtement...

MOURIR

Les châteaux droits, la ville noire et basse au bord
D'un canal bleu, les prés que revêt un peu d'or,
Tout le sol passe, monte au hasard et se creuse
Loin, tandis qu'il fuit, plié, vers la mer heureuse.

Le vent frappe au rebours de la course, ses yeux
Ternes, son esprit vide — et le bruit des essieux,
Du frein, du roulement, il l'entend, surpris d'être
Soi-même, ce qu'on rêve aux bruits de sa fenêtre...

Chaque jour, quelque objet commet dans l'univers
Le crime de le moins aimer — et les monts verts,
Le soleil suspendu, l'air, la douceur des bêtes
Rayonnent vainement, et sur lui se reflètent...

Il fuit dans le vacarme, ayant tout oublié
De ce monde, jusqu'à penser. Il fuit, plié
Et ne voit pas qu'enfin, dans son esprit stupide
Monte à l'horizon pur, la mer! la mer limpide,

Brillant, rose et jaunâtre, entre mille blancheurs
Que la brise balance au champ des grandes fleurs
Rustiques, où l'odeur amère de l'ombelle
Avec le sel humide, en l'air marin se mêle...

CE CHAMP

Couvrant les étendues
De ses tiges fendues
Un champ roux, rose et rouge
Voit que le ciel bleu bouge

Et perpendiculaire
Dans les lignes de terre
Autour des tiges sèches
L'eau tend ses cordes fraîches.

De l'humus que d'obscures
Et basses nourritures
Transforment, sort et pique
La chaude odeur chimique.

Haut, le dessous des ailes
Et du cou des sarcelles
Qui glissent grises, entre
L'azur, pattes au ventre...

MICROSCOPE

Agile et transparente, entre le verre et l'eau
Une daphnie écarte, allonge et tord sa peau.

Aux bords du petit cercle en feu s'opiniâtre
La molle chair d'argent où saute un cœur bleuâtre.

Pour pêcher dans la cuve au milieu du cresson
Les infusoires vifs qu'avant notre leçon
Le maître avait, au mur, dessinés sur des planches
Nous avions revêtu de longues blouses blanches

Pour voir en ce laboratoire — et l'air sentait
L'acide ainsi que l'eau corrompue et le cuivre —
A travers la lunette, aller, venir et vivre
L'un des deux infinis où Pascal se heurtait...

IL VOIT LE PAYSAGE

Il voit le paysage et l'air, les arbres hauts,
Le terrestre décor plein de choses défaites,
Ce jardin nostalgique où les bassins reflètent
Un bouillonnant feuillage aux foyers de leurs eaux.
Il regarde longtemps le sable, vieilles heures,
Et la pelouse froide et l'arbre, les oiseaux
Chantant — nul ne le dit — là comme les chiens pleurent.
Un train, dans le vallon, croise des chariots.
Au ciel vertigineux brillent de blancs oxydes.
Il se lève, s'en va, le front nu, les mains vides
Et rêve d'un jardin bizarrement tracé
Qui rendrait à l'esprit tout ce qu'il a pensé...

LES CHEVEUX

Sa raison se défait dans la maison sévère
Et devant les flacons, les cuvettes de verre
Aux parfums colorés, l'esprit confus d'ennui
Elle pleure en peignant ses cheveux dans la nuit.
Pour revivre — à côté de quelque autre fenêtre —
La vie abstraite, il suffirait de fuir peut-être...
Elle touche au carreau la lune et la forêt,
Natte sa chevelure, approche son visage
Et se mire, étrangère et mêlée à l'arrêt
Vertigineux des troncs, des branches, du feuillage...

Elle rêve. Plus haut, dans la maison, sans bruit
Quelque enfant trouve enfin l'indicible minuit
Cependant qu'une odeur fade d'eau tiède et d'ambre
Flotte entre son épaule et les murs de la chambre.
Songe! qui sait l'effort de notre entendement
Pour s'engager dans le plus clair enchaînement,
Quels bras tendus, quel front levé, quels yeux d'angoisse
Vers une suite pure et qui sans rompre croisse...
Que simple alors l'esprit s'évade... Une clarté
Pleine de paix nocturne et de féminité
Trace, agite et bleuit sur les vitres épaisses
Un vêtement qui glisse et des cheveux en tresses...

PAR DELÀ LES BATTANTS D'AZUR

Par delà les battants d'azur de ces fenêtres
Il voit la ville et de nouveau s'entrepénètrent
Les pierres, les toits, l'air, les choses de l'esprit.
Dans la chambre un miroir s'étire, fuit, débouche
Au point pur de la lune. Et lourde sur le lit
Pleine de rêve et d'os obscurs que le sang touche
La vie étrangement, écoute, attend — perçoit
L'odeur fade des lacs s'élevant vers le toit
Et demeurant inerte au reflet du drap blême
Se mélange au décor, qu'elle ajoute à soi-même.

GILBERT MAUGE

LA DAME DE BEAUTÉ :

AGNÈS SOREL

LA RENCONTRE

Charles VII à quarante ans n'avait eu que deux femmes dans sa vie : sa belle-mère Yolande d'Aragon, et son épouse Marie d'Anjou.

Yolande, c'est le courage et l'intelligence. Elle fut la mère de ce gendre qui n'en n'avait pas eu, et qu'elle avait pris en tutelle sur sa dixième année. Autant dire qu'elle le forma, la maîtresse femme, qui lui donna non seulement sa fille, mais tout, son conseil, et aussi son exemple. Fille de Jean, roi d'Aragon, et d'Yolande de Bar, devenue veuve de Louis II, comte d'Anjou, elle conduisit Louis III, héritier du domaine, en 1420, à la conquête de Naples et sauva son Anjou envahi par les Anglais à la bataille de Baugé en 1421.

Celle qu'on appelait la reine de Sicile fut vraiment la femme forte. On sait qu'elle contribua à porter secours à Orléans assiégé, et qu'elle eut la mission de constater la virginité de Jeanne d'Arc. Elle eut surtout la joie de voir sacrer à Reims l'enfant qu'elle avait abrité jadis dans le fort château d'Angers. Elle gouverna non seulement sa province, mais, par l'ascendant qu'elle prit sur les siens et son intelligence, une partie du royaume. Yolande avait eu en effet de Louis II cinq enfants : Louis III, René, qui relèvera le titre de roi de Sicile, Charles, comte du Maine, qui sera un vice-roi, Marie d'Anjou, l'épouse du roi Charles, Yolande d'Anjou, mariée à François de Bretagne.

Yolande avait quitté le monde et la cour vers 1440. Elle devait mourir au mois de novembre 1442.

Quant à Marie d'Anjou, elle fut bien la meilleure, la plus simple, et la plus douce des femmes. Fiancée dès l'enfance, elle avait épousé Charles en 1422. Elle avait alors dix-sept ans et lui vingt. Les époux avaient rejoint Yolande à Saumur. Ce fut pour lui la vie nomade et les aventures, pour elle la vie sédentaire, dévouée aux devoirs du mariage qu'on peut bien imaginer remplis de risques et de sacrifices. Car Marie d'Anjou devait mettre au monde quatorze enfants. Une telle existence comporte plus de douleurs que de joies. Le plus souvent vêtue de noir, la reine Marie portait le deuil. De santé chancelante, elle aussi arrivait à la quarantaine avec ce deuil qui s'étendait sur sa vie. Elle avait perdu sa mère, son frère, tant d'enfants. Après vingt ans d'union, elle vient encore de donner à son mari un nouveau gage de tendresse, Madeleine de France, née le 1er septembre 1443.

Que la reine est bonne, douce et résignée, toujours amoureuse, qu'elle semble belle ainsi parée de ses vertus! Telle elle nous apparaît sur la statue de son tombeau : un visage doux et penché, dont on ne voit pas la bouche sous le voile, mais seulement des yeux timides. Un front chargé de cette haute couronne qui n'est sans doute qu'un symbole, pour elle et pour tant d'autres reines de France, celui des lourds devoirs.

Amboise, Tours, les Montils que la Reine fit en partie construire, avaient surtout abrité ses grossesses et ses maternités.

Marie suivait volontiers le Roi dans ses déplacements, mais parfois d'un peu loin, au gré de son désir. Elle emmenait sa petite cour composée de dames sages et compassées sous le gouvernement de madame de la Roche-Guyon.

On montait alors dans des chariots, dont le confort ne valait pas celui des chars à bancs de nos provinces les plus reculées. Ainsi on trouve la Reine en 1441 dans l'Ouest. Pendant la campagne de Guyenne, Marie d'Anjou se rend dans le Midi. Elle revient en compagnie du Roi et fait son entrée à Limoges, le 28 mars 1443, entourée du cortège de ces dames. Puis elle regagne Tours où bientôt Madeleine de France voit le jour.

Aliénor de Poitiers, vicomtesse de Furnes, fille du seigneur d'Arcy et d'Isabeau de Souza, descendue des rois du Portugal, nous a laissé un traité de préséances qui nous fait connaître les usages de la cour de Bourgogne. Ils ne différaient de ceux de la maison de France que par une étiquette un peu plus rigoureuse, qui passa dans la maison d'Autriche et en Espagne. Nous trouvons dans ce petit traité un grand nombre de traits qui nous permettent d'imaginer ce qu'était la vie privée d'une Reine, la nomenclature rigoureuse des préséances réglant le cérémonial de la main donnée pour passer au banquet, le détail et le nombre des révérences et des honneurs à genoux, la manière dont les traînes étaient portées. Madame de la Roche-Guyon, première dame de la cour, était bien connue d'Aliénor de Poitiers. Nous trouvons surtout dans le traité que rédigea cette dernière, le cérémonial de la naissance des enfants, la description de la grande chambre verte de la Reine tendue d'hermines, des deux grands lits de parade séparés par une allée. Aliénor de Poitiers nous montre le grand dressoir chargé de vaisselle, énumère le nombre des torches, décrit la chambre de l'accouchée, dont on n'ouvrait les verrières qu'au bout de quinze jours, et le grand feu dans la cheminée. Dans la chambre de l'enfant, sont les deux lits de parade, le berceau sous les pavillons, les chaises des dames qui précédèrent les tabourets de cour. Au jour de la naissance on allume dans la ville les feux de joie; les cloches sonnent; on sort les torches. Au jour du baptême, un cérémonial précis réglemente la cérémonie. L'enfant, porté dans la chapelle tendue de tapisseries, est ramené dans la chambre, mis entre les mains des nourrices et des berceuses. Pendant un mois, les dames offrent à ceux qui se présentent les épices, l'hypocras, les dragées.

La dame et les filles d'honneur, la vieille qui les garde, nommée la mère des filles, règnent dans la maison qu'elles gouvernent. La table est minutieusement réglée. Sur la nappe, la salière est posée au milieu de la table et le pain enveloppé d'un linge. Une serviette unique sert à la maîtresse. Le Roi et la Reine mangent chacun à une table différente; les autres services suivent. Le deuil est marqué par le complet isolement de la souveraine dans sa chambre, une réclusion

qui dure jusqu'à un an s'il s'agit de la mort du mari. L'existence de la Reine est remplie par la lecture des Heures, les messes, un travail en commun de broderie, la promenade ou la chasse, les soins à donner aux enfants. La cour est un couvent et la Reine mène la vie d'une recluse.

Pendant leur séjour dans le Midi, Charles et Marie avaient gagné Toulouse. Le roi René d'Anjou vint saluer le Roi. Forcé de quitter son royaume de Naples, il avait débarqué dans la Provence. Il présente à la cour pour la première fois sa femme, Isabelle de Lorraine.

Le roi René n'est pas comme son neveu, timide et austère. Il aime l'action et la joie. Il a eu des aventures : la dernière fut plutôt malheureuse. Mais elle ne paraît pas décourager le petit homme, que nous imaginons toujours vieux, lippu et reclus, parce que nous avons des portraits qui le représentent sur son vieil âge. Le roi René était en ce temps-là un homme solide, dru, joyeux, qui ne pensait qu'à se battre et à s'amuser, et dont l'érudition n'était faite que des termes de la science des tournois qu'il possédait comme nul autre. Les cours de France, d'Anjou et de Lorraine se mêlèrent; le roi René et sa femme suivirent le roi de France jusqu'à Poitiers. Isabelle de Lorraine prenait le chemin de l'Anjou, et le 16 avril 1443 elle entrait à Saumur. En septembre, le roi Charles arrivait dans cette ville où il séjourna jusqu'en février 1444. De là il se rendait à Angers, puis à Tours. C'est le moment où se conclurent la trève avec l'Angleterre et le mariage de Marguerite d'Anjou avec le jeune roi d'Angleterre, Henri VI. Voilà le bon traité. Le roi d'Angleterre n'épouse pas la France comme en 1419. On donne au roi anglais, comme gage d'amitié et d'alliance, une fille du sang de France.

S'il faut retenir la date de février 1443 où Isabelle de Lorraine rencontra pour la première fois Charles VII, et mentionner les séjours du Roi à Saumur de septembre 1443 à février 1444, c'est que, parmi les dames et les demoiselles attachées à la personne d'Isabelle de Lorraine, figure le nom d'Agnès Sorel. On lit, en effet, dans un compte de dépenses de la reine de Sicile, du 1er janvier au 31 juillet 1444 : « A Agnès Sorelle, X livres. » Agnès Sorel faisait donc partie de sa maison,

y tenant un rang moins élevé, semble-t-il, que la plupart des dames et demoiselles d'Isabelle. Mais, à la fin de cette même année, Agnès Sorel était à la cour de France, où elle avait déjà un titre, celui de dame de Beauté. Un inventaire de la fabrique de la Collégiale de Loches mentionne sous cette forme le don d'une statuette d'argent doré représentant sainte Madeleine : « En l'honneur et révérence de sainte Marie Magdelaine, noble demoiselle, mademoiselle de Beaulté a donné cette image en ceste église du chasteau de Loches, auquel image est enfermée une côte et des cheveux de ladite sainte, et fut l'an 1444. »

C'est le peu que nous saurons jamais sur la crise d'âge de Charles VII, sur quoi la légende populaire et les romanciers ont brodé à l infini. Car dans l'aimable pays de Mehun-sur-Yèvre à Loches, il n'est pas un village forestier qui n'ait abrité les amours de Charles et d'Agnès, il n'est guère de logis ne possédant une tour portant son nom. Mais ce peu est significatif. Agnès s'est tournée vers la pécheresse, vers la Madeleine, sa patronne. Elle a fait à Loches le rachat de son péché.

La trêve avec l'Angleterre date du 28 mai 1444. L'allégresse est générale. Le Roi s'avance vers la Lorraine, tandis que Louis Dauphin conduit les écorcheurs en Alsace pour les mener au massacre et surtout les pousser hors de France. Le père et le fils sont dans leur rôle. Les chroniqueurs sont d'accord sur le temps et les événements. Jacques du Clercq, qui vivait à Arras dans la seconde partie du quinzième siècle, a recueilli la tradition que Charles qui avait mené jusque-là « moulte saincte vie » eut après le traité d'Arras des relations avec une jeune femme nommée Agnès, qui depuis fut appelée « la belle Agnès ». Æneas Sylvius, qui devint pape sous le nom de Pie II, et se montre toujours exactement informé des affaires de France, sait qu'elle avait été laissée à la cour par Isabelle de Lorraine. Les extraits de comptes que nous avons cités précisent seulement les dires de ces deux chroniqueurs. Agnès aurait déjà été mère quand elle passa dans la maison de la Reine. Suivant la déposition de Jamet du Tillay, lors de l'enquête qui suivit la mort de Marguerite d'Écosse, Agnès avait

accompagné le Roi à Nancy et à Châlons, comme nous allons le voir. Thomas Basin, historien aussi exact que vindicatif, écrit encore dans ses *Histoires* : « Au temps des trêves qui coururent alors entre lui (Charles) et les Anglais, il se prit à aimer une assez jolie fille, vulgairement appelée la belle Agnès », ce qui nous ramène toujours à la date du 23 mai 1444.

La maison de la Reine était exemplaire. Marie d'Anjou avait comme première dame d'honneur Perrette de la Rivière, dame de la Roche-Guyon, et comme dames et filles d'honneur : Blanche de Gamaches, dame de Châtillon; Jeanne de Bournan, femme de Jean du Cigne; Marie de Belleville, dame de Soubise; Catherine de Melun, femme de Charles de Maillé; Marie de l'Espine, femme de Rogerin Blosset; Jeanne de Roux Malart; Isabeau de Hestray; Blanche de Compains; Alix de Tournay; Jeanne de Monberon, mariée en 1445 à François de Clermont, comte de Dampierre; Prigente de Melun, mariée en 1446 à Jacques de Courcelles, seigneur de Saint-Liébaud; Jeanne de Courcillon; Jeanne de Guise; Jeanne de Rochelle. Aucune n'a jamais fait parler d'elle. Et l'on peut croire que ces dames, mariées pour la plupart, aidaient les femmes de service, les berceuses, les nourrices, à élever les nombreux enfants de la maison.

Quant à la dauphine, Marguerite d'Écosse, qui ne quittait jamais la Reine, on peut croire que son chagrin secret, ce qui avait éloigné d'elle son terrible mari, c'était précisément de ne pas avoir d'enfant. Mais elle-même était l'enfant gâtée de la maison, la charmante phtisique, que l'on ne comprenait pas, qui vivait dans le monde irréel de la poésie, tel que l'avait créé Alain Chartier. Marguerite passait la nuit à tourner des rondeaux, mangeait des pommes acides pour maigrir. Mais tout ce qu'on put lui reprocher par la suite, c'est de s'être entretenu dans sa chambre avec un grand seigneur de la cour, sans avoir fait allumer à la nuit tombante les chandelles. Certaines de ses demoiselles ont pu partager sa passion pour la poésie, ce qui n'est pas un crime, mais jeu d'esprit. La Dauphine avait pour dame d'honneur Jeanne de Tucé, dame de Saint-Michel, qui avait dépassé la quarantaine; comme fille d'honneur, Marguerite de Vaux, qui en approchait. Les autres demoiselles étaient Marguerite de Salignac, Jeanne

Filleul, Marguerite de Hacqueville, Annette de Guise, et Marguerite de Villequier. Sans doute elles étaient plus jeunes que la dame de Saint-Michel, puisque parmi elles nous trouvons Marguerite de Salignac, Jeanne Filleul, et Annette de Guise, qui tournaient avec Marguerite les fameux rondeaux que ne comprenait pas le roi Charles. Et Marguerite d'Anjou ne s'intéressait qu'aux choses de la piété et aux soins de la famille.

Ce n'est donc qu'une place effacée, et fort décente, que put tenir Agnès dans ce milieu guindé et sévère, où la Dauphine mettait la note brillante de ses jolies robes et son goût des choses de l'esprit. Les amours du Roi, prudent à l'excès, ont dû à l'origine être fort secrètes; pas assez cependant pour que la Reine n'ait eu à en souffrir, comme nous le verrons.

La Reine et la Dauphine rejoignirent le Roi à Nancy à la fin de l'année 1444. La cour était pour la première fois brillante. Elle réunissait René d'Anjou, roi de Sicile, et son fils Calabre, le comte du Maine, sorte de vice-roi, le connétable de Richemont, vieux soldat lippu et bourru, le jeune comte de Clermont, Louis de Luxembourg, le comte de Saint-Pol, jeune et brillant chevalier. Au mois de novembre, on voyait arriver la reine de Sicile Isabelle, puis la nouvelle reine d'Angleterre, âgée de dix-neuf ans, Marguerite d'Anjou, que conduisaient Bertrand de Beauvau et le marquis de Suffolk. Au mois de février 1445 on donnait des joutes brillantes en leur honneur. Puis, un deuil attristait l'assemblée : la mort de la fille aînée du roi Charles, Radegonde. La cour devait quitter Nancy à la fin d'avril 1445. La Reine prenait le chemin de Châlons. Le roi Charles faisait un crochet, passait à Toul, Commercy, Saint-Mihiel; il s'installait, le 29 mai, à Sarry, dans le joli château des évêques de Châlons.

Bientôt arrivait Isabelle de Portugal, qui venait, comme ambassadrice de son mari, Philippe le Bon, pour apaiser certains différends entre la France et la Bourgogne. Un jeune écuyer, Olivier de la Marche, observait la duchesse de Bourgogne, sa maîtresse, et la reine de France. Il était, comme d'autres sans doute, au courant du secret. La duchesse avait quarante-six ans et la Reine quarante. Toutes les deux

étaient « hors de bruit », et nul n'aurait osé parler d'elles malignement. « Et croy bien qu'elles avoient une mesme douleur et maladie qu'on appelle jalousie, et que maintes fois, elles se devisoient de leurs passions secrètement, qui estoit cause de leurs privaultez. » C'est que le Roi venait d'élever récemment une pauvre demoiselle « en tel triumphe et tel povoir que son état estoit à comparer aux grandes princesses du royaulme ». Son nom devait être d'ailleurs assez rarement prononcé, puisque Olivier de la Marche la désigne ainsi : la « pôvre damoiselle, gentilfemme, nommée Agnès du Soret ».

La duchesse de Bourgogne avait l'habitude de la trahison. Car le grand duc était un terrible paillard à qui l'on connaît de nombreux bâtards. Mais la reine de France devait bien souffrir dans son cœur, fidèle et soumis, de cette nouveauté : à la cour, dans sa maison, une favorite! Un commun « crève-cuur » réunissait les deux femmes. Le Roi retrouvait la Reine à sa table, où ne parut jamais la duchesse de Bourgogne. Elle vivait dans la maison de la Dauphine, entourée de respects et d'égards, car la jeune Marguerite d'Écosse s'agenouillait, quand la duchesse se levait de table. Mais les égards n'ont jamais consolé ni duchesse ni reine.

Bientôt arrivaient à Châlons les ambassadeurs de Milan, du duc de Savoie, du roi de Castille, des électeurs de l'Empire, du duc d'York, de l'Empereur et du Patriarche de Constantinople. Le roi Charles triomphait. Ce n'était plus l'instant de dire ses Heures. Qu'inventer pour distraire son monde, pour paraître avantageusement aux yeux de la jeune femme dont il est si « durement assotté », suivant le mot rude et vif du chroniqueur?

Charles d'Anjou, comte du Maine, qui en ce temps-là régentait tout pour son maître, trouva ce plaisir. Nouveau marié, ayant pris femme dans la maison de Luxembourg, il veut lui aussi paraître. Près de lui est son beau-frère, le comte de Saint-Pol, un beau chevalier au corps entraîné et redoutable en champ clos.

Le *Livre des faits de Jacques de Lalaing*, une vie romancée de ce temps, nous rapporte le gracieux épisode.

Un jour, après souper, les rois de France et de Sicile s'en

vont jouer aux champs. Errant sur la prairie, ils cueillent parmi l'herbe verte des fleurs et devisent gracieusement. Charles d'Anjou, comte du Maine, le comte de Saint-Pol, surviennent accompagnés de chevaliers. Alors, devant leurs dames, ils se prennent à conter le grand état que tenait le duc Philippe de Bourgogne, les joutes, les tournois, les fêtes qu'il donnait chaque jour : « Certes, de pareil prince, comme est le duc de Bourgogne, ne se trouve en France, ne plus courtois; il est débonnaire, sage et large sur tous autres. » Piqués au vif, le comte du Maine et le comte de Saint-Pol se retirent à l'écart : « Il convient que faisons aucune chose dont on sache à parler. Vous avez oy raconter devant les dames comment un chacun jour toutes festes, joutes, tournois, danses et carolles se font en la cour du duc de Bourgogne, et vous voyez que nous, qui sommes en grand nombre en la cour du roy, ne faisons que dormir, boire et manger, sans nous exercer au mestier d'armes, qui n'est pas bien séant à nous tous d'ainsi passer notre temps en oiseuse. » Le comte de Saint-Pol reprit : « Monseigneur du Maine, faisons, vous et moi, publier tantost, en la présence du Roi et des dames, une jouste à tous venans; et serons, vous et moy, ou aucun chevalier ou escuyer notable pour vous, qui tiendrons le pas huit jours durans, à commencer du jourd'huy en quinze jours. »

Le tenant du pas d'armes fut, à ce que nous rapporte son biographe, ce jeune écuyer de Hainaut, Jacques de Lalaing, de la maison de Bourgogne. Champion redoutable, au bras vigoureux, il sait tout aussi bien qu'homme de son âge se tenir auprès des femmes. Il a vingt-deux ans. On le présente au Roi qui est dans la chambre des dames, où se trouvent la Reine, la reine de Sicile, le Dauphin, les duchesses d'Orléans et de Calabre, un grand nombre d'autres « duchesses, comtesses, baronnesses, dames et demoiselles ». Le roi n'est plus seul dans ses petites chambres, comme autrefois. Charles VII, méfiant d'habitude, qui s'inquiète d'un visage inconnu, prend les devises du jeune écuyer : il accepte le jour fixé pour le tournoi.

Jacques de Lalaing a les honneurs de la première journée. Vêtu d'une riche robe vermeille, le visage frais comme la rose,

il va saluer le roi qui l'entretient longtemps devant les dames. Jacquet répond avec tant de modestie que Charles se déclare enchanté de l'avoir entendu parler. Après le banquet, on se met à danser et à chanter. Et la fête est criée pour le lendemain. Ce jour-là, après la messe du Roi, arrivait à Châlons ce saint homme, Jean comte d'Angoulême, frère du duc d'Orléans, qui venait d'être délivré de sa longue captivité d'Angleterre. Les joutes continuent. On voit tour à tour entrer dans la lice le comte de Foix, le comte de Clermont, Pierre de Brezé, Poton de Saintrailles, Louis de Bueil, le seigneur de Baufremont. Le comte de Saint-Pol emporte plusieurs fois le prix des dames. Mais l'honneur demeure à Jacquet de Lalaing.

Un jour, on vit entrer dans la lice deux seigneurs richement vêtus dont l'un portait les armes de Lusignan, un croisé héros de roman. Ils arrivent sur les rangs parmi un tel fracas de trompettes qu'il semblait que la terre et le ciel dussent combattre ensemble. Ils fournissent quatre courses et rompent deux lances. Ils vont se faire désarmer sur les hourds, auprès des dames, comme s'ils n'avaient pas été reconnus. Ces deux hommes étaient le roi Charles et Pierre de Brezé!

Le soir, la fête continue par un banquet suivi de danses. Jean d'Angoulême, le saint homme, fait comme les autres; il entre dans le bal et esquisse les pas de cette « basse danse de Bourgogne », dont il nous a conservé la figure, dans un de ses manuscrits, ballet de cour où parurent la reine de Sicile, la duchesse de Calabre, la Dauphine et le jeune comte de Clermont. Le roi Charles regarde les danseurs, lui qui vient de paraître dans l'arène comme un héros de roman, comme un chevalier errant. Il a rompu des lances, lui qui jadis ne passait pas à cheval sur un pont!

La fête se prolonge, puisque Arthur de Richemont épouse en troisième noces Catherine de Luxembourg.

Mais Pierre de Brezé, le sénéchal du Poitou, est inquiet. Il vient cependant d'être créé comte d'Évreux. Son influence grandit auprès d'Agnès. Des « brouillis », comme on disait alors, s'élèvent. Le dauphin Louis est de tous le plus soucieux. Il se montre surtout jaloux du roi René, qu'il déteste. Louis

le comprend : la maison d'Anjou va disposer de tout. René se retire en Anjou, Calabre en Lorraine, le comte du Maine cesse de paraître au Conseil. Le comte de Foix, Tancarville, Blainville, des bourgeois comme Guillaume Jouvenel des Ursins, fait chancelier, et l'archevêque de Reims, son frère, Jean Bureau, Étienne Chevalier, Guillaume Cousinot, Jacques Cœur, des hommes nouveaux entourent le roi Charles. Dunois réapparaît.

Le Roi vient d'accomplir un grand acte : la réforme des gens de guerre. Il a fondé sur des bases nouvelles l'armée. La duchesse de Bourgogne a repris le chemin de la Flandre. La Reine enceinte est souffrante. Le Roi impatient veut partir, et il voudrait voyager seul, à ce que certains croient savoir. Pourquoi? La bonne Reine se le demande, et nous le devinons. Encore un contretemps, quand il est déjà si difficile de régler le départ d'une maison nombreuse dans les chariots. La charmante Dauphine a pris froid au pèlerinage qu'elle vient de faire à Notre-Dame de l'Épine. Elle est enlevée par une pleurésie. On dit qu'elle est morte de chagrin — et sous la calomnie; on répète le mot de la mélancolique enfant : « Fy fy de la vie! » Certains chuchotent que Jamet du Tillay, l'espion placé près d'elle par son mari, l'a traitée de paillarde. Le Roi fait sa promenade à cheval dans les prairies du Jars avec Jean Bureau qui lui dit : « C'est grand malheur; en peu de temps, il est venu en ce pays plus de mélancolie qu'en pays où je fus. — C'est vrai, répond le Roi, les seigneurs en' brouillis, perdre cette dame! — Elle veillait fort et tournait des rondeaux. — Cela fait donc mal à la tête? demande le roi. — Oui, à qui s'y abuse trop. Mais ce sont choses de plaisance. » Charles VII, qui n'entend rien à la poésie, a une autre obsession. Partir, partir seul. La Reine enceinte voyagera de son côté. Enfin, il quitte Châlons et rentre aux Montils. Mais là encore il ne fait que passer, se rendant au mois de novembre prendre sa résidence au château de Razilly, à deux lieues de Tours, où il demeurera pendant huit mois chez le seigneur du lieu, Jean seigneur de Razilly, chambellan. Pourquoi?

Au mois de juin 1446, entre Razilly et Chinon, se tient le *Pas du Rocher Périlleux*, appelé aussi l'*Emprise de la gueule*

du Dragon. Aucune dame, ni demoiselle ne peut passer le carrefour sans être accompagnée d'un chevalier ou d'un écuyer tenu de rompre deux lances pour l'amour d'elle. Qui préside le pas? Charles, aux côtés du roi René, qui porte une armure noire, au bras gauche un écu de sable semé de larmes, et monte un cheval houssé de noir, en signe des pertes qui venaient de l'affliger. Ainsi, nous trouvons, toujours assez mystérieusement, le roi Charles dans l'attitude inattendue des héros de roman.

Pendant ce temps, la Reine demeure à Chinon où elle accouche d'un fils, le 28 décembre 1446. Charles lui envoie décemment 3 000 livres et sa robe de relevailles. Mais il reste à Razilly, dans cette maison, dont le Dauphin dira à Chabannes que chacun pouvait y entrer comme il voulait.

C'est que la reine de son cœur, la véritable reine, est Agnès Sorel.

LA DAME DE BEAUTÉ

« Madamoyselle de Beaulté », comme on appelait officiellement Agnès Sorel du nom de la première seigneurie qu'elle obtint du Roi, Beauté-sur-Marne, est aussi la beauté elle-même, suivant le jeu de mots que l'on fit à son sujet : mais Agnès demeure très mal connue.

Un jeune écuyer bourguignon, Olivier de la Marche, qui vint en France au temps de son élévation, et qui l'a vue, a écrit d'elle : « Certes c'estoit une des plus belles femmes que je veiz oncques. » Tel est le sentiment du chroniqueur qui a recueilli les souvenirs d'Antoine de Chabannes, très en faveur auprès du Dauphin, et qui était lui aussi à la cour : « La plus belle femme jeune qui feust en icelluy temps possible de veoir. » Quant au pudique, et trop complaisant chroniqueur de Saint-Denis, confident peut-être du roi Charles VII, qui fera l'apologie de la favorite après sa mort, il a écrit : « Entre les belles, c'estoit la plus jeune et la plus belle du monde. » Le nom de Beauté n'est donc pas qu'un jeu de mots, dont le continuateur de Monstrelet rend parfaitement compte : « Et comme entre les belles estoit tenue pour la plus belle du monde, fut appelée demoyselle de Beauté, tant pour ceste cause que pour ce que

le roy luy avait donné à sa vie la maison de Beaulté lez Paris. »

C'était bien le château « le plus bel et jolis et le mieulx assis qui fust en toute l'isle de France », au témoignage du *Journal d'un bourgeois de Paris*.

Beauté-sur-Marne était ce petit parc, entouré de murailles, s'étendant de la porte du bois de Vincennes vers Saint-Maur, dont Eustache Deschamps a célébré le charme.

Il est difficile de juger aujourd'hui de l'agrément de ce petit manoir, édifié à flanc de coteau, dominant la boucle de la Marne, à l'orée de la forêt de Vincennes. Le roi Charles V l'avait fait édifier pour fuir la résidence solennelle de Vincennes, la grande maison royale et cité fortifiée. Le château de Beauté se composait d'un petit logis et surtout d'une tour carrée à trois étages, avec des chambres plaisantes où le sage roi Charles V eut ses livres. Souvent il était venu s'y reposer; là, il s'était endormi saintement dans la contemplation du mystère de la couronne du sacre et du devoir accompli envers Dieu et envers les hommes. Un moulin sur la Marne y était attenant; il mettait une note gaie et vivante dans cette agréable solitude. Mais nous ne savons guère ce qu'en pensait la dame de Beauté, quand elle y résida, et même si elle prit un autre plaisir qu'à l'équivoque du nom qui lui allait, paraît-il, si bien, et dont tant de flatteurs, de son vivant et après sa mort, abusèrent. Comme de telle autre châtellenie, elle en touchait du moins les revenus. Le vulgaire l'appelait la « belle Agnès », même ceux qui la méprisèrent, comme l'évêque Thomas Basin, qui ce jour-là était d'accord avec le dauphin Louis : « Une assez jolie garce, que le vulgaire nommait la belle Agnès. »

Une quittance du 12 janvier 1444 conservant la trace de la première faveur de « damoiselle Agnès Sorelle, dame de Beauté », lui attribue également la seigneurie de La Roquecezière, en Rouergue, qui représentait une rente de 226 livres 13 sols, mais appartenait encore à monseigneur de Vendôme : « Nous, Agnès Sorelle, dame de Beaulté et de Roquecesière », tels sont les titres qu'elle prendra dans une autre quittance qu'elle donnera en 1448, et qu'elle signera d'une écriture vraiment déliée et jolie. Et nous savons que mademoiselle de

Beauté reçut encore la châtellenie d'Issoudun en Berry. Plus tard Agnès touchera les revenus des seigneuries de Vernon et d'Anneville, outre sa pension de 300 livres.

Telles sont les marques tangibles d'une faveur dont on n'aurait pu citer jusque-là aucun autre exemple concernant une fille d'honneur.

Il faut le reconnaître, suivant la forte expression de Chastellain, chroniqueur bourguignon qui n'était pas un ennemi de la maison de France, le roi Charles était durement « assotté » par cette femme. Les marques de la faveur royale, le changement reconnu dans les allures du Roi le montrent assez, en dépit des précautions prises pour sauver les apparences. Pendant cinq ans, Agnès devait rester dans la maison de la Reine, qui la toléra, nous apprend encore Chastellain, qui l'a vue et connue, « pour paix avoir et obtenir son estat ». Le scandale évident, c'est que mademoiselle de Beauté tenait dans sa suite le rang d'une princesse, qu'on la parera plus tard du titre de « duchesse », et qu'elle eut, dans la maison même de la souveraine, une suite plus brillante et plus nombreuse que la souveraine elle-même.

Quelle était cette femme qui transforma en apparence le Roi, et dont il avait un tel besoin que, suivant les mots d'Æneas Sylvius, « à table, au lit, au Conseil, elle est toujours auprès de lui » ?

Autant que nous pouvons le savoir, Agnès Sorel n'était pas originaire du centre de la France, comme la tradition l'affirme, du Berry à la Touraine. Elle serait descendue de l'Oise, de la Picardie, au témoignage de Jacques du Clercq, habitant d'Arras, et fort bien renseigné sur ce qui concerne cette région : « Il (Charles VII) s'accointa d'une jeune femme venue de petit lieu d'envers Trort, nommée Agnès, laquelle depuis fust appellée la Belle Agnès. » Trort, doit être identifiée avec Thorote (Thourotte), près de Coudun, dans la région de Compiègne. Son père était en effet Jean Sorel, seigneur de Coudun, serviteur du comte de Clermont. Sa mère Catherine était une Maignelay, nom d'un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Compiègne porté par une famille de cette région qui donna de bons défenseurs au Roi. Les Sorel d'Ugny, qui n'ont jamais quitté le comté de Clermont, conservaient

au XVIe siècle la tradition d'une parenté avec la famille d'Agnès Sorel. Froidmantel, dont Agnès Sorel était peut-être originaire, est un lieudit, près du bois de Méréaucourt, commune de Feuillères, canton de Péronne. Un oncle d'Agnès Sorel, religieux, résidait dans la région de Soissons. Il y a là un ensemble de notions cohérentes contredisant la tradition de folklore qui place tour à tour en Berry et dans la Brenne le berceau d'Agnès. La terre de Fromenteau n'a été acquise que plus tard par les chanoines de la Collégiale de Notre-Dame de Loches avec l'argent provenant de la succession d'Agnès; le fait même de cette acquisition démontre qu'Agnès n'a jamais été dame de Fromenteau, comme les historiens berrichons le répètent à la suite de la Thaumassière. Le nom de Froidmantel aida seulement à la confusion. Agnès Sorel n'est pas la fille de la Brenne : sur les tristes étangs solitaires flotte seulement le brouillard d'une légende, et elle n'a pas vu le jour dans la riante et douce Touraine. Elle est la fille d'une terre plus forte, plus âpre et réaliste. Il y a lieu seulement de croire que ses parents vinrent dans le Centre de la France vivre près de la cour, après l'élévation de la favorite.

Presque dans le même temps qu'Agnès nous verrons en effet les siens prendre rang dans la maison du Roi. Charles et Jean, frères d'Agnès, étaient en 1446 attachés à l'hôtel; deux autres frères de la demoiselle de Beauté, André et Louis, furent simplement hommes d'armes de la garde. L'illustration de la famille demeurait évidemment Geoffroy Soreau, oncle d'Agnès, resté au pays, qui devint en 1447 administrateur de l'abbaye de Saint-Crépin de Soissons, puis évêque de Nîmes en 1450.

Mais Agnès n'était pas que jeune et belle. Celle qui sut changer les habitudes du Roi se montra intelligente. La seule signature que nous possédions d'elle indique une personne cultivée. Et nous savons que sur son livre de prières elle avait écrit de sa main les vers célèbres de saint Bernard sur la mort. Le fait n'est pas tellement commun, surtout chez les femmes de ce temps, qu'il ne doive être signalé.

Pieuse, douce, jamais on n'avait observé dans sa bouche ni dans un de ses gestes rien de répréhensible. En somme, dans la maison familiale de la Reine, Agnès sut tenir sa

place. Si Marie d'Anjou souffrit dans son cœur, jamais elle n'eut sans doute sujet de la reprendre. Les convenances furent respectées. Le Roi voyait Agnès dans la maison de la Reine, au milieu des dames, et des filles d'honneur, ou bien il affectait de la recevoir en présence de témoins. C'était là une simple convention, d'ailleurs. De leurs sentiments, de son péché, de leur péché, lui et elle eurent conscience, comme le montrent l'offrande de la Madeleine à la Collégiale de Notre-Dame de Loches, les œuvres pies d'Agnès, ses fondations, et, comme on le verra, la fin du Roi. Mais Agnès l'aimait; elle l'avait transformé. L'homme de quarante ans, plein de timidité, de religion, de scrupule, était devenu, près de la belle et vivante Agnès, un autre Charles, mondain, hardi, galant.

Ce qui distinguait Agnès Sorel entre toutes les femmes de la cour et de la maison de Marie d'Anjou, ce fut un train vraiment royal. Elle avait, nous dit Chastellain, « tous estats et services royaux ». Mais Agnès ne se contentait pas des « services ». Il lui fallait le beau, l'exquis. Et pour cela elle se montra généreuse envers ses fournisseurs, comme elle était libérale envers les religieux et les pauvres. Cela devait paraître bien surprenant dans la maison conventuelle, dans la pouponnière qu'était la maison de Marie d'Anjou. Chastellain, qui l'a bien observée, nous dit d'Agnès : elle avait « plus beaux paremens de lit, meilleure tapisserie, meilleur linge et couvertures, meilleure vaisselle, meilleures bagues et joyaux, meilleure cuisine, et meilleur tout ». Nous savons par ailleurs qu'Agnès Sorel savait administrer, qu'un même règlement avait été donné par elle à ses nombreuses châtellenies.

Agnès fut la première manifestation du luxe dans la maison de famille du roi de France, le premier sourire jeune et hardi dans la fête rustique, qui si longtemps suffit à la cour. Elle eut des bijoux, et nombreux, que Charles VII racheta à sa mort pour la somme de vingt mille six cents écus. La première, elle posséda des diamants taillés. Plus encore que la jeune Dauphine qui venait de disparaître, Agnès eut le goût des « grands et excessifs atours ». Elle porta des robes faites de riches étoffes et garnies de fourrure de martres. Elle fut la meilleure des clientes de Jacques Cœur, le tentateur, qui

possédait dans sa maison de Bourges une collection de soies d'Orient de toutes les couleurs, des fourrures rares, des draps d'or surprenants, importés de ses comptoirs d'Égypte. Jean Chartier, le chroniqueur de Saint-Denis, parle de la « tenue jolie des robes, fourrures, colliers d'or et de pierrieres » d'Agnès. Chastellain précise que son état était non seulement celui des grandes princesses, mais que dans toute la chrétienté il n'y avait pas de femme si « hautement parée », et qui pût se vanter d'un tel luxe. Agnès portait entre autres des traînes que l'on nommait des « queues », plus longues que celles d'aucune grande dame du royaume. Ses atours étaient plus brillants, ses robes plus coûteuses. Mais surtout Agnès commença à se découvrir les épaules et la gorge, qu'elle avait belles, d'une façon qui parut fort inconvenante.

Je crois bien que le fait de se décolleter et de montrer sa gorge causa plus de tort à Agnès que le mauvais exemple d'une vie privée qui était en effet assez cachée. La gorge, cela se vit, surprit, et déchaîna contre elle la censure des moralistes. Chastellain parle des « cent mille murmures » qui s'élevaient contre elle et non moins contre le Roi, quand on voyait les parures et l'état princier d'Agnès. Elle a laissé voir sa gorge et ses épaules de la façon la plus libre. Et le chroniqueur bourguignon de conclure durement : « De tout ce qui à ribaudise et dissolution pouvait traire en fait d'habillement, de cela fut elle produiseresse et inventeresse. » Agnès, paraît-il, a donné par là cours au dévergondage le plus éhonté parmi les hommes comme parmi les femmes. Le chroniqueur dénonce l'entraînement dangereux pour autrui : « N'estudioit qu'en vanité jour et nuit, pour desvoyer gens et pour faire et donner exemple aux preudes femmes de perdition d'honneur, de vergogne et de bonnes mœurs. » Chastellain affirme que nulle ne s'y entendait mieux qu'Agnès. Tout le « souverain sexe » en ressentit la corruption. Admirable conclusion de Georges Chastellain, écuyer, héraldiste, chroniqueur, si indulgent, émerveillé et grandiloquent, quand il nous décrit les fastes des chevaliers dans leurs tournois et leurs banquets. Mais Agnès, en découvrant sa gorge et ses épaules, a perdu l'humanité!

Il faut le dire, Chastellain traduisait le sentiment général

des Français en un temps où la parure de la femme demeurait sa modestie.

Quand on lit le livre que le chevalier de la Tour Landry dicta à la fin du XIVe siècle pour l'éducation de ses filles, on voit combien les nouveautés vestimentaires et les recherches de beauté d'Agnès Sorel durent paraître choquantes. C'est lui qui nous a fait le conte de la femme du chevalier dont un démon dans l'enfer perçait les yeux et le crâne parce qu'elle avait épilé ses sourcils et les cheveux de son front pour qu'il parût plus grand (ainsi nous voyons Agnès sur ses portraits). Et le chevalier de la Tour Landry a cité l'exemple de la dame qui avait eu une trop nombreuse garde-robe : au jour du Jugement, l'archange Michel posa dans la balance ses robes dont le poids la voua à la damnation éternelle. Car une honnête femme doit avoir une robe longue, deux courtes, deux cottes. Quel scandale de posséder tant de robes, alors que les pauvres gens n'en ont qu'une pendant leur vie, et qu'ils lèguent dans leur testament! Je ne parle pas des fards, des peintures sur le visage, qui semblaient au chevalier de la Tour Landry quelque chose de si monstrueux, de bestial, éloignant le visage humain de son divin modèle. La femme doit être toute soumission, toute résignation, tout effacement. Le baiser lui-même semblait un péché défendu.

Ces reproches, nous les retrouvons dans le discours que l'évêque Jean Jouvenel des Ursins fit plus tard sur la charge de chancelier : « Que le Roy, en son hostel mesme, il mist remesde tant en ouvertures de par devant, par lesquelles on voit les tetins, tettes et seins de femmes, et les grandes queues fourrées, chaînes et autres choses. Car elles sont trop déplaisantes à Dieu et au monde. J'ay veu les robes de l'ayeule du Roy qui ne trainoient point derrière d'un piet. » On voit que les robes longues ont paru en un temps fort scandaleuses, ou du moins d'un luxe bien inutile et offensant.

Un autre passage de l'*Épitre sur la Réformation du royaume* de Jouvenel des Ursins est plus significatif encore. Le prélat osera le dire au roi. Se montrer libéral, donner, certes cela est bien. Mais appliquer à autre chose l'impôt destiné à la guerre n'est ni consciencieux, ni honorable. Et

Jouvenel reprochait précisément à son Roi les dépenses faites après les trêves, les joutes qui furent de nul profit (Charles cependant y manifesta la confiance retrouvée en lui-même), les états des dames et des demoiselles, les robes, les joyaux, toutes les dépenses qu'il a fallu faire et qui n'étaient pas d'utilité publique. Elles n'ont profité qu'aux marchands qui vendent six écus ce qui leur coûte un écu ou deux, tant en draps de soie, comme martres et fourrures : « Quelles pompes il y a en queues, cornes, chaînes d'or, pierres et autres habillements, qui déplaisent à Dieu et au monde! Cela ne cesse pas et croît de jour en jour. Puisque vous avez sens et entendement, croyez-vous que Dieu ne se courroucera pas contre vous? Quel exemple! Il n'y a ni demoiselle ni bourgeoise qui consente à tenir son rang et ne veuille avoir de grands états : par ce moyen, une grande partie de l'or et de l'argent sort du royaume. Car tous les habillements, les draps de laine exceptés, ne viennent pas du royaume. Revoyez les ordonnances anciennes : ces pompes sont aux dépens du pauvre peuple. Et je crains que ce ne soit de l'argent des aides, qui serait grand péché et mal fait. » Car l'impôt exceptionnel des aides devait être employé exclusivement pour les besoins de la guerre et de l'armée. Le censeur ajoutait : « Si les gens de cour n'avaient pas ces états, ils vivraient sur leurs domaines, en les faisant valoir, comme font les pauvres gentilshommes, gens d'Église et laboureurs. Dames et demoiselles, ce n'est qu'oisiveté, mère de tous les vices, qui les pousse à de telles vanités! Les autres qui ne reçoivent pas d'état (celles qui ne sont pas pensionnées) voudront en faire autant! Pour les entretenir, il leur faudra vendre héritage et rentes. »

Puisque les prières du peuple avaient été jusqu'à présent inutiles, Jean Jouvenel devenait menaçant : « Vous vous attirerez la haine, disait-il au Roi, si vous ne mettez pas un terme aux pensions. Une femme est d'autant plus belle qu'elle est plus simple. Celles-là qui portent de pesants hennins et des traînes, ce sont de vieilles mules que l'on pare pour la vente. Elles montrent le tétin pour exciter les compagnons pour mieux se vendre. » Alors Jouvenel disait au roi : « Dieu de cela vous punira, vous et votre peuple. »

On voit que la question posée par le luxe d'Agnès Sorel

n'est pas sans gravité. La demoiselle de Beauté avait cru, par ses aumônes, par ses générosités envers les pauvres et les églises, se concilier le clergé. Le moraliste Jouvenel se retournait contre cette reine des nouveautés, des marchands, du luxe. Et Chastellain n'a pas craint d'écrire que Charles VII fut perdu par elle, alors que nous pensons qu'elle lui a donné confiance et vigueur.

UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE

Si Agnès Sorel n'eût été qu'une jeune et jolie fille rendant gaillard un homme mûr, et lançant des modes nouvelles, sans doute ne mériterait-elle pas l'attention. Mais Thomas Basin a dit à son sujet quelque chose de fort grave, qu'il n'a pu savoir que par le dauphin ou une personne de son entourage : quand on voulait perdre quelqu'un dans l'esprit du Roi, il suffisait de dire qu'il avait mal parlé de la belle Agnès. Olivier de la Marche, qui accompagna la duchesse de Bourgogne à Châlons, nous donne une indication plus utile encore : « Et certes, c'estoit une des plus belles femmes que je veiz oncques; et feit en sa qualité beaucoup de biens au royaulme de France. Elle avançoit, devers le Roy, josnes gens d'armes et gentilz compaignons, et dont depuis le Roy fut bien servi. »

De ces deux textes, ainsi rapprochés, résulte une vive lumière sur une série d'événements obscurs qui vont des trêves avec l'Angleterre à la conquête de la Normandie. Le Roi n'a pas été seulement rajeuni par la présence d'Agnès Sorel. Il a rajeuni les cadres de son gouvernement et s'est entouré d'une équipe d'hommes énergiques et nouveaux. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier pour comprendre le réveil du roi Charles VII qui lui valut ce titre qu'on lit toujours avec étonnement sous sa triste effigie : *le très victorieux Charles.*

Le chef de cette équipe nouvelle, le Dunois, si l'on ose dire, d'Agnès Sorel, fut Pierre de Brezé. Né vers 1410, d'une ancienne famille de petits seigneurs angevins, Pierre de Brezé fut pour Charles un heureux héritage de la province et de la maison d'Anjou. Pierre de Brezé, jeune écuyer, avait fait dans l'entourage de cette maison une rapide carrière militaire en luttant pied à pied contre l'envahisseur anglais. Il avait pris une part

active au renversement de la Trémoille. Sénéchal d'Anjou en 1437, capitaine de la grosse Tour d'Angers, il tient l'une des clefs de la Loire. Il entre au Conseil, devient rapidement l'homme du Roi à la suite des événements de la Praguerie, où il demeura non seulement fidèle, mais mata des insurgés; il recevait comme récompense la charge de sénéchal du Poitou en 1440. Pierre de Brezé a la responsabilité et les profits des deux plus solides provinces de la France. A la prise d'Évreux, il joue un rôle des plus brillants. Pierre de Brezé se montre par ailleurs le type du mondain accompli; chacun l'estime « une merveille » de vaillance, le plus habile parleur de son temps. Georges Chastellain, son biographe et son panégyriste, dira de lui : « Là où son épée ne peut donner victoire, sa langue triomphe et amollit les puissants. » Pierre de Brezé, aux jours où sur l'esprit du Roi règne Agnès Sorel, a l'allure d'un premier ministre. Est-ce lui qui la poussa, comme Dunois poussa Jeanne d'Arc? On peut le croire. Serviteur de la maison d'Anjou, et par là de celle de Lorraine, dont sortait Agnès, Pierre de Brezé se montra du moins par la suite son associé, et par elle on l'accusa de gouverner le Roi. Sa devise est bien troublante : *La plus ... du monde*, quand nous pensons que les chroniqueurs nomment communément Agnès *la plus belle du monde*. Pierre de Brezé eût ainsi affecté une discrétion toute courtoise qui est assez dans l'esprit de ce temps. Ce qui ne peut du moins être contesté, est le frappant parallélisme entre le règne de la douce favorite et la carrière du puissant ministre. Cette époque correspond exactement aux années du règne de Charles VII les plus brillantes, les plus fécondes en résultats et en décisions rapides, à la période de reconstitution, puis de libération du royaume.

Un autre homme de l'équipe nouvelle est Jacques Cœur, qui s'occupera plus tard de faire payer la pension de la mère d'Agnès Sorel. On sait ce qu'il représente, lui, à côté de l'épée et de la langue de Brezé : le grand commerce, l'argent et l'aventure. L'homme de Bourges est de retour de l'Orient où il a ses comptoirs. Depuis 1441, commis puis argentier, il reçoit du Trésor ou avance les sommes nécessaires pour régler les dépenses de la famille royale et de la cour. Armateur, exploitant de mines, ayant des comptoirs jusqu'en Égypte, cet

homme sans lettres est un raffiné, qui fait le commerce de la soie, des fourrures, des vêtements de luxe. Il a élevé à Bourges le magnifique hôtel qui le représente si bien et qui est un très somptueux bazar : *A vaillans Cœurs riens inpossible.* Son fils aîné est archevêque de Bourges : le plus riche archevêché de France au prélat le plus riche. Jacques Cœur est le banquier de la cour; il fournit ses toilettes à la dame de Beauté comme il fournissait les robes fourrées à la raffinée Dauphine, tout en réalisant les énormes bénéfices dénoncés par Jouvenel. Celui qui a sa flotte à lui, nous le retrouverons comme exécuteur du testament d'Agnès Sorel.

L'autre exécuteur est Étienne Chevalier, qui commandera à Jean Fouquet ses Heures et son portrait. Fils et petit-fils d'officiers royaux, son père Jean Chevalier avait été secrétaire de Charles VII en 1423. Très jeune et fastueux, on voit qu'Étienne fut envoyé en 1445 comme ambassadeur en Angleterre, qu'il fut maître des Comptes en 1449 et trésorier de France en 1451. Originaire de Melun, il possède de nombreuses terres et de nombreux châteaux : Eprunes, Plessis-le-Comte, Grigny.

Un autre ami d'Agnès est le seigneur de Villequier, normand que l'on nomme le « mignon » du Roi, c'est-à-dire son favori. Enfin ce Guillaume Gouffier, jeune écuyer, de belle taille, valet de chambre, qui a eu l'honneur de coucher dans le lit du Roi. Tels sont les personnages considérables qui gravitent autour d'Agnès et de Charles. Ces gens croient à une puissance nouvelle qu'ils manient, l'argent, l'argent qu'on connaissait encore si peu en France, où longtemps les pièces bourguignonnes circulèrent seules. Contre cette corruption gronde la vieille France, quand parle ou écrit Jouvenel des Ursins. C'est ce monde d'enrichis que le prélat vitupère, ces gros marchands, ces gens d'entreprise qui ont laissé de belles et grandes choses, mais si nouvelles que nul ne les comprenait. Ce n'est pas d'ailleurs sans difficultés qu'ils ont remporté la victoire, qu'ils ont obtenu que le roi chassât de sa maison son propre fils, le dauphin Louis, qui voulut, avant son heure, être le maître.

Fort mal avec le roi René, jaloux de Pierre de Brezé, indigne avec sa femme Marguerite d'Écosse qu'il a fait espionner

et mourir de chagrin, le dauphin a bien pu chercher, lui aussi, le bénéfice de l'influence d'Agnès, dont il savait le secret, puisqu'on voit qu'il lui a fait présent de pièces de tapisseries prises au château de l'Ile-Jourdain sur le comte d'Armagnac. Puis des altercations sont nées entre la maîtresse du père et le fils impatient et brutal, qui joue en ce temps-là au chef des Écorcheurs. Antoine de Chabannes l'a laissé entendre à l'interpolateur de la *Chronique Mortiniane*. Æneas Sylvius affirme même que le dauphin a pris le parti de la Reine en larmes, qu'il a poursuivi Agnès de son épée jusque dans la chambre du Roi. Aliénor de Poitiers, très bien informée des intrigues de la cour, a écrit plus tard : « J'ai vu le roy de France, père du roy Charles, à présent, estre déchassé du roy Charles son père, pour aucun débat dont on dit que la belle Agnès estoit cause. » C'est que Louis avait compris de bonne heure que, pour être le maître, il fallait chasser Agnès et Pierre de Brezé.

Il s'était ouvert de ce projet à Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, qui venait de faire campagne avec lui en Suisse. Louis a fait venir Chabannes, dans son retrait du château de Chinon, tandis que le Roi était à Razilly, sans doute avec Agnès. Il lui montre du doigt à la fenêtre les Écossais de la garde qui traversent les douves du château pendant la relève. « Voilà ceux qui tiennent le royaume de France en sujétion. » Mais Chabannes, le chef de bandes, est un vieux renard qui ne se laisse pas circonvenir. Le soldat répond que c'est une belle chose que la garde écossaise, sauvegarde et sûreté du Roi. Quelque temps après, le dauphin retrouvait Chabannes à Razilly. Louis le prenait par le cou : « Venez çà! Il n'y a rien à faire qu'à mettre ces gens-là dehors. — Et comment? demande Chabannes. — Bien! la chose est facile. J'ai quinze ou vingt arbalétriers, et trente et un archers, ou peu s'en faut; et vous, n'avez-vous pas des archers? Il faut que vous me fassiez finance de cinq ou de six. » Chabannes présente des objections. Le Roi a tous les gens d'armes à sa disposition, et ils ne sont pas loin de lui. Mais l'impatient dauphin ne s'embarrasse pas d'objections. Entre qui veut à Razilly. On peut s'y introduire, l'un après l'autre. On ne s'apercevra de rien. Il se fait fort de gagner à sa cause des gens de l'hôtel du Roi, Nicole Chambers, capitaine des archers,

et quand il le voudra. Alors Louis sera le plus fort. Deux petites tourelles ne sont pas des obstacles sérieux. Mieux vaut n'en pas parler. Chabannes demeure pensif. La chose lui paraît au contraire présenter de sérieuses difficultés. Même si l'on s'emparait de Razilly, ce serait pour s'y faire prendre.

Mais le dauphin ne se rend toujours pas à ces objections. Les trahisons se payent, et il donnera de sa personne. Louis aura des gens sûrs autour de lui. On peut d'ailleurs chercher à s'arranger avec le sénéchal Pierre de Brezé. Certes, il gouvernera tout, comme il l'a fait jusqu'à présent. Hé bien, il continuera, mais sous sa direction. Le dauphin se croyait sûr de son plan, et Jean de Daillon, seigneur du Lude, un terrible aventurier, semble avoir été le principal instigateur du complot. Un serviteur du sire de Bueil n'avait-il pas traduit de la sorte ce qu'il croyait être l'opinion générale? « Ce gouvernement ne peut durer. Pensez-vous que monseigneur le dauphin et tous les seigneurs endurent plus longtemps de voir de telles choses? Tous sont avec Monseigneur. Bientôt on allait voir un autre gouvernement. Le sénéchal Pierre de Brezé gâte tout, détruit tout, prend l'argent de toutes parts. Il a touché pour les trêves 400 000 écus. Il a obtenu du duc de Savoie, pour l'hommage qu'il lui a fait quitter, le comté de Maulevrier, et d'autre argent largement. Il gouverne le Roi par cette Agnès qui se tient auprès de la Reine. Charles a envoyé Monseigneur en Allemagne pour en débarrasser le pays. Il le laisse sans argent et lui ôte ses gens à tout bout de champ. Le Roi au fond n'aime pas ce sénéchal qui le reprend trop devant le monde. » Les conspirateurs tenaient déjà le sénéchal pour défait. Ils se flattaient même de ne pas trouver de résistance auprès de Charles : « Je connais le Roi mieux qu'homme qui vive, dit l'un d'eux. Quand il veut se défaire de quelqu'un qui le gouverne, il fait alliances, petit à petit, avec l'un et l'autre, un an ou six mois avant de le mettre dehors. »

Les conspirateurs, trop nombreux, étaient incapables de tenir un secret. Charles VII connaissait bientôt les paroles, les desseins de son fils et de ses amis. Il fit faire une enquête et Guillaume Benoist, serviteur de Bueil, révéla les dires de chacun.

La situation du dauphin à la Cour devenait difficile. Le Roi

le mande en présence d'Antoine de Chabannes. « Louis, dit-il, je sais bien la mauvaise volonté que vous avez contre le grand sénéchal, qui m'a bien et loyalement servi, et l'entreprise que vous avez faite contre lui, pour lui faire piteusement finir ses jours. Mais je vous en garderai bien. » Louis cherche un faux fuyant. Il déclare n'avoir agi que sur les conseils du comte de Dammartin. Charles les confronte. Chabannes répond qu'il a toujours été un obéissant et loyal serviteur. « Vous avez menti», répond le dauphin. Mais Chabannes demande raison du démenti à un gentilhomme de la maison du Dauphin. Le Roi intervient : « Louis, je vous bannis pour quatre mois de mon royaume. Allez-vous-en en Dauphiné! » Le dauphin sort la tête nue : « Par cette tête qui n'a pas de chaperon, je me vengerai de ceux qui m'ont jeté hors de ma maison! »

Le 28 décembre 1446 naissait Charles de France à Tours. C'est une grande joie : le Roi annonce la nouvelle à ses bonnes villes. Il a un autre fils. L'ingrat, le révolté, reste encore quelques mois à la cour, car il ne partit pour son Dauphiné, en des arrêts qu'il transforma en exil, que le 1er janvier 1447.

Pierre de Brezé, qui savait parler fermement à Charles, et son associée Agnès avaient gagné momentanément la partie.

Un jour on arrêta un aventurier, secrétaire du Roi, Guillaume Mariette, porteur de papiers les plus compromettants. Il prétendait les avoir trouvés, comme il sortait des Montils pour faire sa promenade à cheval. Il raconta qu'il était alors descendu de sa monture pour ramasser ces mémoriaux, qui étaient liés par une cordelette de soulier. Il y avait là un mémoire adressé au duc de Bourgogne, révélant que Brezé gouvernait tout par le moyen d'Agnès. Le papier indiquait qu'il y avait grandement à se méfier des dispositions du Roi Charles, qui ne cherchait qu'à dissimuler, en payant de belles paroles Philippe le Bon, son désir de retrouver Lille et Douai. Le mémoire indiquait encore que le duc de Bourgogne avait envoyé des chiens au dauphin, mais que ce n'était là qu'un prétexte pour lui faire connaître le mauvais gouvernement du Roi dont le sénéchal était entièrement responsable. Il indiquait le remède : se défaire de Pierre de Brezé, prendre le gouvernement à sa place. Pour cela le duc de Bourgogne était prêt à aider le dauphin de 100 000 écus, et même davantage s'il

en était besoin. Philippe ne s'arrangerait jamais avec le Roi, mais toujours avec le dauphin qui lui avait dit qu'il voudrait voir son père dans un ermitage, comme le « dieu de Savoie », c'est-à-dire Félix V, et que le royaume lui appartenait mieux qu'à lui. Sur quoi le dauphin se montrait bien d'accord, ajoutant qu'il vaudrait mieux que le Roi fût déjà dans cet ermitage et qu'il prendrait le gouvernement dès qu'il serait de retour en France. Le sénéchal était d'ailleurs dépeint comme l'ennemi capital du dauphin, qu'il aurait accusé de se réjouir des difficultés que le roi rencontrait alors à Gênes, Pierre de Brezé aurait rapporté à Charles les propos du dauphin : « Que le Roy se governoit si mal qu'on ne pouvoit pis, et qu'il avait entencion de mettre ordre en son fait; mais qu'il feust devers luy et qu'il chasseroit Agnès hors, et le mettroit hors de toutes ses folies où il est, et que toutes besongnes yroient bien mieulx qu'elles ne vont. »

Qui aurait glissé ce papier, forgé si à propos, sous les pas du cheval de Mariette? On crut reconnaître l'écriture du terrible espion, un homme double, vendu à tous, un besogneux d'ailleurs et si mal payé, de Guillaume Mariette lui-même, notaire et secrétaire du Roi, qui avait renseigné et trahi tout le monde, le dauphin, le duc de Bourgogne, et aussi Pierre de Brezé.

L'homme avait été arrêté au mois d'octobre 1447 par la justice royale, sous l'inculpation de surcharges de commissions administratives et d'abus de blancs-seings. Enfermé au château de Loches, transféré à Lyon et mis aux fers, Guillaume Mariette s'évade le 6 février 1448, au moment où la procédure venait d'être commencée. A l'aide des pointes d'un chandelier, cet homme extraordinaire arrive à se déferrer, et se met en franchise dans le cloître de la cathédrale de Lyon. Repris, grâce à l'intervention de Jacques Cœur, de passage à Lyon, il réussit encore une fois à s'échapper, se dirige vers le Dauphiné où il croit trouver un asile. Mais les officiers de Louis se saisissent de lui à Eyrieu et le transportent dans les prisons de la Côte-Saint-André. Mariette, notaire et secrétaire du Roi, avait été maître des requêtes du dauphin. Qu'attendait-il de lui? Sans doute un autre sort que celui qui lui fut réservé. Car les commissaires du dauphin arrivent au château de la Côte-Saint-

André, le 1er mars; le 2, on leur communique les pièces restées à Lyon et le commencement de l'instruction. On procède immédiatement à l'interrogatoire. Mariette est mis à la torture. On lui enlève ses habits, et l'on trouve au poignet de son pourpoint quatre fers pointus, un tranche-plume, une lettre de l'argentier, un sceau de cuivre. Lié avec des cordes, Mariette est tiré à quatre doigts au-dessus de terre. Il crie, gémit, mais ne confesse rien. Le 4 et le 5, on l'interroge de nouveau. Le 8, le dauphin apprend qu'il est très mal et sur le point de passer, sans avoir rien avoué; il lui envoie des conseillers et un médecin. Car le dauphin astucieux a essayé de profiter de cette circonstance pour se rapprocher de son père. Il lui a demandé des ordres; il reçoit le 12 mars 1448, à la Côte Saint-André, le lieutenant du sénéchal de Lyon, le procureur du Roi, le greffier de la Cour. On procède à une récapitulation et à un supplément d'interrogatoire. Le 6 avril, à Saint-Étienne en Dauphiné, Mariette comparaît pour la dernière fois. On lui lit la procédure d'un bout à l'autre. Il proteste de sa sincérité. Peu après Mariette fut conduit au château de Chinon, et de là à Paris où il fut enfermé à la Bastille. Par arrêt du Parlement, Mariette fut condamné à la peine de mort, et transféré encore à Tours, où il fut écartelé pour ses démérites.

Pierre de Brezé en avait assez de ces racontars. Bon et brave soldat, il avait pris une part active à l'occupation du Mans. Le ministre tout-puissant, l'ami d'Agnès, savait bien qu'il avait des envieux. Il demanda des juges au Parlement, et, malgré les graves et criminelles accusations qui pesaient sur lui, il s'expliqua par de si « vives raisons que le Roy fut assez content de lui ».

Le procès provoqué par Pierre de Brezé date du mois d'avril 1448. C'est à cette époque que le religieux, auteur du *Journal d'un bourgeois de Paris*, regarde passer Agnès Sorel. Le texte est si savoureux qu'il convient de le remettre sous les yeux du lecteur : « Item, la darraine sepmaine d'avril vint à Paris une damoiselle, laquelle on disoit estre amie publiquement au Roy de France, sans foy et sans loy et sans vérité à la bonne Royne qu'il avoit espousée, et bien y apparoit qu'elle menoit aussi grant estat comme une comtesse ou

duchesse, et alloit et venoit bien souvent avecques la bonne Royne de France, sans ce qu'elle eust point honte de son péché, dont la Royne avoit moult de douleur à son cueur, mais à souffrir luy convenoit pour lors. Et le Roy, pour plus monstrer et magnifester son grant péchié et sa grant honte, et d'elle aussi, luy donna le chastel de Beauté, le plus bel chastel et jolis et le mieulx assis en toute l'Isle de France. Et ce nommoit et faisoit nommer la belle Agnès, et pour ce que le peuple de Paris ne lui fist telle révérence comme son grand orgueil demandoit, que elle ne pot celler, elle dist au departir que ce n'estoient que villains, et que se elle eust cuidé que on ne luy eust fait plus grant honneur que on ne lui fist, elle n'y eust jà entré ni mis le pié, qui eust esté domaige, mais il eust esté petit. Ainsi s'en alla la belle Agnès le dixiesme jour de moys en suivant à son péchié comme devant. Hélas! Quelle pitié quand le chef du royaulme donne si malle exemple à son peuple, car s'ilz font ainsi ou pis, il n'en oseroit parler, car on dit en ung proverbe : « Selon seigneur, mesnie duyte ». Le rude religieux cite l'exemple de Sémiramis, une des neuf preuses, qui prit son propre fils comme ami et dut donner, depuis, à son peuple qui murmurait pareille licence. Il conclut fortement : « Quant ung grant seigneur ou dame fait publiquement grans pechiez, ses chevaliers et son peuple en est plus hardy à pécher. »

Ce que l'homme de la rue de Paris ne pouvait pas savoir et ce que nous pouvons penser, c'est que la dame de Beauté vint dans la capitale au moment où Pierre de Brezé entendait se faire rendre justice par les gens du Parlement. Son procès était celui d'Agnès.

Pierre de Brezé, habitué à la victoire, l'emporta sur toute la ligne. Au cours de l'hiver qui suivit, il obtiendra des lettres de rémission qui rappelleront sa noblesse, les grands services qu'il a rendus, et qui infirmeront les propos malsonnants prêtés à Mariette ou tenus par lui, le montrant comme un conspirateur qui aurait cherché à éloigner du Roi le dauphin. Agnès Sorel, si elle a jamais été inquiète, s'en alla réconfortée avec ceux qui l'accompagnaient, Guillaume Gouffier et Poncet de la Rivière, sous le prétexte de faire un pèlerinage à Sainte-Geneviève.

Pierre de Brezé, qui n'avait jamais cessé, même pendant

l'instance judiciaire, de signer les pièces, de porter ses titres, est plus fort que jamais.

L'homme de la maison d'Anjou, le grand serviteur, le courageux soldat, songe à rompre avec l'Angleterre, à entraîner le Roi à la conquête de la Normandie. Le roi Charles a plus que jamais besoin de son grand sénéchal.

LA MORT DE LA PÉCHERESSE

Ce fut un bel été que celui de l'année 1449. La récolte du blé s'annonçait bonne. Le prix du pain et du vin baissait dans la ville frondeuse. Pour deux tournois, on avait à Paris assez de pain pour vivre une journée; pour deux deniers, on trouvait une pinte d'un bon vin blanc ou vermeil. On criait à huit deniers le quarteron d'œufs, un très grand fromage pour six, la livre de bon beurre à huit. Et il faisait si sec que de la place Maubert à Notre-Dame on pouvait traverser la Seine, hommes et femmes, sur de petites pierres sans se mouiller les pieds. Cela amuse et soutient le moral tandis que le Roi quitte Chinon, le 6 août, pour se rendre en Normandie.

L'expédition avait été minutieusement préparée. Suivant une vie romancée contemporaine, assez plausible dans certains détails, les dames avaient espéré un instant suivre l'armée, comme la cour le fera plus tard, au temps de Louis XIV : « Après disner que le Roy saillist de table, se retira en sa chambre. La Royne vint, accompaignée de plusieurs belles dames et damoiselles qui moult furent joieuses des nouvelles, et firent moult grant chiere et beaucoup de beaulx esbatemens, ainsi comme il estoit de coustume. Et entre les aultres, une moult belle dame parla et dist au Roy : « Sire, j'ai oy dire que vous avez reçu de bonnes nouvelles, Dieu mercy! Menez nous en la guerre : vous en serez plus vaillant et toute vostre compaignie. Nostre heur vous vauldra tant que vous ne sauriez penser. » Et le Roy respondit : « Se tout n'estoit gaigné, ce seroit bien fait de vous y mener; car je scay bien que, par vous et les aultres belles dames qui estes icy, tout se conquerroit... Mais... nous n'y aurions jamais honneur. » Et la dame lui respondit : « Ne vous soussiez de riens. Pensez vous

estre ung roy sans affaire? Nennil, il n'en fut oncques point. Les grans roys ont les grans affaires. Vous trouverez encores assez où exploicter vostre corps et les vertuz des belles dames, quant vous vouldrez... »

Mais c'est un fait qu'Agnès demeura à Loches. Le roi Charles avait laissé près d'elle Guillaume Gouffier, son intime et son valet de chambre, avec une avance de 600 livres pour lui aider à supporter les frais de son hôtel. Guillaume de Courcelles, premier valet de chambre, fait un don au père de la petite folle donnée récemment à la dame de Beauté.

Le Roi chevauchait pour conquérir la Normandie. On apprend qu'il est au Pont-de-l'Arche. On sort de la Sainte-Chapelle la précieuse couronne, le fer de la lance et le clou pour les porter en procession. Les Français sont à Mantes, puis à Vernon. En octobre se déroule à Paris la grande procession des Innocents. Mais le temps a changé; ils ne doivent pas être heureux, ceux qui vont à la guerre, sur les mauvais chemins, par un automne pluvieux. Aux pluies sans fin, et prématurément, succède un hiver qui s'annonce cruel par la gelée. Dunois, lieutenant général, marche sur Rouen. Premières escarmouches. Mais les Anglais de la garnison sont gens d'honneur qui refusent de se rendre et de recevoir les hérauts de France. Le Roi a quitté le Pont-de-l'Arche. Sous la pluie qui redouble, il s'est logé avec le roi de Sicile dans une abbaye de femmes, à une lieue et demie de Rouen. Il regarde la ville, sous la pluie et la brume, puis regagne le Pont-de-l'Arche avec le reste de l'armée. C'est maintenant l'hiver. Ne nous hâtons pas. Mais quelques jours après les bourgeois de Rouen, qui étaient montés sur deux grosses tours des murailles, ont fait savoir aux gens du Roi qu'ils pouvaient entrer par là dans la ville. Le 16, l'armée royale chevauchait de nouveau vers Rouen. Dunois et ceux de sa compagnie s'avancent et placent les échelles à l'endroit indiqué par les bourgeois. On donne l'assaut. Mais Talbot, le vieux chien de l'Angleterre, grogne et veille; avec ses trois cents Anglais il défend la muraille. Les bourgeois de Rouen, qui ont voulu favoriser l'assaut des Français, sont cruellement massacrés dans leurs tours. Le sang coule abondamment. Les rois de France et de Sicile, qui ont poussé jusqu'à Darnétal, constatent que le fruit n'est pas encore mûr. Ils retournent au

quartier général du Pont-de-l'Arche. Mais le 17 octobre, les bourgeois de Rouen, qui ont dû être préparés savamment, et semblent terrorisés à l'idée du massacre qui suivra l'assaut général des Français, trouvent dans leur frayeur un nouveau courage. Ils osent parler ferme au duc de Somerset, gouverneur du duché de Normandie. Il n'avait, pour tenir, ni blé, ni bois, ni chair, ni vin. Le duc de Somerset compte autour de lui 50 ou 60 Anglais. La garnison anglaise est de 300 hommes en tout. Les bourgeois de Rouen peuvent réunir, eux, de 800 à 1 000 combattants, armés ou portant des bâtons. La ville entière se joindra à eux. Le duc de Somerset essaye de calmer la multitude qui gronde à l'hôtel de ville : mais les gens de Rouen, réunis à la maison commune, ont décidé d'envoyer leur archevêque au Pont de Saint-Ouen, à une lieue du Pont-de-l'Arche. Des chevaliers anglais les accompagneront. Les délégués sortent librement et rapportent au Conseil de Rouen une réponse fort agréable aux habitants de la ville, mais déplaisante aux Anglais, qui courent en armes occuper le Palais, les ponts, les portails, le château. Les bourgeois en armes les regardent et chacun s'observe. C'est fort simple. Les bourgeois ont fait savoir au roi Charles qu'ils sont prêts à le mettre dans la ville. Ils l'attendent. Le dimanche 19 octobre ils s'enhardissent à poursuivre les Anglais dans la rue; et ceux-ci doivent se réfugier, qui au château, qui au Palais. Les bourgeois sont maîtres des tours et des portes, tandis que Dunois, lieutenant général, vient de monter à cheval à la tête de ses compagnies pour leur prêter secours. Le Mont Sainte-Catherine, gardé par 26 Anglais, la forteresse et la chapelle, qui dominent Rouen, sont déjà aux mains des Français. Le roi Charles y a logé cette nuit.

La « bataille » de France, toutes bannières déployées, est rangée devant la porte du faubourg Martainville. Les bourgeois de Rouen ont tenu parole et ils viennent spontanément d'apporter les clefs de la cité. Pierre de Brezé y fait le premier son entrée, avec 100 lances et des archers, et il se loge devant le château. Dunois s'installe devant le Palais, où sont le duc de Somerset et Talbot. Le lendemain entrait qui voulait à Rouen, dont les portes étaient ouvertes. La nouvelle arrive le même jour à Paris. Le roi est à Rouen! Toutes les

cloches sonnent, une immense procession de 50 000 personnes suit le sacrement de Saint-Jean-en-Grève; dans la rue Saint-Martin, devant la fontaine Maubuée, on représente l'histoire de Paix et de Guerre. Ah! les godons, comme disait Jeanne d'Arc, on les a eus!

Il s'agissait maintenant de prendre les Anglais dans Rouen. Des tranchées entouraient le Palais. On amène les bombardes et les canons devant la porte. Somerset, n'ayant pas la possibilité d'être secouru, demande à parler au Roi. Charles demeure toujours au Mont Sainte-Catherine, dans une chambre bien parée, entouré de ses seigneurs et des pairs. C'est toujours comme cela dans les états-majors. Somerset a revêtu sa belle robe de velours bleu, fourrée de martres zibelines, et mis son chapeau de velours vermeil, fourré de pareilles martres. Il est tricolore, aux couleurs de la France. Mais le Roi n'a même pas voulu entendre sa requête. Et Dunois l'enferme au Palais comme dans une souricière. C'est bientôt la capitulation, qui coïncide avec la fête de la Toussaint, que le Roi célèbre au Mont Sainte-Catherine, à grande joie, remerciant Dieu de la bonne fortune et des prospérités continuelles qu'il lui envoyait.

Un long cortège se forme. Les archers du Roi, revêtus de leurs jaquettes vermeilles blanches et vertes, en prennent la tête; suivent les archers du roi de Sicile, du comte du Maine, les 600 archers montés, les trompettes qui soufflaient si fort, les trompettes vermeilles du Roi, messire Guillaume Jouvenel des Ursins qui bedonne en habit royal précédé des sceaux, les grands destriers de l'écurie du Roi houssés de velours azur, Saintrailles armé de blanc, monté sur un haut destrier, qui porte la grande épée du Roi, dont le pommeau est d'or fin, et la gaine de velours bleu semé de fleurs de lys. Le Roi! Il est armé de toutes pièces, monte un coursier couvert jusqu'aux pieds de velours azur, et porte sur sa tête un chapeau de castor doublé de velours vermeil sur lequel il y avait une houppe de fils d'or. Il est comme aux jours où il commença de rompre des lances pour l'amour de la jeune Agnès. Le roi de Sicile, râblé et malicieux, chevauche à sa droite tandis qu'à sa gauche se tient le comte du Maine, tous deux « armés de blanc ». Les tétières de leurs chevaux sont des bijoux où flotte la plume d'autruche. Les pages terminent le défilé.

Des processions sortent des églises et vont à la rencontre des vainqueurs, portant les châsses et leurs reliques, chantant *Te Deum laudamus*. Non, de mémoire d'homme, on n'avait vu pareille chevalerie! Sur le chemin de Notre-Dame un cerf ailé s'agenouille devant le Roi. Délicate attention, car c'est lui le cerf volant de la légende, comme le disait déjà une ballade du temps de Jeanne d'Arc. A une fenêtre, Dunois salue madame la comtesse sa femme. Elle est auprès de la femme du duc de Somerset, venue pour voir passer le « mystère », et de lord Talbot. Les Anglais, gardés en otages, contemplent le défilé, bien marris en leur cœur, mais déférents. Car cette entrée à Rouen fut presque une fête d'entente.

Le Roi met pied à terre, arrivé devant Notre-Dame où il est reçu par l'archevêque et par le clergé. Il entre dans la vaste nef, où sont tant de souvenirs de la conquête anglaise; il se recueille, faisant oraison pendant un certain temps. Puis chacun regagne son hôtel, tandis que les feux s'allument dans la ville où le vin coule. Le Roi trône à l'archevêché, entouré de son conseil, là où parut si longtemps Bedford. Les gens d'Église, les bourgeois, le peuple entourent le Roi. Ils le supplient de les conserver en sa grâce, d'achever la poursuite de ses antiques ennemis les Anglais. Ils l'aideront de leurs corps et de leur argent. Pierre de Brezé, qui a voulu et conduit l'opération, est fait capitaine de Rouen. Le 13 novembre, on apprend la reddition de Château-Gaillard, place réputée imprenable. C'était donc cela l'occupation anglaise de la Normandie; ce n'était que cela la citadelle de l'Angleterre!

Le roi Charles quitte Rouen, armé d'une brigandine et portant dessus une jaquette de drap d'or. Il chevauche jusqu'à Caudebec et ordonne à Dunois de faire le siège de la ville d'Harfleur. Lui restera à Montivilliers.

Dunois investit Harfleur, le 8 décembre. Le froid est très vif; on ne trouve pas de bois pour faire des abris. De fortes gelées, puis cette grande pluie qui succède aux glaces et transit les hommes dans leurs tranchées de terre. Ils n'ont pour se couvrir que de la paille et des genêts. Seize grandes bombardes sont amenées de Montivilliers pour ouvrir le feu sur Harfleur. Des tranchées profondes ceinturent la place. Le roi Charles se rend aux tranchées pour voir battre les murs

de la ville. Il s'expose, lui qui craignait tout. On le voit dans les fossés, aux mines, la salade sur la tête et le pavois à la main. Maître Jean Bureau, trésorier de France, et son frère Gaspard dirigent l'artillerie et les travaux de mines. La veille de la Noël, la place était reçue à composition, et, le 1er janvier 1450, Dunois recevait les clefs d'Harfleur. Mais un vieux capitaine comme lui, et solide et prudent, a jugé qu'il fallait en finir. Il a envoyé aux gens du Havre ses hérauts, pour leur demander d'amener la bannière à croix rouge sur champ blanc. Deux hérauts plantent au Havre la bannière à fleur de lys de France. Un grand cri s'élève. Il n'y a déjà plus d'Anglais dans la ville, la plupart s'étant jetés dans des bateaux. Ils cinglent, sous le gros temps d'hiver, vers Albion.

Le Roi avait gagné l'abbaye de Jumièges, de l'ordre de Saint-Benoît, à cinq lieues au-dessous de Rouen, pour se reposer un moment, tandis que l'on faisait les préparatifs du siège d'Honfleur.

Une surprise, et quelle surprise, devait lui arriver! La belle Agnès, la pauvre, venait de traverser la France avec son gros ventre de femme enceinte. Le Roi la fait installer au manoir du Mesnil, maison de plaisance des abbés de Jumièges, car elle ne peut rester à l'abbaye, et parmi l'armée. Qu'est-elle venue faire ici, la malheureuse, qui a sans doute souhaité de suivre souriante la conquête ou la promenade militaire. Qu'a bien pu lui expliquer Pierre de Brezé? Elle dit qu'elle a fait cela pour avertir le Roi « que certains de ses gens voulaient le trahir et le livrer aux mains de ses anciens ennemis les Anglais ». Allons donc! le Roi est aujourd'hui le victorieux Charles! il ne peut tenir compte de l'avertissement « et ne s'en fit que rire ». Mais Agnès croyait à ces bruits, qui l'accablaient de tristesse et d'indignation. Comment dans son état, par un temps pareil, eût-elle autrement entrepris ce voyage? Le roi souriait, car il comprenait son doux mensonge.

Et tout à coup la dame de Beauté prit le « flux du ventre » dont elle fut fort malade, comme Jean Chartier le sut par le rapport de Maître Denis, docteur en théologie, son confesseur. Mais elle eut belle contrition et repentir de ses péchés. Il lui souvint de Marie-Madeleine, qui fut une grande pécheresse selon la chair, et elle invoqua bien dévotement à son aide

Dieu et la Vierge Marie. Puis, comme bonne catholique, après avoir reçu les sacrements, elle demanda ses Heures pour dire les vers de saint Bernard qu'elle y avait écrits jadis de sa main. Alors elle dicta ses volontés et ses legs qui pouvaient monter à 60 000 écus tant pour ses aumônes que pour payer ses serviteurs. Enfin elle désigna les exécuteurs de son testament, qui étaient noble homme Jacques Cœur, l'argentier, honorable et sage personne maître Robert Poitevin, physicien et prêtre, le savant médecin de la Reine, maître Étienne Chevalier, secrétaire et trésorier du Roi : « Item, elle ordonna que le Roy seul et pour le tout fust par dessus les trois dessus dits. »

Mais Agnès voyait bien que sa maladie empirait. Et comme Guillaume de Tancarville, comte d'Harcourt, madame de Brezé et Guillaume Gouffier se tenaient à son chevet, avec ses demoiselles, on entendit madame Agnès dire « que c'étoit peu de chose, et orde et fétide de notre fragilité ». Elle répétait à peu près le mot désabusé que la dauphine d'Écosse dit à son lit de mort. Puis elle demanda à maître Denis, augustin, son confesseur, de vouloir bien l'absoudre de peine et de ses péchés par vertu d'une absolution qui était à Loches, comme elle disait. Ce que fit le confesseur s'en rapportant à sa parole.

Alors la dame de Beauté poussa un grand cri, réclamant et invoquant la benoîte Vierge Marie. Et se sépara l'âme de son corps, le lundi 11 février de l'an 1450, sur les six heures après-midi. Ainsi passa madame Agnès dans la fleur de sa jeunesse.

PIERRE CHAMPION

LA POLIOMYÉLITE

DÉFINITION

L'épidémie de poliomyélite qui a sévi l'été dernier dans le Bas-Rhin a alarmé les mères de famille, et elle a rappelé l'attention du public éclairé sur cette maladie.

La poliomyélite a été isolée (1840) du groupe confus des maladies nerveuses par un médecin de Stuttgart, nommé Heine. Les lésions histologiques, qui caractérisent cette affection, ont été précisées par un médecin suédois, Medin : elles consistent en une inflammation (*ite*) de la moelle (*myél*) dont la substance grise (*polio*) est seule altérée.

L'expression de poliomyélite est donc parfaitement appropriée à la maladie de Heine-Medin, elle doit être substituée au vocable imprécis de paralysie infantile; celui-ci a, en outre, l'inconvénient de faire supposer que la maladie en question ne frappe que les enfants, ce qui est inexact.

RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE

La poliomyélite paraît s'étendre à la plupart des régions tempérées du globe : les pays chauds semblent indemnes; mais, au fur et à mesure qu'une maladie est mieux connue, le nombre des cas diagnostiqués augmente et l'aire de dispersion s'étend : au cours des dernières années, la poliomyélite a été observée à Madagascar.

Vers le milieu du XIXe siècle, les médecins ne signalaient

que des cas sporadiques de poliomyélite; progressivement, l'affection parut se propager dans la majeure partie de l'Europe et en Amérique septentrionale, où des épidémies éclatèrent; celles-ci gagnèrent les contrées les plus éloignées telles que l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

De 1911 à 1913, 8 978 cas sont diagnostiqués en Suède; en 1929, la poliomyélite se manifeste en Hollande par 508 cas, dont 76 mortels. La première épidémie belge apparaît en 1929 (500 cas). L'Irlande et l'Angleterre sont frappées respectivement en 1924 et en 1926, 1927, 1928, 1929.

En 1926, des épidémies sont signalées en Australie et en Nouvelle-Zélande. Jusqu'à la fin de l'année 1926, les médecins roumains n'avaient constaté l'existence de la poliomyélite que sous la forme sporadique; en 1927, éclate une épidémie qui se prolonge jusqu'en 1929, frappant 2 639 sujets parmi lesquels on compte 300 morts. Au cours de l'année 1929, les parties septentrionales de l'Italie sont assez sévèrement touchées (1 123 cas).

En France, la première épidémie remonte à 1888; elle ne fut pas sévère, non plus que les poussées qui se manifestèrent ensuite dans la région parisienne, en Seine-et-Oise, à Rouen, à Salies-de-Béarn, dans le Gers, le Jura, l'Yonne et la Corse.

Au cours de l'année 1930, 389 cas furent déclarés dans le Bas-Rhin.

En ce qui concerne les diverses régions de la France, je ne puis fournir de statistique. Je dois me borner à l'indication suivante sur l'imprécision de laquelle point n'est besoin d'insister : les demandes de sérum antipoliomyélite, qui m'ont été adressées, semblent révéler l'apparition, en 1930, de plus d'un millier de cas de poliomyélite, répartis diffusément sur l'ensemble du territoire, avec des fréquences variables suivant la région :

Des départements de la Haute-Garonne, de la Lozère et des Hautes-Pyrénées, aucune demande de sérum ne nous est parvenue.

Un cas nous est connu pour chacun des départements suivants : Corse, Haute-Savoie, Haute-Vienne, Basses et Hautes-Alpes.

Les autres départements, non désignés ici, ont adressé un

petit nombre de demandes. Plus de 20 cas ont été traités dans la Meurthe-et-Moselle, le Nord, le Calvados, le Maine-et-Loire, la Sarthe où se sont créés des foyers. Ce nombre a été très largement dépassé pour la région du Haut et du Bas-Rhin.

La poliomyélite paraît endémique, à un faible degré, dans les départements des Vosges, de l'Allier, des Ardennes, de la Loire-Inférieure, de la Manche, de la Meuse, de Saône-et-Loire, de la Vendée, de l'Yonne et des Côtes-du-Nord.

Le département de la Seine a présenté, en 1930, de nombreux cas de poliomyélite; ceux-ci ne peuvent figurer dans une statistique relative à la distribution géographique de la poliomyélite, parce que les hôpitaux de l'Assistance publique reçoivent des malades provenant de toutes les régions de la France et dont l'origine est soigneusement cachée à l'Administration.

Aux États-Unis de l'Amérique du Nord, la poliomyélite affecte une allure sévère : en 1907, 2 500 cas sont relevés à New-York et plusieurs centaines dans l'État de Massachusetts; en 1916, dans la ville et l'État de New-York, 13 000 personnes sont atteintes de poliomyélite; enfin, pour l'ensemble des États-Unis, 10 151 cas ont été déclarés en 1927.

Quoique dépourvues de précision, ces statistiques suscitent, entre autres, une remarque : les petits pays sont frappés par la poliomyélite dans une proportion plus élevée que les pays à population très nombreuse. Mais gardons-nous de conclure prématurément et de prendre des apparences pour des réalités : je prépare du sérum antipoliomyélite depuis plus de douze ans; je n'ai connaissance des cas de poliomyélite que par les demandes de conseils et de sérum qui me sont adressées; or, celles-ci ne cessent d'augmenter d'année en année, ce qui tient, en partie, à ce que l'usage du sérum antipoliomyélite se répand progressivement.

Quand une maladie fait son apparition dans la nosographie, on a toujours tendance à la considérer comme nouvelle; bien souvent il s'agit simplement d'une affection ancienne que les recherches biologiques, suscitées par la clinique, dégagent d'un ensemble confus et disparate et dont le facteur pathogène, jusqu'alors inconnu, est mis en évidence.

En ce qui concerne la poliomyélite, Hansen a fait au Groenland, dans le cimetière de Herjolfness, des constatations qui confèrent à cette maladie une réelle antiquité; certains des ossements exhumés présentent des atrophies et des déformations, que leur découvreur rattache à la poliomyélite. Or, ces pièces anatomiques proviennent d'une race autochtone, qui a disparu à une époque extrêmement reculée.

LÉSIONS ANATOMIQUES

Au point de vue anatomo-pathologique, les lésions de la moelle épinière sont assez caractéristiques. Tout d'abord, les cellules névrogliques prolifèrent, des éléments migrateurs envahissent le tissu nerveux; enfin, les cellules nerveuses motrices sont détruites par des éléments qui les érodent au moyen de leurs sucs digestifs et finalement les digèrent pour occuper ensuite leur place.

Il est évident qu'aucun médicament physique, chimique ou biologique ne peut remédier à la destruction des cellules nobles de la moelle : la *neuronophagie* (de neurone = cellule nerveuse et de φαγειν = manger) a pour conséquence la suppression du centre moteur représenté par la cellule nerveuse proprement dite.

DIAGNOSTIC, SYMPTÔMES ET ÉVOLUTION

Pour me conformer à l'ordre logique, je devrais aborder maintenant l'histoire clinique de la poliomyélite; il conviendrait tout d'abord d'exposer la symptomatologie de la maladie. Cependant, je ne m'occuperai pas ici des syndromes initiaux pour la raison suivante : quand un débutant en médecine étudie une maladie, fréquemment, il retrouve sur lui-même les symptômes de celle-ci. Au cours de l'été dernier, j'ai été consulté par plusieurs personnes qui, en se basant sur des descriptions parues dans les journaux politiques, avaient posé, pour elles-mêmes ou pour leurs enfants, le diagnostic de poliomyélite. Exposer devant le grand public la symptomatologie de cette maladie infectieuse, c'est risquer d'alarmer inutilement les mères de famille. Je me bornerai à dire que la

poliomyélite, à la période d'état, est caractérisée par de la paralysie flasque, plus ou moins étendue.

En ce qui concerne le diagnostic, les parents ont une ligne de conduite bien simple : appeler le médecin de la famille, dès qu'un enfant est malade. De cette façon, un diagnostic précoce est posé et la thérapeutique peut être instituée de bonne heure, par conséquent dans des conditions favorables.

D'ailleurs, à ses débuts, même pour un clinicien exercé, le diagnostic de la poliomyélite est des plus épineux : en effet, la plupart des autres maladies infectieuses présentent les mêmes syndromes initiaux (fièvre de 39°-40°, céphalalgie, myalgies, arthralgies, coryza, angine, troubles gastro-intestinaux, prostration ou agitation).

La fièvre disparue, le patient veut se lever : ses efforts restent vains, un ou plusieurs membres sont paralysés; le virus poliomyélitique a envahi la moelle épinière et a provoqué les lésions, décrites ci-dessus, au niveau des cellules nerveuses des cornes antérieures de la moelle, qui commandent les mouvements des membres; dès lors, le diagnostic s'impose : il s'agit d'une poliomyélite aiguë.

Le virus peut parcourir, dans la moelle épinière, une marche ascendante. Dans ce cas, les paralysies débutent par les membres inférieurs, gagnent les bras, puis les muscles du tronc, de la nuque et du cou; ultérieurement l'infection atteint le bulbe, phénomène qui se traduit cliniquement par des paralysies multiples au niveau de la face, de la langue, du pharynx et des yeux; finalement apparaissent des troubles cardiaques et respiratoires, d'essence paralytique également, qui entraînent la mort.

Suivant une foule de facteurs imprécisés (époque, pays, température, virus, etc.) la mortalité varie sensiblement; cependant, d'une manière générale, elle est plus élevée chez l'adulte que chez l'enfant. Pour fixer les idées, admettons cependant que le pourcentage global n'atteint pas 15 chez les enfants de moins de deux ans pour s'élever à 33 chez les sujets ayant dépassé cet âge.

D'autre part, si certaines poliomyélites évoluent de façon bénigne ou même inapparente, sans laisser aucune séquelle, bon nombre de sujets non traités conservent des paralysies

musculaires entraînant des atrophies et des lésions musculaires et osseuses; ils restent infirmes et estropiés pour toute la vie.

Ce sont probablement là les lésions que Hansen a découvertes sur les ossements du cimetière groenlendais sus-indiqué et qu'il attribue à la poliomyélite.

LE MICROORGANISME PRODUCTEUR DE LA POLIOMYÉLITE

En se basant sur les faits cliniques, Strumpel et Pierre Marie ont introduit, en pathologie, la notion de la nature infectieuse de la poliomyélite.

Cette indication a incité de nombreux microbiologistes à rechercher le germe pathogène : dans une première phase, une foule de bactéries diverses, dépourvues de spécificité, ont été décrites : les unes appartiennent à des espèces connues (*Streptococcus, Diplococcus catarralis, Diplococcus pharyngis flavus*, etc.); d'autres ont été considérées comme nouvelles et ont été dénommées ou non; enfin, quelques biologistes ont décelé des corpuscules énigmatiques (corps globoïdes, notamment).

La technique des ensemencements bactériologiques aurait pu être mise en œuvre indéfiniment sans aucun profit. Heureusement, en 1909, Landsteiner[1] et Popper abordèrent l'étude microbiologique avec une nouvelle méthode : l'inoculation aux animaux. Voici l'expérience fondamentale de ces expérimentateurs, dont découlent tous les progrès réalisés dans l'étude de la poliomyélite : Landsteiner et Popper prélèvent un fragment de moelle virulente sur un homme mort de poliomyélite; ils le broient et inoculent l'émulsion ainsi obtenue à des lapins, cobayes, souris et singes (Cynocéphale et Macaque). L'injection ne provoque pas de réaction chez les rongeurs; en revanche, les Primates se paralysent et meurent; leur moelle épinière présente des lésions comparables à celles observées chez des sujets humains ayant succombé à la poliomyélite.

Ce point capital acquis, il restait à transmettre l'infection

1. Le prix Nobel (médecine) pour 1930 a été décerné au professeur K. Landsteiner; à cette occasion j'adresse à mon éminent collègue mes très cordiales félicitations.

en série, de singe à singe, ce qui fut réalisé très rapidement par Flexner et Lewis, Leiner et Wiesner, Weichselbaum, Landsteiner et Levaditi.

Quelle est la nature du virus poliomyélitique? Cette question ne peut être résolue actuellement; un fait seul est établi expérimentalement : la poliomyélite est provoquée par un virus qui traverse les bougies filtrantes.

Le virus est assez sensible à la chaleur; immergé dans la glycérine diluée, maintenu au-dessous de 0° C., il conserve sa virulence pendant plusieurs années.

La connaissance du facteur pathogène d'une maladie infectieuse constitue une notion capitale, qui doit cependant être complétée par d'autres données, notamment : où se conserve dans le milieu ambiant le virus? comment se propage-t-il à l'homme?

Un fait est certain : la poliomyélite se transmet par contact direct, soit avec des malades, soit avec des convalescents, soit avec des sujets atteints d'une forme inapparente de la maladie, soit enfin avec des individus en bonne santé, dont le nasopharynx est un réservoir de virus poliomyélitique. Notons que ce virus peut infecter d'autres hommes, mais il est sans effet sur le porteur de germes lui-même.

La notion de la contagion interhumaine constitue actuellement la directive essentielle des hygiénistes qui édictent les mesures prophylactiques : le virus est véhiculé par l'éternuement, la toux, les particules salivaires projetées au cours de l'émission des sons, etc.

Expérimentalement, Flexner et Lewis, Landsteiner et Levaditi ont infecté des singes, en plaçant, dans les fosses nasales de ces Primates, des bourdonnets de coton hydrophile, imprégnés de virus poliomyélitique.

La marche de certaines poussées poliomyélitiques a conduit récemment Kling à suspecter l'eau comme vecteur de virus : « Sans eau, a écrit le médecin suédois, aucune formation de foyers poliomyélitiques ». Dès lors, on peut se demander si d'autres liquides, notamment le lait, ne jouent pas le même rôle. En tout cas, Kling, Levaditi et Lépine ont établi expérimentalement que le singe est susceptible de s'infecter par le tube digestif et que les fèces peuvent être virulentes.

PHYSIOLOGIE PATHOLOGIQUE

Au point de vue de la physiologie pathologique, une notion de haute importance est à retenir : le virus poliomyélitique est neutralisé par le sang d'un singe, qui a guéri de cette infection (Landsteiner et Levaditi, Leiner et Wiesner, Roemer et Joseph, Flexner et Lewis).

Cette dernière constatation a conduit A. Netter et C. Levaditi à utiliser, pour la thérapeutique humaine, le sérum des sujets guéris de poliomyélite; c'est l'agent médicamenteux désigné couramment sous le nom de sérum de convalescent.

Bien qu'un certain nombre de médecins contestent ou même nient son pouvoir curatif, le sérum de convalescent constitue un médicament efficace; malheureusement, c'est un produit qui est toujours très peu abondant; au début des épidémies, les médecins en sont à peu près complètement démunis et ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que de maigres stocks peuvent être constitués.

Je n'aurais jamais tenté de produire du sérum antipoliomyélite[1] au moyen d'un animal, si le sérum de convalescent pouvait être recueilli dans les conditions suivantes :

Stocks répondant approximativement aux besoins;

Pouvoir immunisant contrôlé;

Impossibilité de transmettre une maladie infectieuse (tuberculose, syphilis, etc.).

Pour titrer un sérum antipoliomyélite, deux singes sont nécessaires; d'autre part, je ne crois pas prudent de prélever sur un homme adulte, en deux prises mensuelles, plus de 500 centimètres cubes de sang (soit 250 cc. de sérum), dont le prix est de 1 fr. 25 le centimètre cube; la plupart des personnes, surtout les mères quand il s'agit de leurs enfants, répugnent à ces saignées qui, soigneusement surveillées, sont cependant sans inconvénients pour la santé.

Enfin, au cours de ces dernières années, la Société médicale des hôpitaux s'est préoccupée des cas de contagion, consécutive à la transfusion sanguine interhumaine.

1. Aux États-Unis, E.-C. Rosenow, Neustaedter, Banzhaf et Thro, J.-W. Nuzum et R. Willy ont préparé des sérums par inoculation au cheval de substances diverses, de bactéries, notamment de streptocoques isolés chez des poliomyélitiques.

Pratiquement, il est à peu près impossible, surtout au début d'une épidémie, de se procurer du sérum de convalescent dans la plupart des pays, en France notamment, où les demandes radiodiffusées de ce produit restent sans réponse et où même ceux d'entre mes confrères qui n'accordent leur confiance qu'à ce dernier me prient néanmoins de leur expédier du sérum d'origine animale.

La Belgique possède un service ministériel d'hygiène, dont l'organisation est remarquable; il est dirigé par le Dr Timbal, éminent hygiéniste, aussi dévoué qu'avisé. Lorsque, en 1929, l'épidémie de poliomyélite a éclaté en Belgique, la Direction de l'hygiène ne possédait pas le moindre stock de sérum de convalescent et elle n'a pu en obtenir d'aucun pays. Sur la demande du gouvernement belge, j'ai sur-le-champ envoyé une dizaine de litres de sérum équin et j'ai commencé incontinent la préparation de sérum simiesque dont plusieurs litres ont pu être expédiés au bout de quelques semaines. Depuis, le Dr Timbal tient en réserve un stock important de sérum antipoliomyélite simiesque et équin.

Lorsque j'ai abordé (1917) l'étude de cette question, Landsteiner et Popper, Kling, Flexner et Lewis, Noguchi, Levaditi, Leiner et Wiesner, etc., avaient établi nombre de notions de haute importance; je me fais un devoir de rappeler ici les recherches de collègues que je ne puis désigner tous nommément et dont les travaux m'ont été d'un grand secours.

PRÉPARATION DU SÉRUM ANTIPOLIOMYÉLITE AU MOYEN D'ANIMAUX

Actuellement, la thérapeutique de la poliomyélite devrait comprendre deux temps : un traitement d'assaut avec le sérum simiesque, à pouvoir immunisant élevé, dont la production est, de tous points, comparable au point de vue de la physiologie pathologique à celle du sérum de convalescent; ultérieurement un traitement par du sérum équin rigoureusement titré. La méthode idéale consisterait à n'administrer aux poliomyélitiques que du sérum à très haut pouvoir immunisant. Malheureusement, je ne puis produire

qu'une quantité infime de sérum simiesque, qui est très bien supporté par l'organisme humain.

Deux espèces animales servent à préparer le sérum antipoliomyélite : le cheval et le singe. Le sérum d'origine équine est obtenu en inoculant un cheval avec du virus poliomyélitique. Au bout de trois mois environ, le sérum est soumis à un titrage. Les seuls chevaux fournissant un sérum immunisant sont retenus pour la récolte du produit médicamenteux. En effet, administrer du sérum de cheval dont le pouvoir immunisant n'est pas établi, ce n'est pas faire de la sérothérapie, mais de la protéinothérapie ou de la thérapeutique de choc. On ne saurait prétendre à faire de la sérothérapie antitoxique à moins d'avoir établi que le sérum employé renferme des substances immunisantes (immunisines, antitoxines).

Il n'y a pas d'autres obstacles à préparer, en quantité quelconque, du sérum antipoliomyélite de cheval, que des difficultés matérielles.

Pour obtenir ce produit, il faut des chevaux et du virus provenant du singe.

On peut facilement calculer ce que coûtent l'achat et l'entretien d'un cheval. D'autre part, sur un lot de chevaux préparés pour obtenir du sérum antipoliomyélite, un tiers des animaux, tout au plus, fournit un produit riche en immunisines. Quant au prix d'achat des singes, il est très élevé; leur nourriture (pain, bananes, pommes, oranges, figues, carottes, lait) est onéreuse; le local qui les abrite doit être maintenu à 18° centigrades pendant les deux tiers de l'année.

L'inoculation périodique d'émulsions de centres nerveux d'homme ou de singe ayant succombé à la poliomyélite fournit un sérum dont A. Netter (1926) a «pu personnellement reconnaître l'efficacité déjà constatée par Étienne, Debré, Babonneix, etc. On n'est donc plus obligé de recourir au sérum des convalescents, dont l'approvisionnement, on le conçoit, n'était pas sans difficultés. Le sérum de cheval immunisé donne des résultats aussi bons que le sérum humain.»

Après vaccination, les singes peuvent recevoir impunément de fortes doses de virus; en quelques semaines, leur sérum acquiert un pouvoir immunisant élevé, et constitue ainsi un

agent thérapeutique très actif, incapable de transmettre au patient une maladie infectieuse. Cette technique nécessite l'emploi de cynocéphales pesant de dix-huit à vingt kilogrammes dont le prix d'achat est élevé, l'entretien onéreux, le maniement très laborieux et dangereux.

Les colonies françaises, où abondent les singes, rendraient service à la collectivité en faisant capturer et en expédiant à l'Institut Pasteur les animaux indispensables à l'obtention du sérum antipoliomyélite.

RÉSULTATS FOURNIS PAR LE SÉRUM ANTIPOLIOMYÉLITE

D'une part, j'ai expérimenté sur le singe. Avec du virus moins actif que celui que j'ai injecté, A. Netter estimait « que la poliomyélite de l'homme est incontestablement moins grave que celle du singe. La quantité de virus utilisée dans les inoculations au singe est d'ailleurs infiniment supérieure à celle qui provoque l'infection chez l'homme ».

Inoculés, par voie intracérébrale, avec le virus, qui, depuis douze ans, est passé d'animal à animal, les singes meurent invariablement de poliomyélite, en sept jours environ, à moins qu'une maladie intercurrente ne les tue entre-temps. A la suite du traitement par le sérum antipoliomyélite, plus de la moitié des sujets survivent.

Douze ans se sont écoulés depuis que je prépare du sérum antipoliomyélite au moyen d'animaux; étant juge et partie, je me suis toujours abstenu de faire connaître mon opinion sur la valeur thérapeutique de cet agent médicamenteux; j'ai laissé à mes confrères de France et de l'étranger le soin de résoudre ce problème délicat, en raison de l'évolution naturelle de la poliomyélite, spécialement de ses rémissions spontanées.

Je dois, tout d'abord, remercier les cliniciens de la confiance qu'ils m'ont accordée dès le début de mes recherches. Immédiatement après les essais préliminaires, les demandes ont épuisé les quantités disponibles, au fur et à mesure de la production; jusqu'à présent, je ne suis pas encore parvenu à satisfaire à tous les besoins.

Actuellement, le sérum antipoliomyélite est employé en

France et dans presque tous les autres pays (pour ces derniers, dans la faible limite des disponibilités). C'est le professeur Étienne (de Nancy) qui a été le premier pionnier de la sérothérapie antipoliomyélite et qui a conféré à celle-ci ses lettres de crédit. Les médecins des hôpitaux de Paris estiment, à la quasi-unanimité, que tout sujet atteint de poliomyélite doit être traité par le sérum antipoliomyélite.

Le Dr Darré, médecin de l'Hôpital de la Charité, qui affirme sa préférence pour le sérum de convalescent, conseille « la collecte des sérums humains actifs, tout en continuant la préparation des sérums équins, dont l'efficacité a été maintes fois vérifiée. Il faut d'ailleurs s'efforcer d'avoir en réserve une importante provision de sérum actif, tant humain qu'équin ».

Le Dr Lesné, le pédiatre bien connu, résume ainsi son opinion : « Je ne vous adresse pas de nombreuses observations où le sérum a été employé dans des formes de poliomyélite localisées à un membre supérieur; elles ont guéri de façon plus ou moins complète, mais l'action du sérum n'a pas été évidente. Il n'en est pas de même de deux formes de quadriplégie avec signes de poliomyélite haute où la localisation commandait un pronostic très réservé; ici, l'influence du sérum m'a paru des plus nettes et a interrompu une évolution, à coup sûr, très grave. »

A la suite d'épidémies qui ont sévi en Belgique (1929), en France (1930) et en d'autres pays, nombre de cliniciens concluent que le sérum antipoliomyélite bloque l'infection, agit efficacement contre l'ascension du virus et, par conséquent, contre les troubles bulbaires, et diminue la gravité des séquelles, quand il ne les supprime pas. C'est là, d'ailleurs, la conclusion à laquelle se rallie la majorité des cliniciens de tous pays.

Au cours de l'épidémie observée l'été dernier en France, de nombreux médecins ont fait l'observation suivante : si on injecte du sérum antipoliomyélite à des sujets présentant un état saburral, de la raideur de la nuque et de la parésie des réflexes, il ne se produit ultérieurement ni paralysie, ni parésie; lorsque la parésie s'ajoutait aux signes précédents, les parésies persistaient après l'injection, mais sans paralysies ultérieures

(Drs Risser et Pfaff). Tout récemment, le professeur Étienne a observé des faits analogues sur une maîtresse et onze élèves d'un même pensionnat.

Dans un cas suivi en Belgique par le Dr Cornelis, où l'administration précoce de sérum antipoliomyélite avait été suivie de la disparition de tous les symptômes, j'ai pu établir par l'expérimentation que l'enfant avait été atteint de poliomyélite authentique.

Notons, cependant, quelques opinions contradictoires; d'après une statistique personnelle de dix-huit cas, le professeur Rohmer, notamment, estime n'avoir « aucune preuve de l'action thérapeutique du sérum antipoliomyélitique de cheval ». A la suite de cette lecture, faite à l'Académie de médecine le 3 mars 1931, le professeur Netter a insisté sur la supériorité du sérum de convalescent, sans admettre toutefois la conclusion précédente.

La quasi-totalité du sérum antipoliomyélite distribué aux médecins provient du cheval. Faute de singes et des moyens techniques nécessaires, je ne puis préparer qu'une quantité minime de sérum simiesque.

Comme tous les autres sérums, le sérum antipoliomyélite doit être administré précocement; il n'agit que contre le virus qu'il neutralise. L'emploi de cet agent médicamenteux n'est donc indiqué qu'à la phase aiguë. Concurremment avec le sérum, les poliomyélitiques doivent être soumis au traitement général anti-infectieux.

Quand la phase aiguë de la poliomyélite est passée, les séquelles qui subsistent doivent être traitées, aussitôt que les conditions physio-pathologiques le permettent, par les diverses méthodes de la physiothérapie.

Il en est du sérum antipoliomyélite comme de tous les autres produits similaires : il ne fournit des résultats favorables que dans certaines conditions : il est impuissant contre les formes à localisation bulbaire d'emblée, dans lesquelles les cellules fondamentalement vitales sont immédiatement détruites et qui se terminent par la mort en un certain nombre d'heures. En second lieu, le sérum antipoliomyélite doit être administré précocement, avant que des lésions cellulaires essentielles et irréparables ne soient constituées.

Enfin, la sérothérapie antipoliomyélite doit être instituée à doses suffisantes, ce qui n'a pas toujours été possible par suite de l'insuffisance du stock de sérum.

Dans un journal médical, les conclusions précédentes seraient étayées par de nombreuses observations de cas de poliomyélite. Ici, je me permettrai de relater brièvement une observation relative à un patient dont la cure a pu être assurée grâce à l'avion.

X... est âgé de vingt-quatre ans; de passage à Munich, il tombe malade; le professeur von Romberg et le Dr Bremer portent le diagnostic ferme de poliomyélite. L'état du patient est tel que les médecins traitants disent (4 juin 1927) au père qu'il n'y a plus qu'une ressource, essayer l'action curative du sérum antipoliomyélite. Sur la demande du père, par l'intermédiaire de M. Paul Dufour, ingénieur, résidant à Paris, le Dr Bremer me fait demander une entrevue. Vers la fin de la journée du 4 juin 1927, il part de Munich par avion; accompagné de notre compatriote, il arrive à mon domicile, à Vanves, vers minuit. Nous conférons sur le malade; peu après nous nous rendons à l'Institut Pasteur, où je remets le sérum nécessaire; à cinq heures (5 juin 1927), le Dr Bremer reprend l'avion, via Strasbourg, pour Munich où il constate (vers dix heures du matin, 5 juin 1927) une aggravation dans l'état du malade. La fièvre du début a disparu; mais, consécutivement à la marche ascendante de l'infection, tous les réflexes tendineux sont abolis, la quadriplégie est complète, seuls les doigts et quelques muscles de l'avant-bras sont mobiles. La miction ne s'effectue plus. Réaction méningée.

Vers dix heures du matin (5 juin 1927), le malade reçoit la première injection de sérum antipoliomyélite; en quatre jours, 300 centimètres cubes sont administrés; trois injections intrarachidiennes de 10 centimètres cubes chacune; une sous-occipitale de 19 centimètres cubes; les 250 centimètres cubes restants par voie intramusculaire. A la suite de ces injections la température, qui était redevenue normale, s'élève à 38°,8; successivement, les divers réflexes, sauf les achilléens, réapparaissent; la miction s'effectue normalement; les paralysies s'atténuent notablement (sauf pour la musculature du tronc et des épaules). Une infection gastro-

intestinale grave retarde la guérison. « En résumé, conclut le Dr Bremer, c'est un succès net à enregistrer, d'autant plus remarquable que le tableau clinique était anormalement grave. Mon opinion et celle de mon chef, M. le professeur Conseiller privé von Romberg, concordent pour attribuer ce succès exclusivement au sérum. Même si nous tenons compte des rémissions marquées qu'on observe fréquemment au cours de la poliomyélite, il faut reconnaître que des améliorations aussi rapides, réalisées du jour au lendemain, sont tout à fait inaccoutumées. »

A la date du 5 octobre 1928, le professeur von Romberg et le Dr Bremer m'ont informé que leur malade était en bonne santé et qu'il avait engraissé de 20 kilogrammes; malgré quelques séquelles, la capacité de travail de X... est à peine amoindrie; l'amélioration a fait des progrès inespérés.

***

Si le sérum antipoliomyélite marque un progrès dans la thérapeutique, si des vies d'enfants ont été conservées, si des infirmités mutilantes et définitives ont été évitées, l'humanité doit ces résultats aux maîtres qui ont fondé la biologie.

Dans ces recherches, je n'ai été que l'ouvrier qui a réalisé une partie du plan admirable tracé par Lavoisier, Claude Bernard et Pasteur.

AUGUSTE PETTIT

CONQUÊTE[1]

Une mine qui fume! Jamais aucun de nos indigènes n'avait rien conçu de pareil. Dans ce monstrueux coquillage rouge, la vie s'était éveillée. Le tuyau qui montait à l'entrée des caissons rendit un bruit sourd, un cri rauque de dragon, frémit dans toute sa longueur et se mit à cracher un liquide épais.

Il était six heures lorsque se produisit l'événement. Au bout de la terrasse gluante, Daniel Grean dansait en agitant son casque. Oui, positivement, il dansait. J'en étais bouleversé comme par une explosion.

— Demain le travail commence!

Il venait de sauter sur le moteur, l'arrêtait. Puis, commandant à Binh de lui amener tout le monde, il m'entraîna vers notre baraque.

Je me demande ce qu'il espérait encore y découvrir de potable : depuis dix jours, nous ne buvions qu'un thé assez fangeux. La chance maligne qui présidait à ses erreurs les plus graves nous permit de retrouver, sous un paquet de hardes, une touque à essence à demi pleine d'un liquide ayant quelque rapport avec l'alcool de palmes. Pendant que nous préparions des bols, les Siamois arrivèrent. Troupeau informe que poussait Binh; respirant une odeur chaude, âcre, les gencives rouges, les yeux en amandes noires; déjà effrayés par les phénomènes que comporte la venue des Blancs. Grean les mesura du regard.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars.

— Bien entendu, — souffla-t-il, — une seule rasade...

Quels liens pouvaient exister entre ces êtres et lui? « Qu'espère-t-il assouvir? » S'il était diminué à ses propres yeux, aux leurs il demeurait capable de tout. Il leva le bol en signe de possession, but, le passa au premier des indigènes. Sur ces faces anonymes, soudain aveu d'une terreur aux remous plus profonds, un frisson courut.

— Où sont les femmes?

Elles étaient derrière les hommes : du moins trois de celles qu'il avait recrutées au village voisin. Ses yeux clignèrent. Son menton se leva. Pour mieux voir, il rejeta, d'une chiquenaude, la visière de son casque en arrière.

« Ça y est... — pensai-je, — il va nous mettre tout le village à dos. »

Il fit un signe.

— Grean...

D'un regard de côté, il me cingla. Sur son profil les muscles se tendirent : seule la narine vivait. Je le revis, tenant la tête de Stéphanie dans ses deux mains, la tordant lentement comme on tord une barre, cherchant une place pour sa bouche. Une des femmes nous avait tourné le dos; le cercle des hommes s'entr'ouvrit sur les deux autres. La première était jeune. Grean ne regardait qu'elle. Fixée là par une habitude de l'obéissance plus forte que la peur, les cheveux en brosse, drus et noirs, la mâchoire sensuelle, les épaules nues malgré la pluie récente, elle regardait la pointe de ses seins dardée sous l'étoffe qui lui serrait le buste. Binh s'était éclipsé.

— Reprends le bol, — fit Grean.

Il voulait avoir les mains libres. Une sorte d'affolement le faisait trembler, décomposait sa force en une suite de réflexes dérisoires. Aucun des indigènes ne bougeait plus. Ils semblaient s'être recroquevillés comme des cadavres dans la flamme. A cinquante centimètres des lèvres de Grean, la chair de l'autre frissonnait. Quelques mots en siamois. Aucune réponse. Une main, un doigt tendus... Le troupeau entier, dans un piétinement lourd, se désagrégea.

— Les brutes... Même pas capables de prendre ce qu'on leur offre...

Pour lui, rien ne l'empêcherait de fêter les machines. Nos

derniers fonds de bouteilles coulèrent sur une assiettée de riz.

— Plus de beurre, plus de liqueurs... Attends un peu... Pas plus tard que demain, Binh va descendre à Chaysuen.

Comment remonterait-il? Simple détail. L'étain était à nous. Grean abolissait les jours, les semaines, les années.

— Tu verras; lorsque tu reviendras plus tard ici, avec ta femme, et qu'elle entrera dans une maison confortable, elle ne voudra même pas croire à ce que tu lui raconteras de nos débuts... Exactement comme toi, tu ne me crois qu'à moitié quand je te raconte mes histoires de Louang-Prabang. Pauvre petit Sikh...

Par moments, il me faisait l'impression d'un être autrement bâti et doué d'un sens plus mystérieux, plus profond, des événements humains que tous ceux dont je m'étais approché jusqu'alors. Et il fallait que l'illusion fût forte pour me cacher notre état : boueux, éreintés, une barbe de trois jours au visage. Devant ce repas misérable, malgré moi, je me reprenais à espérer. Après le « curry », vint un « riz à l'impératrice », arrosé d'un restant de confiture et d'un demi-gobelet de l'alcool de palmes servi aux indigènes. Puis Grean se mit à écrire à Stéphanie. Au bout d'une page, s'interrompant :

— Muller, comprends-tu... — la voix était sourde, — Muller n'aurait jamais le courage de venir ici...

Lentement, les deux doigts tendus de sa main droite pressèrent sur sa joue, à l'endroit qu'avait ensanglanté le sceptre à molette du Tuan.

— Muller est un homme qui n'empoigne jamais rien; un homme sans enfants... Tu saisis ce que je veux dire? Et moi... moi, je lui faisais honte, voilà tout.

Sous sa moustache tordue, un sourire flottait. Les épisodes les plus lamentables de sa carrière, il les eût transformés à son avantage. Là-bas, du côté des bouquets de bambous, deux indigènes pataugeaient. Il s'était remis à pleuvoir, de cette lourde pluie chaude qui semblait devoir réduire le monde à l'état de marécage. De mornes nuées se dissolvaient au contact de la nuit.

— De la terre vierge... ça l'aurait fatigué..., — fit Grean, le regard perdu. Et tournant tout à coup vers moi sa tête d'oiseau : — Mais il y viendra comme les autres... comme la femme de tout à l'heure, si je l'avais voulu...

Venir à quoi? A l'idée qu'il s'était faite de sa toute-puissance? Sa figure s'empourpra.

— Et toi, Sikh, si je t'offrais cette femme...? Tu lui ferais des petits Siamois qui courraient partout l'an prochain dans la mine... Avoue que ce serait drôle!

Il riait, le misérable. Enfin il revint à sa lettre, la termina, la mit sous enveloppe.

— Je me souviens d'un vieux bonhomme... (Il me regarda d'un air anxieux.) Tiens, je crois que Marie Muller a dû le connaître aussi. C'était à Petchaburi ou dans les environs. Le vieux avait épousé une fille de trente ans plus jeune que lui. On lui disait qu'il en crèverait, qu'il n'était plus fait pour cela. Et un matin, que penses-tu qu'il a trouvé dans son lit? La fille, étendue toute droite, encore rose. Il m'a dit que c'était comme s'il avait couché avec une statue de nacre...

Dehors la pluie continuait de dégringoler, lugubre. Un frisson me traversa.

— Pourquoi me racontez-vous ça?

Grean jeta sur la table l'enveloppe fermée.

— A cause de la fin. Cette façon de passer tout à coup... Faiblesse du cœur. C'est la fille qui avait tort.

Le lendemain aucune des femmes indigènes ne reparut à la mine. Lorsque Grean voulut savoir pourquoi, on ne lui répondit rien. Une sourde hostilité succédait à la stupeur de la veille. Réaction d'un érotisme blessé? Grean, pendant quelques secondes, contempla les vagues successives de la forêt, depuis le bas de la mine jusqu'au violet lointain de la mer.

— Qu'elles aillent au diable!..

C'était facile à dire. Mais nous avions compté sur ces femmes pour la surveillance des caissons et des cuves. Une fois remplacées par les plus malingres de nos mineurs, il nous resta treize hommes...

— Qu'est-ce que cela peut faire, puisque nos machines fonctionnent?

La question était de savoir comment elles fonctionneraient. Or, si, de l'auvent qui abritait le moteur, il recommençait à sortir de merveilleux flocons de fumée, la pompe à gravier, elle, se révélait tout juste assez forte pour élever les sables jusqu'aux caissons. Nous écoutions ronfler ce gros coquillage rouge, comme un animal à qui le souffle va manquer. Du monitor, par contre, jaillissait une trombe d'eau à tuer un buffle. Les Siamois en avaient d'autant plus peur que, le fond de la mine demeurant noyé, leur travail devait se faire sur des marches étroites taillées dans la face d'abatage. Le lendemain, les éboulements recommencèrent du côté de notre terrasse. Il fallut y courir. Je me demande ce qui serait arrivé si, au lieu d'approfondir simplement cette terrasse et d'éloigner de nouveau nos machines du bord menacé, nous avions dû les remonter sur le plateau. De la tranchée d'accès, bouleversée par nos pioches, il ne restait presque rien. Était-ce là que notre interminable voyage le long de la péninsule malaise nous avait amenés? « Impossible, — pensai-je, — de faire dix mètres dans aucune direction. » En bas, le cratère de encore boue : des cris aigus en montaient.

— Nom de Dieu! — gémit Grean. — Qu'ont-ils encore inventé, ces animaux-là?

Je le vis se jeter dans le chemin de planches qui descendait en zigzag au fond de la mine, puis remonter en portant un corps dans ses bras. C'était un de nos ouvriers indigènes, un des trois Siamois que nous avions trouvés avec Binh, la nuit de notre arrivée. Ses membres et sa tête pendaient. Je lui crus la colonne vertébrale rompue; en fait, il avait une jambe broyée depuis le milieu du tibia jusqu'au talon. De sa sandale en loques, un peu de sang et de boue noire coulaient.

— Il est foutu...

— Non! — me jeta Grean, par-dessus son épaule, sans interrompre sa marche dans la direction des baraques.

A le voir, à l'entendre, on eût dit que vraiment il disposait contre la mort de moyens extraordinaires. Mais, une fois la victime allongée sur une de nos couchettes, lorsqu'il aperçut devant la porte les indigènes assemblés, son visage se convulsa.

Leur refermer une porte au nez? Voilà qui était fait. Et puis? Des os brisés, de la chair en bouillie, ne s'escamotent pas en parlant. Le jour de notre rencontre, dans l'épicerie chinoise, Grean n'avait eu qu'un mot à dire pour qu'on me bandât. Ici... Nous avions fait entrer avec nous un des autres acolytes de Binh. Cet homme se mit à laver ce qui restait de la jambe atteinte, au-dessus d'une assiette, à grands coups d'éponge.

— Qu'y a-t-il dans notre boîte de pansement?

Je l'ouvris : quelques tubes. Chef-d'œuvre magistral d'un de ces pharmaciens pour qui tous les accidents de brousse, apparemment, se traitent à l'hôpital.

— Là dedans?

— Permanganate pour l'eau.

— Et là?

— Aiguilles et fils. Skétolène pour les piqûres de moustiques...

— Ils n'ont pas mis de timbres-poste?

— Une bande Velpeau...

L'homme gémissait.

— De l'iode.

Nous vidâmes le flacon sur cette chair déjà morte. Ensuite il ne resta qu'à entourer le membre d'une serviette. Pendant que nous opérions, les sourcils du patient se froncèrent, et, de ses yeux péniblement décollés, un regard sortit, chargé d'une réprobation atroce.

« Tu ne pouvais donc pas le tuer..., » m'avait dit Grean naguère. « Un homme c'est vite refait à ton âge. »

Il ne songeait plus à rien gaspiller maintenant. Il soutenait ce regard terrible : c'était le blessé qui se trompait; il n'y avait aucun risque, absolument aucun risque, à exploiter la mine.

Derrière les persiennes de palmes, la fonte gluante du jour scintillait, traversée d'ombres mouvantes. Je pris la ficelle de la panka et me mis à tirer : au plafond, le panneau de toile oscilla, soufflant sur nous une vapeur de bain.

— Ouvre la porte.

Ils étaient encore là : demi-cercle d'étrangers aux visages lippus, jaunâtres, d'où une voix de châtré, en tremblotant, se détacha. Sous un pantalon mauve, deux pieds nus, aux

orteils mouvants, faisaient leur place dans la boue, comme des pattes de chat. Grean, excédé, chercha dans les figures un point sensible. En vain. La chaleur, par bouffées humides, revenait corrompre ces peaux moites. Opiomanes? Sans doute. Un peu plus, un peu moins de gangrène dans le monde, cela ne lui faisait plus rien. Sa décision était prise. Une civière sortit de la baraque. Tout le poids semblait être au bout, dans ce paquet de linges rougis. Les Siamois l'entourèrent, et le troupeau, après une hésitation, se mit en marche. Grean, pour échapper au cauchemar, se mordit les lèvres.

— S'ils vont jusqu'au village, aucun ne reviendra.

— S'ils ne reviennent pas, ils crèveront de faim.

Affirmation assez audacieuse de la part d'un homme qui, en dehors de « son » étain, ne possédait pas une poignée de riz en propre. A mesure que les autres s'éloignaient, un silence épouvantable envahissait la scène. Au bout d'une cinquantaine de pas, le dernier du troupeau se retourna, étendit vers nous la paume de ses mains et nous jeta quelques mots où je crus discerner l'accent d'une condamnation tragique.

— Que dit-il?

— Rien... Absolument rien... Ce sont de purs idiots...

Il en revint sept ou huit dans le courant de la journée.

— C'est bon... On ne remettra pas le monitor en marche.

Le fond de la mine, d'ailleurs, contenait assez de déblais pour suffire pendant plusieurs jours à la pompe aspirante. Le coquillage rouge se remit à ronfler sur sa terrasse, la boue à se déverser dans les caissons. Mais bientôt des hoquets terribles secouèrent la tuyauterie. A demi dissoutes dans les sables, des souches d'arbres remontaient par fragments décortiqués jusqu'à la pompe et l'engorgeaient. Il nous fallut tout démonter.

— Les difficultés, on en a raison. Nous sommes là pour ça.

Tandis que Grean parlait ainsi, ses mains tremblaient sur la poignée du tournevis. Par moments, il semblait prendre plaisir à exagérer son effort; nos épreuves ne lui suffisaient plus; il en voulait d'autres dont il pût encore et toujours triompher. Comme l'étonnement ou la peur avaient fait tomber les indigènes dans un état voisin de la catalepsie,

c'était sur les machines qu'il essayait maintenant de satisfaire le profond besoin de commander qui le rongeait.

La pompe, deux jours plus tard, fonctionnait si bien qu'il nous parut possible de vider entièrement la mine avant de reprendre l'abatage. Au bout de vingt heures le niveau des boues avait baissé d'un mètre. Une soirée de pluie torrentielle le fit remonter.

— Cette pompe, — décréta Grean, — marchera jour et nuit.

Ce devenait un concours avec le ciel. Terrifiés, nos mineurs disparaissaient. Un matin nous n'en retrouvâmes plus que trois. Et Grean, cette fois, voulut bien admettre « qu'il devait y avoir quelque chose de cassé ».

***

C'était bien simple : l'eau que nous pompions dans la mine s'écoulait par les caissons et les cuves jusqu'à l'étang situé à l'autre bout du plateau. Cet étang une fois rempli, comme une coulée de lave, en suivant la pente du terrain, le stérile avait dépassé les bambous que l'on apercevait du seuil de notre baraque, noyé des arbustes, empoisonné quelques bouts de rizières, ravagé deux champs de tabac, puis s'était attaqué au village lui-même d'où Grean et Binh tiraient leurs mineurs. A peine y trouvai-je encore une poignée de femmes et quelques vieux hommes qui rassemblaient des jarres à l'abri d'une palissade. Les autres, sans avertir, sans se plaindre, avaient filé. Ainsi, devant une inondation, une tornade, un passage d'éléphants.

Mon premier mouvement fut de courir à la mine et d'arrêter la pompe. Mais Grean? l'exploitation? Je glissais comme les indigènes à une sorte de consternation stupide. « Cette eau qui tombe du ciel doit fatalement couler quelque part : dans la mine — et alors, rien à y faire — ou par ici, et en ce cas les travailleurs émigrent. » Tout le pouvoir de l'idole de fonte rouge, à laquelle nous avions tant sacrifié, se réduisait à poser ce dilemme. Impossible d'en sortir. J'en étais là de mes réflexions lorsqu'une averse violente me fit chercher refuge dans une des cases indigènes que le flot de notre

pompe n'avait pas encore abattue. Aussi vide que ce village atteint par le choléra et que Grean m'avait montré du train, jadis. Lorsque mes yeux se furent habitués à l'ombre, je distinguai, dans un coin, auprès d'une calebasse crevée, quelque chose de brillant qui se trouva être du papier d'étain, et, près de ce papier d'étain, des chiffons que j'amenai à la lumière. A n'en point douter je tenais entre les mains les restes de ces paquets préparés par Wilfrid Muller et dont j'avais cru apercevoir quelques exemplaires, au passage, chez l'épicier de Chaysuen. Du tabac? Pourquoi le faire venir de si loin? je rejetai dans leur coin les sachets de toile : seuls signes après tout, parmi des ruines, d'une « concession Muller-Grean ». Et la boue de notre mine allait les anéantir.

— Qu'est-ce que tu fiches ici?

C'était Grean, ses vêtements de toile plaqués au corps, à demi noyé, le casque ruisselant.

— Je crains que nos bonshommes ne fassent plus très long feu dans ce village.

— Ah...

Son dessein était, je crois, de refaire une tournée de recrutement aux environs avec Binh. Mais Binh — expédié à Chaysuen pour y organiser notre ravitaillement — ne revenait pas. Pendant deux jours nous l'attendîmes, comme on attend son manger. Le troisième, Grean fut assez heureux pour abattre un paon que nous dévorâmes. « Si nous passons notre temps à chasser, la mine s'arrêtera. » Il devenait plus clair chaque matin que nous étions au service de nos machines, tandis que la brute la plus domestiquée de cette région ne serait jamais au nôtre. Des vagues de brume chaude, en contrebas du plateau, s'étalaient sur la crête des arbres jusqu'à l'horizon liquide, couvrant la fuite invisible des hommes.

— Je connais des villages, plus loin dans la forêt, — dit Grean. — C'est là qu'il faut aller.

Des villages? Quelques groupes de huttes, écrasés par la solitude, entre la Rivière-Lente et la piste de Chaysuen. Pas une femme dehors. L'angoisse partout; dans chaque trou noir, l'agonie de l'homme à la jambe broyée. Devant l'entrée des cases, des claies. Et, par-dessus les toits, les arbres déployaient leurs immenses ramures comme s'ils avaient mûri

au plus secret d'eux-mêmes quelque insondable et hostile dessein. A peine paraissions-nous, tout le monde se terrait. On eût dit qu'il nous suffisait de souffler sur les clairières pour que le vide s'y fît. Grean, les mains dans ses poches, le casque rejeté sur la nuque, se pencha.

— Regarde ce singe...

C'était le chef : un vieillard maigrichon, aux pommettes saillantes, aux cheveux blancs taillés en brosse. Il portait un pantalon d'étoffe orange et des sortes d'escarpins qui brillaient dans l'herbe mouillée. Derrière lui, une dizaine de ses administrés attendaient silencieusement qu'il eût fini ses courbettes. Cette lointaine courtoisie offrait encore moins de prise que la boue, l'eau, les machines avec lesquelles nous avions eu affaire.

— Lui casser la gueule... — murmura Grean.

Soudain il cria quelques mots en siamois, et les gencives de l'autre, rouges, se découvrirent sur une bouche noire. Il s'était approché; il lui parlait. Avec quel espoir, je me le demande. Mais je sais que ce petit vieillard, avec son air rusé, cérémonieux, ses doigts joints, debout dans son costume de comédie au milieu d'une clairière environnée d'arbres colossaux et, derrière lui, ces indigènes sans voix qui attendaient tranquillement que nous nous épuisions, me firent une impression sinistre.

Grean avait pâli.

— C'est cet accident idiot... Ou bien se figurent-ils qu'on va leur violer leurs femmes?

L'autre, en protestant, souriait toujours.

— Violer, non.

— Alors quoi? Qu'est-ce qu'ils veulent?

— Rien, la paix.

Pour la seconde fois, il lisait sa condamnation dans les yeux d'un indigène. Il regarda celui-ci de la tête aux pieds, ses pantalons bouffants, ses chevilles nues, et soudain, tournant le dos, reprit, une expression de fatigue et d'inquiétude épouvantables sur le visage, un layon étroit qui nous ramenait à nos baraques. Son obstination démente, son attachement à ce terrain, où chaque effort, chaque averse, nous enlisaient plus profondément, sa candeur m'épouvantaient.

— Puisque les hommes ne reviennent pas, les machines travailleront davantage.

C'était juste en principe. Mais les machines s'usent parfois plus vite que les hommes. Nous n'avions pas repris depuis trois jours le travail que la pompe aspirante donna des signes de faiblesse. A l'entrée des caissons, l'orifice du tuyau restait béant, noir, crachait un peu d'eau boueuse, et ne rendait enfin que des gargouillements horribles, comme un animal qui étouffe.

— Encore ces débris de souches... — déclara Grean.

Au bout de vingt-quatre heures, il dut reconnaître que jamais notre coquillage de fonte n'avait produit de sons aussi bizarres. Au dedans, le ventilateur s'emballait, tournait à vide. Grean se résolut à démonter la chape. La fonte du revêtement intérieur était complètement usée par les graviers : usée au point de rendre la machine inutilisable. Nous n'avions aucune pièce de rechange, et, pour nous en procurer, il eût fallu faire le voyage de Bangkok ou de Penang.

— C'est de la folie, à la fin...

— Quoi, de la folie?

— Tout cela...

D'un geste, par la porte ouverte, je lui montrai le plateau qu'une pluie chaude, lugubre, s'était remise à battre. Quelque chose d'amer passa dans le fond de ma gorge. Échapper à cette angoisse, à cette vanité monstrueuse de la vie. Les épaules de Grean, d'une secousse nerveuse, se déployèrent.

— Regagner Chaysuen? — répéta-t-il. — Pourquoi?

— Vous savez bien que nous n'avons aucun moyen de réparer la pompe.

— Et alors?

Cette certitude, il la préférait à certains retours sur lui-même. Il revit le moulin à décortiquer le riz à Bangkok, l'immeuble, les lustres de cristal. Tout cela dansait.

— Et alors?

Ce qui s'élevait en lui était une fureur presque inconcevable. L'expression de son visage devint frénétique. Rejeté par ce monde qui le trahissait, sentant ses résolutions en soi comme des pieux aigus, il rebondit, se retint, la moustache tordue,

son cimier de cheveux hérissés sur la tête, prononça : « Lâche » d'une voix couverte, puis, en frappant des deux poings sur la table avec une force grandissante, répéta : « Lâche, lâche! » Un flot d'injures passionnées m'assaillit. Sous le choc, je vacillai. N'aurais-je donc jamais rien dans le sang ni dans l'esprit? Sikh! Il m'avait bien nommé. Celui qui va chercher la police, qui est incapable de mettre de l'ordre soi-même. Croyais-je qu'il me laisserait partir et déserter comme Binh? Car Binh ne reviendrait plus. Il le savait, lui. Tous les mêmes : pleutres ou canailles. Et de temps en temps, un homme qui tient bon. L'étain était là sous nos pieds. Il en sortait des cuves, chaque jour. Descendre à Chaysuen? Il crèverait sur place, lui, plutôt que de renoncer à sa mine.

— Crever! Tu entends? Crever!

Un sentiment d'orgueil, de colère contre des maux sans remède, le transportait. Dans cette impasse, point de retour. Point de répit. Sa douleur s'exhalait en imprécations que le martèlement des deux poings, devant moi, ponctuait. Époumoné, il se tut.

— Que proposez-vous de faire?

— Moi? — dit-il d'une voix rauque. Ma question parut l'apaiser. Son visage se détendit. — Voir ce que nous pouvons amasser de minerai d'ici la saison sèche.

« Voir » était une façon de parler. Il se mit à la tâche lui-même et réussit, avec un personnel réduit à trois ou quatre indigènes, en attaquant au monitor les meilleurs coins, à produire en deux semaines un demi-quintal d'étain. Comme la pompe aspirante ne fonctionnait plus, c'était lui, le plus souvent, qui remontait les sables dans des paniers, du fond de la mine; ce qui ne l'empêchait pas de surveiller à peu près dans le même temps les cuves, les caissons et le moteur. Comment il s'y prenait, je n'en sais rien. « C'est lui... » me disais-je lorsque, de la terrase aux machines, je voyais une forme escalader sous la pluie, de marche en marche, la face d'abatage. Lui : dans un état de saleté prodigieux. Et capable de me donner de sa puissance une idée presque fantastique. Un héros, certes, il l'était. Héros par la volonté. Héros pour ne pas mourir de faim, de chagrin et d'inaction. Ivre d'anéantir, par trop d'ardeur à vivre, ses doutes sur la vie et sur son objet.

Il avait choisi de sacrifier son plaisir et ses chimères à une seule conquête : celle qu'il faisait sur son âme vouée au changement. Redescendre? Jamais.

— Alors, c'est moi qui devrai partir.

— Si tu faisais cela...

Il était blême. Deux heures plus tard, il s'effondra, tout le sang de son visage à la pointe des pommettes, la peau brûlante, le pouls en déroute.

Au thermomètre : trente-neuf.

***

— La boîte de pharmacie...

Je la lui portai. Il en tira une seringue, des ampoules, des cachets, se découvrit la cuisse et fit l'injection.

— Dysenterie... Je connais cela...

Il connaissait tout, le malheureux : les maux et les remèdes. C'était à croire qu'au bord de la tombe, il montrerait encore la même assurance démesurée.

— En voilà pour une semaine.

Couché à la place qu'avait abandonnée Binh, sous la veilleuse, appuyé sur un tas de palmes sèches auxquelles une toile à sac servait de taie, une couverture brune tirée jusqu'au milieu du thorax, il tendait vers la table son bras nu :

— Apporte les cartes, les dessins, tout...

Cinquante ouvriers à une tonne de sable par jour produiraient quatre cents à quatre cent cinquante kilos de minerai brut. Et pendant ce temps la route de Chaysuen progresserait. De ses deux index dirigés l'un vers l'autre, il recommençait d'illustrer l'extravagante explication qu'il m'avait fournie naguère, près de la charrette à buffles. Les deux tronçons se rejoindraient. C'était une certitude mathématique. Il avait de grands projets. Ses phrases vous enveloppaient tout cela d'un manteau de brume flottante. Pas de mineurs, pas de machines; et, seul lien avec le monde, vingt kilomètres d'une piste atroce... Qui s'en souvenait?

— Une demi-tonne de minerai brut, cela fait bien trois cents kilos d'étain. Et à cent cinquante livres seulement la tonne...

Ses pommettes devinrent pourpres. Quelques minutes plus tard, il me reparla de Stéphanie et de son « manque de jugement ».

— Et pourtant, — ajouta-t-il d'une voix triste, — si je réussis, ce sera, en partie, grâce à elle...

— Elle?

— Oui... Cela t'étonne?...

L'eau coulait en rigoles devant la porte. Avec la mort à l'affût, les souvenirs maintenant m'assaillaient. C'était Stéphanie — Stéphanie seule — qui nous avait empêchés d'atteindre la mine avant la saison des pluies. Je la revis debout, avec son front bas et ses flancs minces, telle que je l'avais laissée sur le balcon du Tuan, lointaine, étrangère à tout, irresponsable, peut-être, à l'origine de nos malheurs. Réussir grâce à elle?

— Car nous devons réussir, — reprit soudain Grean, le regard fixé sur sa couverture. — Nous le devons...

Toujours la « grande idée de sa vie ». Ses tempes éclateraient. Son cœur cesserait de battre. Mais les doigts resteraient crispés sur des plans et des feuilles de chiffres, comme ils l'étaient en ce moment. Il tourna vers moi une figure tirée où les yeux brillaient. Visiblement, il s'efforçait de me comprendre. Au bout de quelques secondes, il parut y renoncer.

— J'ai toujours été sûr qu'il y avait quelque chose à faire ici. Depuis longtemps je voulais y venir, n'en plus bouger, y travailler jour et nuit... Et puis, c'est toujours la même histoire. On se dit : à quoi bon si je ne peux profiter de rien? Il faut bien faire l'amour, avoir des enfants. On lâche, on revient en arrière, parfois jusqu'en Europe. Encore heureux si l'on ne s'aperçoit pas alors qu'on ne peut plus y vivre... C'est inepte...

Le front mouillé, Grean regardait par la porte ouverte. De l'autre côté du plateau, la muraille des arbres, d'un vert sombre et luisant, fermait l'horizon. Une tache diffuse d'argent, quelque part au ciel, était tout ce qu'on voyait du soleil.

— Et pourtant il y a des gens à qui la vie paraît toute simple. C'est sans doute qu'elle n'a pas de sens pour eux. Ils

s'amusent de ce qui leur arrive. Ils prennent le bon, ils acceptent le mauvais. Au milieu de tout cela, leurs affaires se débrouillent. Vois Muller par exemple...

En parlant, il avait glissé sur sa couche. Il semblait plus malade tout à coup.

— Tu te souviens de ses livres? Si j'avais pu me contenter de rêver comme lui...

C'était quelque chose de si extraordinaire, cette idée que Grean se faisait de son associé — l'illusion d'une illusion — un jeu de glaces si étrange, que la voix me manqua.

— Mais voilà. Il faut pouvoir.

La tête penchée en avant, les mains ouvertes, il paraissait creuser dans ses souvenirs.

— Parfois, je me disais : restons tranquille, dormons comme une bête, au frais. Je commençais à être bien. A Bangkok ainsi, la deuxième année... Et dans Perlis... Et puis j'entendais parler d'un autre endroit où les hommes menaient un genre d'existence que je ne connaissais pas. Alors l'envie me prenait d'y aller, une envie terrible, à tout flanquer en l'air. Et j'y courais. Vraiment c'est inepte...

Son souffle était court. Ses traits prenaient une couleur inquiétante, se pinçaient.

— Vous avez de la volonté, pourtant...

— De la volonté, oui...

Un sourire éclaira son visage. Du bout de ses doigts réunis et tendus, il essuya sa tempe, comme pour faire passer le frémissement nerveux qui la gonflait.

— A moins que ce ne soient mes désirs, que j'aie pris pour de la volonté... — Pendant quelques secondes sa bouche resta entr'ouverte. — Trois cents kilos à cent cinquante livres la tonne, cela fait près de cinquante livres. Tu entends, cinquante livres de recettes par jour. On en payerait des coolies avec cela...

— Vous devriez boire...

Cette fois, il accepta le gobelet sans faire de résistance, en vida la moitié et me le rendit en poussant un profond soupir. Tout à coup le hoquet le prit.

— Buvez encore.

L'index serré entre les dents, les yeux à demi clos, la figure

grimaçante, il se contracta. Enfin il étendit la main et se remit à boire avec une docilité d'enfant.

— J'en ai au moins pour huit jours... Mon pauvre Sikh...

Il se laissa descendre sur son grabat. Une expression de tristesse inquiète envahissait peu à peu son visage.

— Avoir une vie complète? Tout en même temps. Aller très loin. Devenir riche. Faire l'amour en secret. Avoir peur. Bousculer des malades. Se mêler à la foule. Vivre dans une île déserte. Tuer. Une vie, c'est trop court pour toutes les façons de vivre. Peut-être faut-il les essayer toutes... Qui sait?

Il hoqueta, mordit ses lèvres, posa la main sur son cœur.

— Que regardes-tu?

— Le baromètre... Il me semble qu'il monte...

— C'est possible.

Il toussa pour dégager sa poitrine. A ce moment un Siamois parut à la porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la baraque et disparut. On eût dit qu'il n'y avait plus rien à faire pour nous.

— Le plus curieux, — reprit Grean, — tu le verras, c'est que les actes qu'on accomplit se suffisent d'abord. Et puis, peu à peu, ils s'effacent. Il vous semble que ce qu'on a fait n'était rien... Tu n'as jamais eu envie d'être en prison?

— Pourquoi?... (Il ne répondait pas.) Et vous?

— Peut-être... ou bien non... Si l'on m'y mettait, je briserais tout...

Dans le fond de sa gorge des mots se confondirent.

— Ce que je me suis mis à désirer, c'était une existence toute simple, toute droite. Tu sais : comme un chemin entre deux murs avec le jour au bout. Pourquoi faut-il penser à ce qu'on ne voit pas, à ce qu'on rate? On se jette dans la première traverse; alors l'idée affreuse du temps écoulé, de la vieillesse, vous ressaisit; on forme des résolutions; et l'on reprend son vieux plan, du même point, avec des forces diminuées... Cinquante livres par jour... Quinze cents par mois... en un an...

Sous ses pommettes fiévreuses, les joues se creusaient.

— Reposez-vous, je vous en prie.

— Me reposer! On croirait entendre Wilfrid!

— On aura besoin de vous...

— Il faut reconnaître que notre situation est dégoûtante.

Une de ces situations, — ajouta-t-il sur un ton d'orgueil assez sombre et presque mystérieux, — où l'on se met lorsqu'on a perdu tout pouvoir de bifurquer.

Pendant quelques secondes il parut réfléchir. Soudain, sur un ton très doux, avec un sourire qui me glaça :

— Ainsi, au *poker-dice*, on reste trois, puis deux. Et puis on paye. Mais, au jeu de l'existence...

Il était exact que le baromètre montait. Vidé par la pluie, le ciel laissait à nouveau sourdre une pesante lumière qui s'écrasait dans les flaques d'eau. Un peu de vapeur, aux heures les plus chaudes, s'élevait de l'étang. Des moustiques y tournaient. Du village envahi par les boues à l'excavation, personne. Un peu de terre s'éboulait parfois dans ce silence que l'hermétique paroi des arbres, dressée autour de la mine, et le couvercle du ciel bouchaient.

De Binh, aucune nouvelle. Le soir, Grean s'étant assoupi, je sortais. Il y avait, à deux cents mètres environ de notre baraque, un endroit où je pris l'habitude d'aller. C'était, en bordure du plateau, une étendue d'herbe plantée de trois flamboyants, d'où l'on découvrait, en direction du sud, un immense paysage de forêt, vert, piqué çà et là de plumets végétaux, de parasols et de palmes, troué de quelques étangs argentés, et que rien d'humain ne venait rompre, sauf, bien loin, au sommet d'une colline en pointe, un petit temple de briques croulant et abandonné. Dans cette masse de branches et de lianes, pas un toit de case. Mais quelque part, des profondeurs d'une clairière, il m'arrivait d'entendre s'élever le cliquettement rapide d'un xylophone. Ce bruit joyeux, ironique, me martelait les nerfs. Je revoyais se détourner de nous, avec une douceur presque enfantine, les femmes indigènes, s'effacer dans la pénombre, à reculons, le vieux singe aux pattes nues et aux pantalons bouffants. Contre le vide, quel secours, quelle espérance?

Je me rappelle en particulier un soir où, le terrain commençant à sécher, je m'étais étendu dans l'herbe. Il faisait plus chaud que d'habitude. De lourds oiseaux noirs volaient en cercle au-dessus de moi. De temps en temps, ils se posaient sur les flamboyants. Puis ils plongeaient, toujours plus bas,

en faisant un bruit d'ailes terribles qui couvrait un moment celui des xylophones enfouis dans la forêt. Van Rossum, Marie-des-Nuages, Tuan Muller, la Rivière-Lente... Le hasard joue, vous entraîne; plus tard, pour se satisfaire, les hommes expliquent par des intentions l'enchaînement de leurs actes. Une douleur à la poitrine — c'était à croire que les oiseaux m'avaient piqué du bec — me fit me redresser brusquement. Au sein des vagues d'arbres que le crépuscule teintait de soufre, une lueur trahissait l'emplacement des xylophones. Et Grean, malade comme une bête, Grean auquel seuls des scrupules me tenaient attachés... L'Asie, la grandeur, cela? « Une de ces situations », m'avait-il dit, « où l'on se met quand on a perdu tout pouvoir de bifurquer. » Son énergie ne l'avait-elle donc mené qu'à la ruine et à la solitude? Pris d'angoisse, je le rejoignis en courant. Il dormait d'un sommeil agité, la figure en sueur. Ses mains, que harcelaient un moustique, étaient secouées de décharges nerveuses.

Je ne sais quel instinct — la crainte animale de la mort peut-être — me fit transporter à l'autre bout de la pièce ma paillasse. En déplaçant la table, je heurtai du pied quelque chose de mou qui se déchira : encore un de ces paquets de tabac que le Tuan préparait lui-même à Pawang-Bharu... De tabac? Il en sortit de l'opium. D'abord cela ne me parut que bizarre. A la réflexion...

— Grean!

Il ne répondait plus. Ainsi, pendant que cet homme préparait ses dessins, ses machines, mettait tout en œuvre, payait de sa personne et de sa vie peut-être l'exploitation de la mine, son « associé » ne se servait de Binh que pour vendre de l'opium? Pour nous empoisonner? Le bruit d'un vomissement me surprit.

— Je voudrais... je voudrais une autre piqûre.

La tête renversée, Grean avait la bouche entr'ouverte et les yeux clos. Une grimace d'écœurement lui tordait le visage.

— Ça ne va pas?

— Là, là, — répondit-il sans desserrer les paupières. — Ma piqûre...

Il avait beaucoup maigri depuis une semaine. Un poil épais, de couleur sale, entre châtain et gris, lui couvrait le

menton et rejoignait aux tempes les longues pattes de son casque de cheveux. D'une main qui tremblait un peu, je préparai l'ampoule et la seringue. Le silence autour de notre baraque laissait monter à nous le cliquettement léger des xylophones.

— Voulez-vous que je ferme la porte?

— Non, — fit Grean avec une force inattendue. — Non... Les coolies...

Je crus qu'il se mettait à délirer. Après la piqûre pourtant, il rouvrit les yeux, demanda un cachet qu'il prit avec du thé froid, et, au bout d'un quart d'heure, se redressa.

— Au fond, tu as de la chance... à certains égards. Oui, oui... je veux dire que je t'aurai épargné toutes sortes d'erreurs et d'embêtements.

C'était à peu près ce que m'avait dit Marie-des-Nuages à Pawang-Bharu. Mais là... Pris de malaise, j'allumai une lampe et, avant de la voiler, j'en laisser tomber la lumière une seconde sur la figure de Grean. Un fou? Non. Il n'y avait rien dans cette physionomie qu'une expression de bonté presque épouvantable.

— Car de cette mine, même si je claque, toi, tu finiras par tirer une fortune... — Il me fixait du regard. — Sikh...

— Oui...

— Sikh! — implorait-il de nouveau, avec une sorte de tendresse émouvante.

Je le sentis qui s'emparait de ma main et je la lui abandonnai sans un mot.

— Sikh... je te remercie...

— De quoi? — balbutiai-je la gorge serrée.

Ce fut à son tour de ne pas me répondre. Les xylophones, au plus profond de la nuit, continuaient, sur quatre ou cinq notes, toujours les mêmes, leur faible et rapide mélodie.

— Vois-tu, ce qui m'a manqué le plus, je crois, c'est le sens du moment. On se doute bien à peu près de ce qui pourrait réussir. Mais le plus souvent on arrive... comment t'expliquer cela?... un peu en retard ou en avance sur les faits. Il manque presque toujours quelque chose aux hommes : du caractère, de la finesse, de l'à-propos, quelque chose enfin.

Il replaça les doigts étendus de sa main sur sa tempe.

— Toi, tu seras riche plus tard. Tu auras mon étain...

— L'essentiel, c'est de vous tirer de là...

— L'essentiel?

Tournée vers moi, sa joue reposait sur l'oreiller. Ses prunelles contractées, à demi mortes, m'effrayèrent.

— Il n'y a pas d'essentiel, — fit-il, avec une sincérité lugubre. — Il y a ce que nous inventons, au dehors de nous, pour rendre notre vie supportable, pendant des années encore après l'avoir jugée absurde. Et cela même serait précaire, si nous ne réussissions à en faire une partie de notre âme.

Durant quelques secondes, le regard tourné vers l'intérieur, il parut doser en soi un mélange de naïveté stupéfiante et de venimeuse ironie.

— Mais ensuite, — acheva-t-il d'une voix presque imperceptible, — quand on va contre son âme, on est perdu.

***

Je pensais bien qu'il l'était de toutes façons. Vers cinq heures du matin, lorsque je sortis de mon assoupissement, il agonisait. Un peu plus tard pourtant, sa respiration redevint plus profonde et plus régulière. Dans le courant de la matinée, il demanda de la nourriture. Je lui donnai quelques quartiers de fruits qu'il rendit presque aussitôt.

— C'est que j'ai mangé trop vite.

Quoique la fièvre remontât, il voulut vers la fin de l'après-midi recommencer l'expérience. En vain. Il se rencoigna sous sa couverture, la face tournée vers la cloison, les genoux remontés au ventre.

Ce grand corps maigre et fortement charpenté pouvait à mon avis résister plusieurs jours. Et c'était justement cette résistance, exercée au plus obscur du silence et de l'immobilité, qui commençait à me faire peur.

« S'il meurt », — autre façon de me dire : dès qu'il sera mort, — je tâcherai de retrouver deux ou trois indigènes et de le faire enterrer proprement.

J'avais même fait choix d'un lieu pour sa tombe. « Daniel Grean, pionnier de la Rivière-Lente. » Il y avait dans ces mots de quoi satisfaire l'homme. Le satisfaire... Trois jours

plus tard, je serais à Chaysuen. Et, une semaine après, avec un peu de chance, à Penang. En attendant, je ne dépassais les limites du plateau que pour me faire concéder au village siamois le plus proche un peu de riz. Je n'en avais plus pour longtemps, les indigènes le sentaient. Peut-être même Grean s'était-il éteint en mon absence. Je me précipitais. Mais non. Il me recevait en silence, d'un regard fixe, foudroyant, comme s'il avait deviné ma honte et mes pensées.

Au bout de cinq jours, il était exactement dans le même état : celui d'un homme qu'une hémorragie menace. Toute sa chair secouée de vomissements et de spasmes, contractée par le combat.

« S'il échappe, ce sera le recommencement d'une autre malédiction. »

Chaque soir, je retournais du côté des trois flamboyants. Le ciel se dégageait. La mauvaise saison tirait à sa fin. Une nuit, pourtant, la pluie se remit à tomber sur la forêt par grandes masses, étouffant d'un seul coup les lueurs des cases et le bruit du xylophone dans la clairière. Trois heures plus tard, le cliquettement sauvage des cinq notes de bois, dégagé du brouillard qui traînait encore sur les arbres, franchissant la crête à travers la buée nocturne, me rattrapait au chevet de Grean, plus rapide que jamais.

J'ai entendu là, si souvent, ce bruit des xylophones qu'il me semble l'entendre encore au fond de toutes les chambres de malade, comme un accompagnement joyeux de la souffrance et de la mort. Lorsque je m'échappais de la baraque, à l'aube, la fraîcheur et le silence du plateau me rendaient un peu de calme. Deux fois, je m'arrêtai sur le bord supérieur de la mine, guettant au loin, par-dessus le cloaque jaunâtre qui en occupait le fond, à l'horizon des arbres, l'éveil de la mer. Ce n'était encore qu'une bande mauve, à peine distincte du ciel, mais la lumière chaque jour semblait animer l'air chaud qui la colorait d'une pulsation plus vive et plus transparente. Mes oreilles bourdonnaient.

« Quand je me retournerai, — calculai-je, — quelque chose se sera déclenché. »

Avant de sortir ce matin-là, j'avais essayé en vain de parler à Grean. Les narines grises, pincées, les yeux clos, le

souffle court, il était demeuré muet. Quelque chose? Un quart d'heure durant, je restai dehors à clapoter dans les flaques d'eau. Et pendant ce temps, l'idée de l'épitaphe à inscrire sur la tombe ne cessa de me travailler. Quelque chose? Tous les hommes succombent enfin, comme les bêtes sous les feuilles. Tous. Grean était debout. Il était debout devant un miroir et il se rasait.

Qu'il fût très solide sur ses jambes, vraiment je ne pourrais l'affirmer. Mais enfin, elles le soutenaient. Le menton haut, la figure enduite de savon, — sauf un petit coin de mâchoire d'où la barbe avait disparu, — les cuisses écartées, il était le spectre de l'homme que j'avais vu faire face, le premier jour, aux Malais, dans la rue. Au moindre souffle, il tomberait. Je n'osais ouvrir la bouche. Pour tout dire, j'étais horrifié, comme on peut l'être, j'imagine, à la perspective d'une lutte contre un être surnaturel.

— Vous ne devriez pas... si vite...

Il me semblait pas m'avoir entendu. Peut-être tout de même avait-il des parties mortes en lui, l'oreille par exemple. Il continuait de se raser avec une persévérance bizarre. Lorsqu'il eut fini, au lieu de me répondre, il pivota et fit le tour de la pièce en s'aidant de la main contre la cloison. Cette promenade le ramena en face de moi. Une expression bizarre éclaira sa figure. Il sourit. Ses yeux se dégelèrent :

— Voilà...

Si je l'avais vu sortir d'un cercueil, je n'aurais pas été plus terrifié. Son visage, tel qu'il venait de reparaître sans la barbe, avec des pommettes saillantes, du noir sous les yeux, et des creux profonds, bleuâtres dans le bas des joues, semblait s'être subitement flétri et galvanisé. J'avançai une chaise et le cadavre s'y assit. Puis il but et mangea. Je pense que, si quelqu'un ressuscitait vraiment, il aurait la même façon de frissonner et de reprendre l'usage de ses membres, l'un après l'autre. C'était épouvantable.

— Vous vous sentez réellement beaucoup mieux?

Au fond de ses yeux, les prunelles se contractèrent. Des doigts étendus de sa main droite, il se mit à presser dans la paume ouverte de l'autre main.

— Attends... — me dit-il en avalant sa salive. — Bientôt...

Le lendemain, il voulut se promener à mon bras. Je ne pouvais croire qu'il eût d'autre dessein que celui d'expirer debout, comme dans une pièce de théâtre.

— La boue sèche... — constata-t-il.

Après cinq minutes de marche, il se laissa retomber sur une chaise dans la baraque et y demeura immobile, la tête basse, les poignets tordus sur ses genoux. Une fois déjà, il avait failli mourir. C'était d'une typhoïde, me confia-t-il, au Siam, deux ou trois ans après l'histoire de la femme aux œufs de tortue.

— Je n'avais jamais eu peur... Eh bien, à ce moment, j'ai commencé à comprendre la mort.

Il s'interrompit.

— Tandis qu'avant-hier, tu sais, au moment où cela allait le plus mal, je me sentais assez tranquille...

Sur sa face décolorée, un sourire de confiance reparut. Son regard m'enveloppa. Et, d'une voix douce, comme pour répondre à la question que je n'osais lui poser :

— Mon petit, — ajouta-t-il, — parce que tu étais là.

On eût dit qu'il avait perdu la mémoire. J'étais d'avis de partir. J'aurais fui sans sa maladie. Et lui continuait dans sa fièvre à faire tourner la même roue. Si la mort lui avait semblé moins dure, c'était que je prolongeais sa vie. Le dernier des Grean... Jamais je n'avais mieux senti la vanité des paroles et le poids mortel des desseins de cet homme.

— Je hais la maladie, — reprit-il sur un ton plus bas. — Je la hais comme tout ce qui se met entre moi et mon âme.

Il y avait en lui une si pathétique volonté de réussir, un tel mélange de grandeur et de puérilité, que le cœur vous manquait. Peu de temps après, en se rendant aux cuves, il observa de nouveau que la boue séchait. L'aveugle puissance qui le possédait lui eût fait découvrir des raisons d'espérer au milieu de n'importe quelles ruines. Devant ce tas de minerai brut — toute notre fortune — il se remit à parler du cours de l'étain, de bénéfices proches et de récompenses futures. Le mot expérience, avec son cortège de grandes phrases, de craintes lancinantes et d'illusions laborieuses, reparut dans sa conversation. C'était mauvais signe. Trois jours plus tard, Grean travaillait. Du moins il accomplissait,

pour ne plus penser, un simulacre de travail; et moi, qui le suivais pas à pas, je m'attendais à le voir vaciller tout à coup dans ses jambières et sa chemise en loques, sous son vieux casque démodé, comme un mécanisme rompu.

— Toi, — m'expliqua-t-il, — tu descendras à Chaysuen pour les machines; moi, je m'occuperai des ouvriers.

Cependant il demeurait penché sur la table qu'avait abandonnée Binh et où se trouvaient, je ne sais comment, quelques cartes déchirées d'un atlas; penché, perdu dans les cercles roses des cités, entre les courbes bleues des golfes, comme si les ports d'Indo-Chine, les côtes de la Mer Rouge, et les formes des détroits avaient eu beaucoup plus d'importance dans son jeu que le tracé de la misérable piste qui conduisait à la Rivière-Lente, ou permettait de la fuir.

— De l'alcool, Grean?

Il en restait un peu dans le grand bidon qui avait servi pour les indigènes.

— Non. Pas de drogues.

La vieille Asie de sa jeunesse lui montait au cerveau : souverains tremblants sous leurs tuiles vertes, rouges et or, au claquement d'une canonnière embossée dans le fleuve; directeur de la « Burmah » rongé de fièvre sur son éléphant; montée vers Vientiane, avec des Laotiens épouvantés par les feux follets; la maison fluviale où il avait vécu avec deux Chinoises; les trains de bois dans l'eau, une hutte pour le pilote dessus; et ce transport en pays moï d'un lot de haches, d'un déclinomètre, et du cadavre d'un géomètre atteint par les serpents. Plus encore, une vue complète du monde, tel qu'il l'eût désiré pour y vendre son étain, avec des comptoirs au bord de tous les océans; un ordre qu'il eût créé en dépit des faiblesses de sa nature et des séductions du hasard. « Daniel Grean, fondateur des mines de la Rivière-Lente. » Épitaphe ou programme? Ce qu'il poursuivait n'était pas le confort, ni la fortune, ni même Stéphanie. Son masque me le disait: ce masque derrière lequel il avait exploré la mort. Disparaître?

— Avant dix ans, on ne jurera plus que par nous ici. Je ne l'entendrai peut-être pas. Mais toi... Et dans vingt ans...

Il fit un geste circulaire sur les cartes. Il souriait. Dans cette

chair d'homme sans enfants et sans foi, l'éternel réclamait son dû.

— Grean...

— Oui?

— Quand la piste sera praticable, je descendrai à Chaysuen. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit...

— Quoi?

— Vous me promettez de ne pas vous fâcher?

Ses sourcils se froncèrent.

— Répète toujours.

— Vous devriez venir avec moi...

Là-dessus — il était neuf heures du matin et nous nous tenions devant la porte de notre baraque, sous l'auvent — je lui parlai comme on parle aux déments de l'espèce douce, pour les conduire d'une chambre dans une autre. D'abord, quitter cette prison. Ensuite on verrait. Grean me regarda en silence, devinant où je voulais en venir. Ses yeux clignotèrent.

— Impossible.

— Autant que vous le pensez?

— Absolument.

Lutter contre le désordre, échapper à tout prix à la dispersion... La facilité, il n'en voulait plus. Dans le domaine de la création, les refus se confondent avec l'existence même.

— Êtes-vous bien sûr de faire ce que vous voulez en restant?

Il esquissa un geste de violence hautaine :

— J'ai toujours fait ce que je voulais sur cette terre.

— Et chaque fois c'était une folie nouvelle...

Il eut un haut-le-corps. Sa tempe se gonfla.

— Non. La vérité, je te l'ai dite le soir de notre rencontre. Elle est ici.

— Elle y *était*.

— Quoi?

Qu'il refusât de voir dans le coin de notre baraque, sous l'espèce d'un sachet d'opium, les seuls subsides que le Tuan dût jamais nous envoyer, passait encore. Mais ce triomphe sur cartes, ce mirage fiévreux du « Roi de l'Étain », alors que

j'avais grand'peine à trouver de quoi manger, cela faisait froid dans le ventre.

— Elle y *était*, — insistai-je, comme si ma délivrance avait été au prix du mal que j'infligeais. — Avant-hier, les Khamus, hier Stéphanie, aujourd'hui cette mine... Demain, qu'aurons-nous inventé?

— Tais-toi.

Un peu de couleur avait reparu sur ses joues : à l'intérieur de cette carcasse, une source bouillonnait furieusement. Étais-je traître ou aveugle? Plutôt aveugle. Car l'étain gisait là. Toujours vagabonder. Toujours compromettre ce que l'on avait commencé d'acquérir.

— Tu perdras tout.

— Je veux bien payer de mon argent, de ma peine. De ma liberté, non.

— La liberté! — répéta-t-il avec un accent de dérision qui me glaça.

Le ciel était encore trouble. Le soleil y flottait au milieu d'une buée d'argent. Autour du plateau, les arbres nous opposaient de toute part leur gigantesque palissade.

— Écoutez, Grean, si vous refusez de partir, de quel droit m'en empêcheriez-vous?

— De quel droit?

Ses couleurs de nouveau le quittaient. Il respirait vite. Sa tête, peu à peu, lui rentrait dans les épaules. Ses poings fermés s'écartaient du corps, et tout à coup retombèrent.

— Eh bien, pars! Si c'est toute l'idée que tu as de toi-même, pars! Va-t'en!

***

Les mains repliées, il frappait sur ses tempes comme sur les parois d'un tambour.

— Qu'attends-tu pour me lâcher? pour fuir?

Sa lèvre inférieure s'avança sous la moustache tordue.

— Mais va donc! Qu'attends-tu encore?

J'étais pétrifié par cette douleur. Ses doigts glissèrent le long de ses joues, se réunirent sur la bouche ouverte, sur les dents qu'ils heurtaient. Du fond de sa gorge, il ne sortit plus qu'un long gémissement.

Soudain Grean m'avait tourné le dos. Je le vis jaillir de dessous l'auvent de notre baraque, en bousculant du genou un petit fourneau qui rendit un bruit de ferraille.

— Votre casque!

— Tu as donc bien peur que je crève?

Pendant quelques minutes il déambula du côté des caissons. Puis, revenant à moi :

— Je t'assure que tu te trompes. Notre avenir est ici... J'augmenterai ta participation dans les bénéfices... Je...

— Il ne s'agit pas de cela.

— Ce n'est pas ce que tu disais quand nous sommes arrivés.

— La situation a changé depuis.

— En quoi?

Je secouai la tête.

— Grean, j'ai bien réfléchi. Si vous pouviez me donner mille tikaux, je m'en servirais pour gagner Singapore.

Un instant, il parut apprécier ma franchise. Sa douleur et sa défiance reprirent le dessus. Il se mit à marcher sous l'auvent de long en large, d'un air agité. A chaque pas, il me semblait que ses jambes allaient s'accrocher l'une dans l'autre.

— Vous ne serez jamais heureux, Grean.

— Moi?

Sa tête s'immobilisa. Ses pupilles se contractèrent.

— Et si ce n'est pas mon bonheur que je cherche?... Si c'est quelque chose qui m'empoigne et me domine...

— Vous ne trouverez rien ici...

— Ailleurs non plus, je n'ai pas trouvé...

Il avait détourné la tête subitement, comme par crainte de me montrer sa figure. Il se cachait dans la baraque. Je lui saisis les bras. Il pleurait.

— Oh...

Il se détourna davantage, essayant d'étouffer un sanglot. Dans l'ombre, à son tour, il m'avait empoigné les bras, les serrait désespérément.

— Sikh, mon petit Sikh...

Ses mains remontèrent à mes épaules, me prirent aux joues.

— Tu ne partiras pas, Sikh. Promets-moi que tu ne partiras pas.

Je sentais son souffle humide sur ma figure, et presque le goût de ses pleurs. Son regard à ce moment, un regard de chien qu'on abandonne, exprimait une angoisse que ne peut rendre la pauvreté humaine.

— Promets-moi, Sikh...

— Vous êtes fou, avec votre mine...

Je tirai de la nuque pour me libérer. Ses mains lâchèrent et ma tête alla frapper contre la cloison.

— Sikh...

C'était vraiment un spectre qui pleurait au milieu de la pièce. Tout avait été gaspillage pour Grean, canaillerie, négligence; et la domination qu'il essayait d'exercer sur le sort aurait jusqu'au bout ce caractère enfantin et tragique. Derrière lui, sous la veilleuse, était la couchette où nous avions trouvé Binh soûl d'opium. Il aurait dû y mourir vingt fois. Mais il n'était pas mort. Il s'était relevé sur ses longues jambes maigres, avec la même inquiétude au fond de l'âme et le sentiment qu'il se passerait de femmes, d'argent, de tout plutôt que d'avoir rencontré son destin. Ses mains qui, tant de fois, s'étaient refermées sur de la poussière, m'avaient touché aux joues comme pour y rallumer l'inutile flamme de ses espérances et de sa conviction.

— Tu sais qu'il me reste encore beaucoup d'argent...

— Ah...

— Tu ne me crois pas?

Je me rapprochai de la porte.

— Si tu ne crois pas en moi, — reprit-il avec obstination, — pourquoi m'as-tu suivi?

Son regard me scrutait. La boule de nerfs, sur sa tempe, s'était remise à monter et à descendre. Un éclair lui passa dans les yeux. Il fit un pas vers moi, qui reculai dans l'ouverture de la porte. Un autre pas. Je reculai encore.

— Alors...

Il s'interrompit, étendit le bras, évita tout juste de tomber.

— Alors... — Je crus que les yeux lui jaillissaient de la tête. — C'est sur Dieu que tu comptes?

Il avait sur son visage un sourire d'une amertume à faire peur, un sourire où venaient fondre peu à peu ses pensées les plus secrètes, ses déceptions, sa fureur.

— Grean!

Il plissa les paupières.

— Faut-il que tu sois lâche pour espérer quelque chose de là-haut...

Une expression de mépris désespéré altérait sa physionomie.

— Tu te figures que c'est Dieu qui fait marcher les mines; que Dieu s'occupera de toi quand tu m'auras trompé? Dieu...

Pour se plaindre de Stéphanie ou des hommes, jamais il n'avait trouvé cet accent. Sa mâchoire se tendait, s'avançait : on eût dit qu'elle allait l'entraîner. Instinctivement je fis un geste et il se mit à rire.

— Pauvre Sikh...!

Dans la boue du plateau, à travers l'humide épaisseur de l'air, le soleil du matin faisait luire les flaques. J'étais nu-tête. La menace de l'insolation commençait à me peser. Impossible de tenir sous ce feu. Rentrer? Fuir? Je repliai mes bras sur ma nuque, et ce ne fut qu'en me voyant dans cette position que Grean me jeta mon casque. S'il avait eu assez de force pour me jeter aussi mes bagages, il l'eût fait.

— Dieu...? — répéta-t-il une dernière fois en haussant les épaules. — Dieu... Vous vous débrouillerez ensemble.

D'un pas vacillant, il s'éloigna vers la forêt et y disparut.

Singulier homme. Il fallait qu'il y eût en lui quelque chose de plus fort que la misère et que le ridicule, une passion, une idée, que sais-je, car lorsque je revis sur la table de notre baraque, jetées en désordre au milieu des dessins qu'il m'avait fait faire et des papiers abandonnés par Binh, les cartes du monde où il espérait encore réaliser son destin, ce ne fut ni de la tristesse, ni de la gaîté qui me prirent, mais une sorte de frayeur panique, à la pensée que peut-être, après tout, il n'avait pas tort. Erreurs humaines, erreurs de temps : l'intuition que nous avons parfois, devant certains êtres, d'une vie supérieure, tient à ce qu'ils nous font pressentir, aux vues qu'ils nous ouvrent sur des vérités encore lointaines, aux prolongements de leur existence, bien plus qu'à leurs actes, à leurs amours, à leurs défaites présentes. Il n'y avait rien que je ne pusse attendre de Grean, depuis que, par

une sorte de miracle, il s'était soustrait à la mort; et le silence formidable au milieu duquel il m'avait laissé, entre ces baraques vides et ces machines mortes, ne semblait fait que pour trahir le secret de notre présence, de nos gestes, le mystère d'une voix qui se révélerait enfin comme s'était révélé à nous, du fond de la forêt indifférente, le cliquettement des xylophones.

Je posai là les cartes et descendis à la cabane aux pompes. Notre coquillage de fonte écarlate y gisait éventré. Lorsque je remontai, une silhouette apparut en lisière des arbres. C'était Grean. Il avait dû repasser par la baraque un instant plus tôt, car il tenait sa carabine à la main. Sa démarche était aussi vacillante que tout à l'heure. Quand il m'aperçut, il obliqua dans ma direction, mais sans franchise, et arrivé au bord de la mine, à une certaine distance de moi, se mit à regarder le fond pensivement. Sa carabine avait l'air de lui peser dans la main. Au bout de quelques instants, il se tourna de mon côté. Je le vis s'approcher lentement. Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux mètres, il s'arrêta de nouveau. Son casque était de travers. Ses yeux, dans l'ombre de la visière, paraissaient rouges, comme s'il eût pleuré. Il avait la poitrine et les bras nus : de pauvres bras maigres, noueux. Et cette carabine qui continuait à lui osciller dans les doigts...

— Eh bien, tu n'es pas encore parti?

Cette fois, une peur terrible me prit. Un bond, un geste et je réduisais l'homme à l'impuissance. Mais ce geste, il fallait avoir le courage de le faire. Au lieu de rien tenter, je battis en retraite. Grean me suivit à distance. Chaque fois que j'essayais de m'arrêter, il levait le menton. Sa face galvanisée revêtait alors une telle expression de mépris et d'horreur que je me remettais à fuir comme un chien.

— Va-t'en! Va retrouver les autres!

« Les autres? » Ce monde trompeur et divers où nul ne lui rendrait justice. « Nous » en étions incapables.

— File...

J'aurais juré, à l'étranglement de sa voix, qu'il s'était remis à pleurer. Son bras se tendit. C'était un geste comme le Seigneur en fait sur les gravures des Histoires Saintes, pour expulser du Paradis. Un geste grotesque peut-être.

Mais à ce moment, je n'avais aucune envie de rire. Je m'éloignai. Vingt secondes plus tard, me retournant, je vis Grean qui remontait, le dos courbé, vers le plateau d'où nous étions partis. Il avait l'air mortellement accablé. Une fois de plus, le courage me manqua et je recommençai de descendre. Plantés sur la lèvre inférieure de la mine, les arbres dressaient devant moi leur pâle colonnade. J'approchais de leur ombre lorsqu'un hurlement inouï me frappa dans le dos.

— Sikh!

Ses jambes maigres écartées, debout sur un fond de ciel que la chaleur et l'évaporation des boues remplissaient de volutes jaunâtres, Grean levait sa carabine.

— Attention à toi, Sikh!

Il épaula, me visa. Je me jetai derrière un arbre et roulai dans le fourré. Au même instant la balle siffla dans les branches, et, coupée, une brindille tomba contre ma jambe. Penché sur l'excavation, là-bas, sa carabine aux mains, Grean remuait les épaules et le buste : ce balancement, peu à peu, prenait une amplitude effrayante.

— Sikh!...

Aplati sous un buisson, je respirais à peine. Il lâcha son arme, vacilla comme un perdu, et soudain, à grandes enjambées, se remit à descendre la pente que je l'avais vu gravir quelques instants plus tôt.

— Sikh!

C'était le cri d'effroi d'un meurtrier. L'homme, un instant, se tordit les mains, puis s'élança de nouveau. Ses jambes flageolaient. Un mouvement malheureux vers la droite, et il s'abîmait au fond de la mine, à dix mètres plus bas. Deux fois il trébucha, rebondit. Ses bras battaient l'air. Enfin, comme s'il avait été pris dans un trou par la pointe du pied, il tournoya et tomba au bord de l'excavation, où son casque, avec un bruit sinistre, disparut.

Du coup je m'étais redressé. Grean ne bougeait plus. Il avait la face contre terre. Au bout d'une demi-minute, sa main remua, puis sa tête. Et je vis, à travers les branchages, sa figure se poser à terre, contre la base d'un arbuste, l'œil à demi ouvert, comme celui d'un animal qui se réveille.

— Grean...

Il se souleva et ne répondit rien. Mon apparition semblait lui rendre un peu de force. Au moment où je m'avançais, trois formes humaines parurent en haut de la pente : un indigène en « sarong » vert, et deux autres que je distinguais moins bien. Grean les avait vus aussi. Je ne sais quel secours il attendait d'eux, quel pacte il croyait avoir signé, de quelle illusoire souveraineté il se flattait encore. Ses lèvres s'entr'ouvrirent. Ses yeux me fixèrent.

— Idiot! — articula-t-il comme je rentrais sous les arbres.

Et je crois bien que c'est le dernier mot que je lui entendis jamais prononcer.

***

Je ne me doutais pas plus de ce que j'allais faire qu'une bête dans une trappe. Masse obscure, inquiétante, la forêt m'entourait déjà de ses grands fantômes d'arbres, perdus de voûte en voûte à de fantastiques hauteurs. S'engager là dedans? Jadis on m'avait montré un fuyard indigène, — un déserteur de plantation, — squelette rompu, chair à vif : « Effet de trente heures de marche sous bois », m'avait dit Van Rossum. « Et il en faudrait trois fois moins pour faire claquer un blanc. » Trois fois moins. Avec des chaussures légères, sans une allumette, sans un canif.

Ce qui m'effrayait le plus, ce n'était pas le « hammerless » de Grean, c'était l'idée d'avoir encore à me défendre contre ce cadavre ressuscité de la région des ombres. Quand je dis « me défendre », j'exagère peut-être. Un des indigènes avait ramassé sa carabine. Les deux autres le tenaient par les coudes. Et lui, le dos un peu voûté, semblait réfléchir au meilleur moyen de me prendre. Rejoindre la piste de Chaysuen, d'un crochet, n'eût été alors pour moi que l'affaire de dix minutes. Mais Grean semblait avoir eu la même idée. Au lieu de m'attaquer au gîte, il s'éloignait lentement, dépêchait les Siamois devant lui pour me barrer le chemin. Sur le sol, à l'endroit où il s'était écroulé, quelque chose brillait : un coupe-coupe. J'allai le ramasser; et au moment où je me redressais, Grean se retourna, me vit, se mit à courir vers moi, les bras écartés, sans un mot.

Je sautai sous les arbres, m'enfonçai dans le fourré. Un instant plus tard, la tête pâle de l'autre apparut entre les branches. Je reculai encore, en zigzag, dévalai une pente, me retrouvai seul dans un silence profond, les artères battantes, les mains labourées d'épines. A vingt kilomètres de là — au plus — la Rivière-Lente rejoignait la mer. Vingt kilomètres. « Il en faudrait trois fois moins pour faire claquer un blanc. » Alors l'idée me vint qu'avant de claquer, j'aurais peut-être atteint le large. Tout risquer, tout perdre, mais finir à l'air libre, loin de Grean, de sa voix, de son regard, de ses larmes.

D'abord j'allai très vite. Plus vite que les bêtes et que la soif. De sentier, point, cela va de soi. Mais, parmi cette haute futaie, peu de lianes à trancher. La rivière, dans son canal de mousses gluantes, apparaissait par endroits, avec ses écailles glauques et ses remous crémeux, sous un entrecroisement de lances et de poignards. Plus haut, à l'improviste, je voyais s'ouvrir une de ces cheminées de lumière, inondées de chaleur, où des fils demeurent tendus, incandescents, dans l'immobilité des premiers âges. Pendant quelques minutes, un groupe de singes me suivit à grande hauteur. Puis tout disparut. Il y avait une heure environ que j'étais parti et que tout fuyait sous mes pieds d'une façon presque déconcertante, lorsque le terrain se releva. Du sommet pelé d'une sorte de croupe, d'où quelques lézards bleus s'étaient enfuis à mon approche, on émergeait à la surface de la forêt. Il devait être midi. Les plus hauts arbres, dans la direction de la mine, avaient cet air vitrifié de plantes que menace un cataclysme solaire. Mais du côté de la mer, dont je distinguais mieux maintenant l'étroite bande, là-bas, entre végétal et ciel, l'air chaud et humide, à perte de vue, ondulait faiblement.

Cela faisait une impression assez troublante, comme si, en descendant vers la plaine, on eût approché le lieu d'une mystérieuse besogne, d'une fièvre dissolvante, d'un frémissement auquel échappaient seuls quelques pans de rochers jaunes, hérissés de buissons épineux et dressés, sentinelles inexorables, sur les premiers contreforts des collines. Je devais avoir franchi le quart de la distance de la mine à la mer. Cinq cents mètres encore, et la rivière, après un tournant dévoré de soleil, disparaissait du paysage comme dans un gouffre.

Impossible de la suivre. Une fois les parties basses de la forêt atteintes, il ne me restait plus qu'à marcher dans le taillis, plein ouest, en me dirigeant d'après le soleil.

Tant qu'il y eut de la futaie et un peu de pente devant moi, cela n'alla pas trop mal. Parfois, un tunnel oblique, ouvert à mi-hauteur dans les arbres, me découvrait de côté un éboulement de verdure ou l'entrée d'une valleuse que des feuilles d'agaves découpées en triangle sur le bleu sourd du ciel, gardaient comme des piques. Dans l'ombre, il arrivait qu'une forme détalât furtivement. A mesure que j'avançais, les troncs semblaient diminuer de hauteur, perdre leur frondaison, se tordre et se gangréner. Une odeur de feuilles pourries montait de la terre. Des massifs de bambous partageaient l'ombre glauque où tournoyaient entre les banyans noirs — sortes de crustacés géants arc-boutés sur leurs pinces — des bancs d'insectes lumineux. De trouée en trouée, de passe en détroit, contournant des grottes végétales, escaladant les cadavres échoués au fond de la forêt, je me frayais une voie que rebouchaient inlassablement les lianes.

Au bout de deux heures, la rivière reparut. En quelques kilomètres elle avait pris un aspect malsain et presque répugnant; une boue fétide la bordait tout le long; sur les tiges naguère immergées, les eaux, en baissant, avaient laissé une bave qui séchait. On eût dit, à respirer le liquide qui coulait entre les deux rives, que toutes les bêtes mortes de l'univers étaient en train de s'y décomposer. Des filaments d'entrailles restaient pendus aux branches les plus basses et, sur ces filaments, des mouches s'agglutinaient.

Je crevais de soif. Un haut-le-cœur me souleva. Une effroyable fatigue me guettait; et tout ce monde vorace, replié sur sa propre sueur. Depuis longtemps ma chemise me collait à la peau. Sur la toile de mes pantalons, soudain, je vis une tache sombre s'élargir : la première sangsue. Je l'avais écrasée contre ma jambe sans m'en apercevoir et déjà, en découvrais une autre à l'intérieur de ma cuisse, gonflée de sang, d'autres encore entre les chevilles et les genoux, qui commençaient à se remplir. Pas d'allumettes pour les brûler. J'arrachai la plus grosse qui rendit un flot rouge, puis les petites, chacune laissant sa plaie saignante. A peine les sentais-je, sauf par

leur poids quand elles étaient pleines. Il m'arriva même d'en tuer sur mes bras d'un revers du coupe-coupe dont je me servais maintenant à chaque pas. Je coupai des tiges, des fougères, des racines. Je coupai une jambe de mes pantalons au-dessus du genou parce que le bas s'était déchiré sur des épines aiguës comme des clous Je coupai pendant des heures. La sueur ruisselait sous mon casque, le long de ma nuque, entre mes omoplates. Mon bras me faisait mal. Des ampoules crevaient dans mes mains sciées par les lianes. Je me rappelle leur brûlure. Je me rappelle, au bord d'une mare, le cadavre d'un chat-tigre, un œil encore ouvert et l'arrière-train rendu à la vase puante. Je me rappelle des troncs abattus, où mon pied s'enfonçait comme dans un ventre mort, au milieu d'un frai d'œufs innommables. Je me rappelle une zone de termitières, avec ses monticules gris, plus durs que du ciment; la montée des fourmis noires à l'assaut d'un fortin d'humus; tant de formes suspendues entre la vie et la pourriture; et cette sensation, aux moments les plus noirs, de m'évader malgré tout d'un tombeau. Car Grean s'était enterré vif avec sa fortune. Tandis que j'en poursuivais une qui n'a guère plus de consistance que le vent et que les couleurs, faite surtout du sentiment profond, irrésistible, d'un monde si divers qu'aucune réussite ne vaut d'en rejeter les tromperies.

Et c'est ainsi que la nuit me rattrapa; non point comme ces nuits d'Occident où tout s'endort; mais pleine de l'éveil des bêtes délivrées de la chaleur, de frémissements et de râles qui, montant, se combinant, agitaient peu à peu les ténèbres de leur impalpable présence. Autour de moi, dans le noir, des yeux s'allumèrent. Collés au bas d'un mur de feuilles, des vers luisaient. Plus loin, sur deux ou trois plans sonores, on commençait d'entendre le « tok-ké » des lézards, le cri rauque des crapauds, et, traversée d'un bruit de scie, la vibration aiguë, irrégulière, que faisaient des myriades d'insectes. J'étais épuisé. Depuis douze heures, je n'avais pris aucune nourriture; je n'étais pas certain d'en trouver à l'aube. Un peu d'eau bue à plat ventre dans une cuvette de rocher me remontait à la gorge. Ma jambe saignait. Et pourtant je souffrais moins qu'à la mine. Je me souviens même qu'une faible envie de rire me prit. Non point parce

que je ne pouvais étendre un membre sur le sol de cette forêt sans l'enduire de boue, mais parce qu'au bourdonnement de la fièvre dans mes oreilles et au concert nocturne des bêtes, le souvenir du dernier mot de Grean venait de se mêler : « Idiot! » De nous deux, me soufflait une voix folle, la plus grande victime et la plus profonde dupe, c'était encore lui. Lui qui avait attaché de l'importance à son œuvre. Lui qui s'était réfugié dans sa mine. Dans une idée. Idiot!

Mes nausées avaient cessé. Je demeurais étendu, le flanc contre un arbre, pénétré lentement d'un bien-être vague, où se composaient, en flottant, des parfums écrasés, un bruit plus sourd et plus continu que tous ceux de la nuit, annonce peut-être d'un bonheur inconnu. Lorsque je rouvris les yeux, tout cela s'était évanoui. Des fougères et des troncs immobiles m'entouraient. Du sang noir collait à ma jambe. Mais, un peu plus loin, sur l'autre bord d'une large coupure de la forêt, un bois de palmiers aux stipes nus étalait son paravent de plumes vertes dans la fraîcheur et le silence extraordinaire du matin. Mes cuisses, mes reins, mes épaules ne formaient qu'une seule masse endolorie. Je les mis en mouvement, dérangeai au passage un essaim de poux des bois et glissai jusqu'à la cheville, comme un automate, dans une sorte de vase claire d'où s'échappaient, luisantes, des racines. Un peu plus tard l'eau m'atteignit les genoux. Comment ai-je franchi cette lagune? j'y laissai une chaussure. Ma pensée dominante était de ne point perdre le coupe-coupe. Je le serrais de mes doigts gonflés, traversai quelques lignes de palmiers, puis deux autres, plus vite. Et alors seulement je compris que j'avais passé la nuit à trois cents mètres de la mer.

Elle était là, calme, brillante, sans une vague. A peine un petit feston d'écume s'abattait-il de temps en temps sur le sable. Elle étalait, sous un flot de lumière bleue, sa tranquille pureté; et la côte, avec ses amples baies toutes bordées de palmes, semblait tendre aux extrémités de l'horizon deux cornes d'ombre mauve. Mes poumons s'étaient remplis d'air. Pendant quelques secondes, je demeurai absolument immobile, la poitrine dilatée, les yeux grands ouverts, pleins de cette paisible magnificence. Les palmiers projetaient sur la

plage de grandes ombres obliques, entre lesquelles brillaient, sur leur tapis de soleil pâle, d'étonnants coquillages pourpres. Rien ne troublait cet ordre et cette liberté suprêmes : pas une voile de sampang, ni une vapeur au large, pas une fumée sur le champ courbe de l'horizon; autour des paillotes brunes accrochées à la côte, vers l'embouchure de la Rivière-Lente, on ne voyait personne; et moi-même, je n'osais bouger, comme si la sensation d'ivresse qui m'envahissait devant tant d'espace avait été trop forte pour mon corps affaibli.

Je vois encore cette étendue de sable intacte. Je revois les habitations sur pilotis d'un village de pêcheurs, qui grossissaient en tremblant, peu à peu, à mesure que je m'approchais d'elles. Le choc que j'éprouvai en découvrant derrière moi ma piste (cela du moins, ce n'était pas un rêve), je m'en souviens encore. Jamais je n'avais senti à quel point on peut être heureux de rompre avec le destin qu'on a voulu. Je ne savais rien encore de ce qui m'attendait, mais derrière moi il y avait ces marques indubitables de ma fuite, dans mon âme une place libre où rentrait l'univers.

Ce sont peut-être à distance de bien grands mots. Ni plus absurdes, ni plus mortels, me semblait-il, que la logique de Grean. Encore une fois, j'étais ivre. Ivre de fatigue et de reconnaissance. Je marchais. Au bout de quelques minutes, les premiers êtres vivants m'apparurent. C'étaient deux indigènes assis, un peu au-dessus de niveau de la mer, sur les pièces transversales d'un long clayonnage placé dans l'eau, à l'entrée d'une pêcherie. Ils me tournaient le dos et surveillaient le poisson. Non loin de là, une pirogue était amarrée à un pieu. Et sur la rive, du côté des paillotes, des enfants jouaient autour d'une autre embarcation couchée sur le sable. J'appelai; rien ne bougea. Ma voix, sans doute, n'était pas très forte. J'appelai de nouveau et des formes surgirent entre les pilotis de l'habitation le plus proche. Au geste que je fis, les têtes oscillèrent. Immobiles le long de la plage, leurs troncs un peu penchés, les palmiers semblaient attendre quelque course frénétique, un tumulte inouï. A peine entendit-on, mêlé au bruit doux des vagues, celui de pieds nus sur le sable, des chuchotements, une exclamation étouffée. Je devais avoir un singulier aspect, avec mon pantalon de toile amputé

d'un seul côté au-dessus du genou, mon pied sans chaussure, mon mollet couvert de sang caillé, ma chemise en lambeaux, et mon coupe-coupe à la main. Je titubais. Ma bouche était en feu. Et cependant, si ces indigènes avaient pu connaître le prix de mon évasion, quelle stupeur parmi eux...

Ce qu'ils firent de moi, peu importe. Leurs figures jaunes et brunes, leurs costumes et leurs traits se sont confondus dans ma mémoire, comme les souvenirs des heures que je passai ensuite à essayer des pirogues et à tenter de m'entendre sur le point de la côte qu'il conviendrait de gagner. Ce que je n'oublierai pas, c'est le sentiment de triomphe que j'éprouvai, une fois que je fus bien sûr d'avoir échappé à Grean. J'ai acquis depuis lors un certain nombre de biens et peut-être un peu de l'expérience dont il parlait. J'ai cru satisfaire plusieurs fois ce désir de conquête qui mord de temps en temps le cœur des hommes. Que conquiert-on en fin de compte qui ne vous ait point asservi? Le bonheur, jamais. Ce n'est qu'un enchantement, une illusion d'éternité faite de couleurs changeantes et de lignes impalpables. Un surplus de force. Beaucoup d'air dans les poumons. Et je n'en trouve jamais de plus authentique image que celle de ce matin nouveau : les palmes suspendues tout le long du rivage; le sable pâle et vierge que caressait doucement une écume bleutée; cet arc détendu de la côte, avec ses claies de pêcheries, ses paillotes brunes, ses lointains violets; la tache pourpre d'un coquillage dans le soleil. Et, devant soi, sans rien pour vous borner, l'éternelle splendeur de la mer libre.

***

Le bateau que je finis par rejoindre était un des trois dont j'avais vu le nom affiché sur le quai, le jour de mon départ de chez Van Rossum : le vapeur *Ellenga*. Il me prit avec un chargement d'étain et deux contremaîtres, au large d'une des exploitations minières de la côte et me débarqua le surlendemain à Penang. J'avais dans ma poche quatre mois de paye de la Rivière-Lente, et devant moi les occasions qu'offre une île où l'on trouve à peu près tout, depuis un champ de polo avec des barrières blanches jusqu'à la pire racaille de l'Orient.

« Jeune homme de bonne famille perdu dans les États Malais », avait dit le Tuan Muller. Au bout d'une semaine de vagues démarches, je repassai sur la péninsule et pris le train pour Pawang-Bharu.

Décision absurde, à en juger par ma crainte de revoir Grean ou par la répugnance que m'inspirait son « associé ». Et puis, tout de même, il y avait les femmes du bungalow et, au fond de moi, une curiosité, un remords tenaces.

Marie-des-Nuages se précipita.

— Et Daniel?

— Daniel, je l'ai laissé là-haut. Cela devenait impossible...

— Quoi?

Ce n'étaient point des explications faciles à donner. Je m'en tirai tant bien que mal, sentant à chaque phrase le besoin de justifier ma conduite, comme si j'avais voué quelqu'un au cabanon sans être tout à fait certain maintenant de sa folie.

— Vous comprenez, ce n'est point que son plan soit absolument irréalisable. Mais il aurait fallu attendre la construction des routes...

— Attendre... — répéta-t-elle en trahissant un certain malaise. — Ce ne serait rien, si les autres...

Elle regarda vers le fond du jardin comme pour prendre les arbres à témoin de l'impitoyable puissance de la nature.

— Vous n'aviez attendu que trop longtemps déjà...

— Les pluies avaient commencé, oui... Vous savez ce que c'est...

— Je me doute de ce que cela dut être, puisque vous n'avez même pas pu descendre à Ronpibun...

Que voulait-elle dire? Je fronçai les sourcils.

— Ronpibun : le bureau des mines. Le télégramme que je vous avais envoyé...

Je revis le gendarme siamois galopant derrière nous sur la piste de Chaysuen; jamais nous n'avions pu déchiffrer son message. Le repentir de Stéphanie, pensai-je, son amour...

— C'est Grean qui l'a reçu. Il m'a dit...

D'un geste, elle m'interrompit.

— Cela n'a plus d'intérêt maintenant, puisque les anciennes

concessions n'ont pas été renouvelées. Wilfrid a fait inscrire les périmètres à son nom.

Ainsi, depuis plusieurs mois, la concession « Muller-Grean » n'était qu'un mythe. Et cet homme, là-haut, qui s'acharnait peut-être, dans le moment même où nous parlions, à tirer de l'étain qui ne lui appartenait pas, d'une mine sur laquelle il n'avait plus aucun droit.... Cette roue qui tournait dans le vide...

— J'ai fait ce que j'ai pu, — dit Marie-des-Nuages d'un air agité. — Et tout a été inutile. Complètement inutile. Ce n'est pas ma faute, mon Dieu...

La chair blette de ses joues tremblait. Une mèche de cheveux sans couleur lui flottait devant le front. Sous l'étoffe à fleurs de son corsage, la poitrine montait et descendait rapidement.

— Il a été très malade, dites-vous?

— A mourir.

— Et maintenant, vous ne pensez pas qu'il redescende?

J'hésitai. Du coup de carabine, je n'avais point parlé encore.

— Je ne sais pas...

— C'est épouvantable...

C'était logique et grotesque en tous cas. Les uns sauvent leur âme, les autres leur peau. Moi, en me sauvant, il me semblait que j'eusse condamné un homme.

— J'ai voulu l'emmener. Il m'a tiré dessus...

— Lui? Oh... Ce n'est pas possible.

Le plus curieux, c'est en effet que cela ne me paraissait pas possible. Plus j'y songeais, — on n'a pas le droit de se laisser anéantir par un fou, me répétais-je, — plus le doute m'assaillait.

— On passe sa vie à traîner des cadavres.

— Pour qui dites-vous cela?

J'esquissai un geste de fatigue.

— Je ne sais pas, pour tout le monde...

Il était à peu près quatre heures. Autour du grand Bouddha accroupi face à la route, sur le côté du jardin, le soleil faisait luire, comme s'ils eussent été fondus dans quelque sombre métal, les tamariniers et les banyans. Des pelouses et des

massifs de fleurs à demi pourries qui en occupaient le centre, une fade odeur montait.

— Stéphanie dîne avec nous?

Les yeux de Marie-des-Nuages s'assombrirent. Elle fut un instant sans me répondre, puis, baissant la tête :

— Stéphanie est partie.

Je dois dire que ma première pensée fut pour le Tuan. J'avais encore ses mots dans l'oreille : « Marie-des-Nuages? Oui, j'ai voulu la quitter pour sa fille... C'est bien naturel... » Je le voyais empêtré de tout son gros corps dans la moustiquaire au-dessus du lit de Stéphanie.

— Elle a épousé quelqu'un du côté de Padang-Besar.

— Qui? — murmurai-je. — Un colon... un...

— Non... — Elle avait l'air extraordinairement gênée. — Quelqu'un *dans* le pays.

Ce qu'elle entendait par là n'était que trop clair : un Malais, un Siamois. Un indigène. A tout le moins un sang-mêlé. Elle avait refait la faute même de sa mère, la faute contre laquelle Marie avait si désespérément voulu la défendre.

— Comment?...

— Oh... — gémit-elle, comme si les cieux s'étaient écroulés sur ses épaules.

Depuis quelques mois, elle avait terriblement vieilli. Des poches bleuâtres se gonflaient sous ses yeux. Lorsqu'elle marchait sur le balcon, ses semelles faisaient un bruit mou. Elle jeta un coup d'œil désolé sur le Bouddha, au bout du jardin; sur la route où traînait un coolie.

— Voyez-vous, elle aurait pu faire pire...

A l'instant le souvenir me revint de la nuit où Grean et moi nous avions poursuivi Stéphanie le long de la mer, puis dans Pawang-Bharu; des vagabondages quotidiens de cette fille à travers les palmeraies le long de la rivière; de sa façon de marcher sur les murs comme un chat, de frôler les clôtures des jardins; de regarder à l'intérieur des maisons indigènes.

— Il valait mieux en finir... Un jour, une occasion s'est présentée... Voilà...

Les mots s'étranglaient dans sa gorge. Elle surmonta sa faiblesse, avala des larmes, et soudain, d'une voix sans intonation :

— C'est Euclide qui l'a conduite à la gare.

Il l'avait conduite à son mari indigène. Et elle, avec son mépris des bagages où s'embarrassent les Européens, avait dû partir les mains vides, les jambes nues, ses cheveux noirs lissés sur la tête, telle qu'elle partait chaque jour en promenade. Un désir si élémentaire, si indiscutable... Je détournai les yeux.

— Quand même, je n'aurais pas cru que Muller consentirait...

— Lui?

Elle avait redressé le buste. Elle me regardait avec une intensité qui m'étonna.

— Venez.

Je la suivis à travers la maison. Dans ma chambre, au passage, elle prit une clef qui servit à ouvrir une porte, près de la cuisine. La petite pièce où nous pénétrâmes était divisée par une grille dont les barreaux traversaient le plafond et le plancher, formant une sorte de cage semblable, en beaucoup plus grand, aux « boîtes » où le Tuan enfermait ses animaux.

— Quoi? — balbutiai-je. — Vous l'aviez mise là-dedans?

Elle hocha de la tête.

— Il avait essayé... oui...

— Et alors?

— Alors?... Rien... Cela a duré trois semaines...

J'imaginais Stéphanie derrière ces barreaux : son front bas, ses reins étroitement moulés dans la jupe malaise; le miroir sombre de ses yeux. Une femme simple pour qui tout était inévitable et inutile. « Vous voyez », expliquait Grean en montrant les noix d'un arbre à palmes, « d'ici, à la carabine, elle n'en manquerait pas une ». Plus dangereuse que Daniel, en somme. Et encore moins maniable. Euclide s'était chargé de la garder pendant ces trois semaines. Euclide, que je n'avais jamais vu dormir.

Au moment où nous sortions de cette pièce, le « minah-bird », sur la terrasse, fit entendre un bruit extraordinaire. Ce n'était pas un cri d'oiseau. Plutôt une imitation imparfaite d'une suite de sons que je reconnaissais mal. Je regardai Marie Muller. Son visage, s'il est possible, avait encore pâli. Le bruit, soudain, se répéta, coup sur coup, à trois ou quatre reprises.

— Sale bête!

Marie, saisissant un bout de toile, encapuchonnait l'oiseau qui battit frénétiquement des ailes et disparut comme un ballot dans une chambre obscure dont la porte claqua. Cette fois, j'avais reconnu le bruit : celui d'un fouet.

Entre Marie et moi une onde avait passé : un souffle d'effroi et de honte. Dans un mouvement d'horreur silencieuse, elle se rejeta contre la porte, y resta un moment adossée, la bouche entr'ouverte, puis se couvrit la figure des deux mains et finit par se l'essuyer du bout de ses doigts joints, comme pour effacer l'horrible vision qui s'était reformée devant elle. Les pupilles creuses, le front moite, ses cheveux en désordre, elle avait l'air de sortir d'un cauchemar. Ce n'en était pas un pourtant. Rien que le rappel de cette réalité, qui parfois nous fait revivre les jours de Sinbad le Marin, entre un poste de télégraphie sans fil et une machine à écrire; qui, à deux pas d'un garage chinois d'automobiles et de ses distributeurs « Shell », avait voulu qu'on tînt une femme en cage; et qui permettait encore à la gorge rauque d'un oiseau de reproduire pour notre épouvante les claquements de fouet dont avait retenti le bungalow du Tuan. Car on devait avoir tout essayé contre Stéphanie : les barreaux et les objurgations; le sceptre à molette; les caresses d'une main d'homme aux ongles trop longs; les menaces de ce fouet dont l'écho retentissait encore; la patience. Pendant trois semaines Euclide s'était promené devant la cage, sur ce balcon (j'entendais le tap-tap de son pied-bot; je revoyais sa démarche corrigée, inhumaine, ses mouvements à angles droits). Et puis il avait conduit Stéphanie à la gare. Quelqu'un « du pays » l'attendait du côté de Padang-Besar. Elle était allée à lui, tranquillement, le jarret nu, les reins souples...

— Vous comprenez, — me dit Marie-des-Nuages, — elle avait cela dans le sang.

Le chagrin débordait. Elle se détourna, tomba dans un fauteuil. Au fond du jardin, du côté des cages, un miaulement se perdit. La maison paraissait vide.

— Et Muller? — demandai-je, bouleversé.

— Wilfrid? — Sa voix prit un autre timbre. — Il est parti hier matin pour un jour ou deux... Je l'attends.

Qu'aurait-elle pu faire? Elle s'était débattue jadis contre ce sort incompréhensible qui nous fait naître à une extrémité ou à l'autre des continents humains, et puis nous lie tout d'un coup à un inconnu dont nous espérons tout. Elle avait défendu son existence, négocié avec la misère, accepté un compromis qui la rapprochât du bonheur de tout le monde. Le respect dû aux blancs, leur situation, le retour en Europe, elle avait eu tout cela dans la peau, bien avant d'aimer Muller. Elle avait tracé autour de sa fille, un cercle magique d'espérances. Et cette fille, malgré toutes les prières, malgré le Tuan, était partie chez une espèce de sauvage. Quelle amertume! Quelle fatigue...!

Partie. Depuis, que lui restait-il pour vivre? Ce petit homme chauve, aux yeux d'écorce de citron, à qui tout procurait du plaisir, et qui parfois la dorlotait dans ses bras, ou bien sifflait, en revenant de chez les bêtes, des airs très doux à vous retourner les entrailles. Elle n'avait plus la force de chercher autre chose. « Dix fois, elle a voulu s'en aller », m'avait expliqué le Tuan. Maintenant elle n'en voyait même plus la raison. Elle était arrivée à ce point, d'où l'on aperçoit encore les autres cases du jeu, mais toutes occupées. Chaque boule va dans la direction. Trois semaines avant mon arrivée, elle s'était mise à tricoter de la laine rouge. Pour qui, pour quoi, mon Dieu? Mue par quel souvenir héréditaire d'un autre climat? Et elle continuait à tricoter sur la terrasse, dans la pesante chaleur de cette fin de journée, au milieu des caisses d'opium du Tuan. « Stéphanie, répétait-elle de temps en temps, n'a pas été gentille pour moi. Pas gentille du tout... »

C'était un spectacle assez émouvant, comme le travail d'un insecte. Une patience aussi terrible dans son genre qu'un vice. Euclide, vers huit heures, apporta le dîner. Nous mangeâmes, et, dès que nous fûmes seuls autour de la lampe, Marie-des-Nuages se remit à me parler de Grean.

— Il aurait dû commencer bien plus jeune, du temps où l'on pouvait obtenir de bonnes concessions pas trop loin, du côté de Renong, par exemple... Stéphanie, ce n'était pas son affaire... Pourquoi ne lui auriez-vous pas fait la cour, vous?

Elle avait dit cela, comme elle eût dit autre chose, par besoin de tout arranger selon les rêves, lors même que tout

était perdu. C'était l'instinct qui parlait : un instinct aussi obscur, aussi impersonnel que les propriétés qui font se déplacer les liquides ou se tourner l'aiguille d'une boussole vers le nord. Quitter ce pays; remonter à la surface de n'importe quelle façon... Mais où s'appuyer maintenant?

— Pauvre Grean. Avoir eu toutes les cartes dans les mains.

Le monopole des œufs de tortue, l'immeuble de Bangkok, l'affaire des lustres et des lions, elle connaissait tout. Elle avait souffert de toutes ces occasions perdues, elle qui n'était qu'une femme et dont le pouvoir se bornait à endurer, à transformer ce que les hommes répandent d'irrésistible force ou de mystérieux désirs dans le monde.

— Au fond, — me dit-elle, — il vaut bien mieux que Daniel ne revienne pas.

— Cela vaut mieux en effet.

Dans la carafe que j'avais saisie, les morceaux de glace tintèrent. Mon poignet se mit à trembler; abominable moment de faiblesse, où l'ombre de Grean parut s'abattre sur nos têtes et me confondre. Ce n'était qu'un fantôme du soir, un éclair de chaleur jailli des ténèbres avec le cri d'un « gecko » là-bas, près du dieu accroupi entre les arbres; un souvenir des scrupules atroces qu'avait su m'inspirer l'homme de la Rivière-Lente, en même temps qu'il m'inspirait, dans la pire défaite, l'illusion d'une victoire morale insensée. Et quand je songe à ce que ce sentiment de victoire a de fugitif, en dépit de sa puissance, il me semble n'avoir vécu ou rien compris que par éclairs. Pour Grean, je ne l'ai jamais revu. Nulle clameur n'est montée au ciel du plateau de Chaysuen, dont le ciel m'ait renvoyé l'écho. C'est d'ailleurs ce qui rend le cas si désespéré. S'enfermer avec toutes ses forces, tous ses doutes, et se convaincre qu'il n'y a pas de salut, s'il reste une ouverture. Mais voilà : qu'est-ce que le salut? Un mot derrière d'autres mots. Un mirage de notre nature qui cherche des limites, des solutions, des havres. La distance est si petite d'un imbécile à un grand homme... De quel côté se tenait Grean? Je me le demande. Un serrement de cœur. Et puis on hausse les épaules. Tout cela est si bête, si vain; et la vie est si courte.

De noirs volets, tout à coup, semblaient avoir été tirés dans la nuit. Je me penchai sur la balustrade. Plus de lune

ni d'étoiles. Sur le bungalow, un couvercle opaque roulait silencieusement. Un peu de clarté, qui traînait encore à l'ouest, me révéla le mur d'arbres, tout proche, comme s'il s'était avancé sur nous pour nous étouffer.

— Il va pleuvoir. Je m'en vais...

— Où? — demanda Marie-des-Nuages sans bouger. La lampe, sous son abat-jour, ne lui éclairait que les jambes, les mains et le bas du buste. — Où?

Est-ce qu'elle s'en allait, elle? A quoi bon? Cette atmosphère lourde, immobile, ce mur d'arbres dans les ténèbres, autour de notre terrasse, cette résignation, c'était le piège de l'Asie. Et j'y étais tombé, après elle, après Grean, après Stéphanie, après Muller. Tout le monde est pris au piège, finalement. Dans ce piège-ci ou dans un autre. Il ne s'agit que de savoir combien de temps on échappera.

— Couchez donc ici...

D'une voix mortellement lasse, elle se remit à parler. De temps en temps elle pressait un de ses seins comme si elle y avait eu mal. Sa main retombait sur la pelote de laine rouge, près des aiguilles inutiles. Je ne me rappelle plus ce qu'elle me dit. Elle rêvassait comme une malade. Et peu à peu, en l'écoutant, il me venait une pensée baroque : de nous tous, le seul qui fût normal, c'était le Tuan; Marie Muller avait été la femme, Grean l'homme, d'une idée, d'un rêve. Et tous deux avaient ruiné leur vie. Je rompais le collet. Bon. Et puis? Peut-être l'ultime lâcheté rejoint-elle, dans le chaos des actes, l'intelligence suprême. Lui, le Tuan, n'avait pas refusé le monde qui lui était offert. Il en avait fait le sien.

De chaudes ténèbres menaçaient de toutes parts le cercle tremblant de notre lampe. Je tombais de fatigue. Et c'est alors que, du fond de la nuit, un sifflement doux s'éleva en ondulant. Ce ne fut d'abord qu'un son, l'esquisse d'une mélodie. Puis un air se dessina. A mesure qu'il gagnait en intensité, en hauteur, et qu'il se rapprochait (on eût dit un vol nocturne autour de la maison), le bruit de pieds nus sur la terre et le roulement caoutchouté d'un pousse-pousse émergeaient du silence.

— Wilfrid...

Son bouledogue : un peu plus gros que tous les bouledogues

qu'on eût jamais vus. Deux trous phosphorescents dans la tête, les pattes écartées, le sceptre à molette dans la gueule, il venait de se hisser sur la dernière marche de l'escalier de planches. Et derrière lui, la silhouette blanche, triangulaire, du Tuan se haussait à son tour. Je sentis se vriller en moi le regard des yeux en écorce de citron. Je vis une main potelée, aux ongles trop longs, grandir dans la clarté de la lampe. Une sorte de palpitation traversa l'air sous le toit de notre terrasse. Euclide venait d'apparaître.

— Bonsoir, — dit le Tuan.

— Bonsoir, — répéta Marie-des-Nuages sans bouger.

Un vague sourire flottait sur la face de Muller. « Grean? — allait-il dire — Grean? » Il se pencha sur la table, et, d'un souffle de sa bouche gourmande, posément, chassa un cadavre de mouche. Grean? Autre cadavre là-haut... Il s'était redressé. Son regard passa de moi à Marie, de Marie à Euclide, et se perdit dans l'ombre.

— Dites-moi... — il souriait toujours. — A-t-on donné à manger aux bêtes?

PIERRE FRÉDÉRIX

ÉTOILES VARIABLES

L'incorruptibilité était, dans l'opinion des Anciens, la vertu capitale des astres. Ils entendaient par là que les corps célestes échappaient aux astreintes d'évolution et de mort qui sont le lot des êtres d'ici-bas. Notre science a démenti cette doctrine : il n'y a plus d'étoiles fixes; nous savons estimer leur vitesse et mesurer leurs mouvements; et il n'y a pas, non plus, d'étoiles immuables; leurs lois générales d'évolution commencent à nous apparaître.

Pour certaines, le changement est si lent qu'il faut l'accumulation des siècles pour nous en donner la preuve : au temps d'Eratosthène, 250 ans avant J.-C., la plus brillante étoile de la Constellation du Scorpion était celle qu'on désigne aujourd'hui par la lettre *Bêta*; aujourd'hui, c'est *Alpha*, le géant Antarès, qui a acquis le primauté incontestable de l'éclat; de même, entre les deux Gémeaux, Castor était, au dire de Tycho-Brahé, le plus éclatant, tandis qu'actuellement, c'est son frère Pollux qui l'emporte.

Mais il existe d'autres astres dont les variations d'éclat, infiniment plus brusques, se comptent par années, par mois ou même par jours. La Nature nous offre, à cette occasion, les plus curieuses et aussi les plus déconcertantes variétés; actuellement, plus de cinq mille étoiles sont cataloguées comme variables, et on en découvre de nouvelles tous les jours; la méthode la plus féconde, employée surtout à Harvard, consiste à superposer deux clichés d'une même région du Ciel, l'un positif, l'autre négatif, pris à quelque temps l'un de

l'autre; si la tache noire du premier bouche exactement la tache transparente du second, c'est que l'éclat n'a pas changé dans l'intervalle entre les deux poses; mais il peut arriver que l'une déborde sur l'autre; on sait alors qu'on a affaire à une étoile variable.

L'étude de ces étoiles nous a appris de curieuses choses; qu'il me soit permis d'en détacher deux chapitres, empruntés, pour la meilleure part, au livre admirable[1] que le grand astronome de Cambridge, A. S. Eddington, vient de consacrer à une science qu'il étudie à la fois en physicien, en astronome et en philosophe.

***

Dans la Constellation de Persée, la plus belle étoile est incontestablement Algol; Ptolémée, déjà, en faisait l'œil de sa Gorgone; or, dès 1669, Montanari y constatait des changements d'éclat d'une périodicité remarquable : toutes les 68 heures, Algol subit un obscurcissement rapide qui l'amène de sa grandeur normale 2,2 à la grandeur 3,4; puis, suivant le même rythme, l'éclat reprend sa valeur primitive, jusqu'à la prochaine éclipse.

Ce phénomène présente tous les caractères de l'occultation partielle d'un astre brillant par un compagnon obscur qui passerait, à intervalles réguliers, devant son disque; cette explication, donnée en 1889 par Vogel, fut admise par tous les astronomes; malheureusement, la mesure de la période, pour rigoureuse qu'elle fût, ne suffisait pas pour déterminer les éléments de la double orbite des deux astres qui tournent chacun autour de l'autre; suivant l'expression d'Eddington, il manquait un mot dans le message envoyé par Algol. Ce mot manquant, on l'avait remplacé par une hypothèse en admettant, par analogie avec ce qui se présente pour d'autres systèmes d'étoiles doubles, que la masse de l'étoile brillante était double de celle de son compagnon obscur; ceci avait permis d'attribuer à la première un rayon égal aux trois demis de celui du Soleil, avec une masse moitié moindre; le problème d'Algol semblait donc résolu.

1. A. S. Éddington, *Étoiles et Atomes*; traduction J. Rossignol. Hermann éditeur. Paris, 1930.

Sur ces entrefaites, vers 1925, deux astronomes américains, Rossiter et Mac Laughlin, eurent l'idée d'appliquer à Algol une méthode qui, déjà mise en œuvre sur le disque solaire, a permis d'en évaluer exactement la vitesse de rotation : lorsqu'on examine successivement, au spectroscope, le bord oriental et le bord occidental de l'astre, en masquant le reste du disque par un écran, on constate que les raies fines de son spectre ne sont pas rigoureusement à la même place : elles sont légèrement décalées vers le violet pour le bord que sa rotation rapproche de l'observateur, vers le rouge pour le bord opposé qui s'en éloigne; cet effet bien connu, qui est une conséquence du « principe de Doppler-Fizeau », permet, par la mesure du décalage des raies, de calculer la vitesse de rotation de l'astre. Or, il se trouve que le compagnon obscur d'Algol joue le rôle d'un écran qui démasquerait successivement les deux bords de l'astre brillant; on peut donc, de l'observation des raies, déduire la vitesse de rotation d'Algol, et comme on connaît sa période, qui est précisément celle des variations d'éclat, on en peut déduire le diamètre de l'astre brillant. Ce diamètre est, non pas une fois et demi, mais trois fois celui du Soleil; il en résulte que sa masse est quintuple, et non pas double, de celle du compagnon obscur; ainsi l'expérience, prononçant en nouveau ressort, nous permettait d'édifier une représentation moins imparfaite du système d'Algol. Pourtant, elle ne semblait pas encore rendre un compte exact de toutes les apparences observées. Pour tirer la chose au clair, on reprit les observations avec plus de soin, ce qui amena une nouvelle découverte : on avait admis l'existence de deux astres seulement, dont l'un, plus sombre, occulte partiellement son compagnon brillant; or il se trouve que ces deux astres tournent eux-mêmes autour d'un troisième, si bien que l'étoile qui nous apparaît, à cause de sa prodigieuse distance, comme un point unique, est constituée réellement par trois corps célestes étroitement associés. Peut-être la réalité est-elle plus compliquée encore, mais n'est-ce pas un des plus beaux triomphes de l'astrophysique, d'avoir déchiffré un message si incomplet, et tiré tant de choses de l'étude d'un seul rayon de lumière?

***

Ce succès tient, pour une large part, à la simplicité relative du phénomène lumineux, qui a suggéré tout de suite une solution approchée, qu'on n'a eu qu'à parachever ensuite par une étude plus attentive. Les mêmes hypothèses, appliquées à d'autres étoiles variables, ne donnent pas toujours d'aussi bons résultats. Tel est le cas qui s'est présenté pour les Céphéïdes : ce type stellaire se modèle sur l'étoile *Delta*, de la Constellation de Céphée, dont la grandeur varie périodiquement, mais suivant une loi plus compliquée : en général, l'éclat des Céphéïdes augmente très rapidement, pour décroître ensuite avec lenteur et d'une manière assez irrégulière. En outre, ces variations d'éclat se compliquent par des changements de coloration; l'étoile paraît plus rouge lors de ses minima que pendant ses maxima.

On avait, naturellement, tenté d'expliquer ces variations d'éclat par un effet d'éclipse, en supposant, de plus, que l'étoile brillante se déplaçait dans un milieu résistant, dont le frottement échauffait sa face antérieure, de telle sorte que son éclat et sa couleur variaient suivant qu'elle nous présentait sa face antérieure chauffée ou sa face arrière plus froide; mais en essayant de calculer, pour l'étoile *Delta*, les orbites des deux astres en rotation, on était parvenu à ce résultat effarant que l'astre brillant devait être énorme, et que l'orbite décrite par son compagnon obscur était si petite, qu'elle était nécessairement intérieure à l'étoile principale.

Il fallait trouver autre chose; on imagina d'abord de remplacer l'unique compagnon obscur par un essaim d'aérolithes comme ceux qui forment l'anneau de Saturne; mais cette hypothèse n'expliquait pas les changements de couleur. C'est alors que Shapley, rejetant nettement l'hypothèse de l'occultation, en avança une autre qui a recueilli l'assentiment des savants les plus qualifiés, non seulement en raison de son incontestable originalité, mais parce qu'elle présente en outre l'avantage d'être féconde, et de comporter des conséquences dont plusieurs ont pu être vérifiées.

Pour Shapley et Eddington, la Céphéïde n'est pas, comme Algol, un doublet; c'est une étoile unique *pulsante*, c'est-à-

dire une immense balle de gaz qui, par un mouvement vibratoire, s'enfle et se contracte alternativement en oscillant autour de son volume d'équilibre; lorsqu'elle se contracte, sa température s'élève comme celle de toute masse gazeuse soumise à une contraction « adiabatique[1] »; par suite elle émet plus de lumière, et une lumière plus blanche; l'effet inverse accompagne sa dilatation. Le calcul permet d'aborder cette pulsation d'une sphère gazeuse, d'en établir les lois, d'en déterminer la période; comme, d'autre part, l'observation nous donne cette période avec une précision du dix-millionième, on peut, inversement, en déduire le densité des diverses Céphéïdes; celles dont la période oscillatoire est la plus lente (elle atteint 33 ans) ont une densité inférieure au cent-millième de celle de l'eau, c'est-à-dire comparable à celle de l'air raréfié à un centième d'atmosphère; pour les autres, qui vibrent plus rapidement, la densité est plus forte, sans atteindre jamais celle du soleil; ainsi, tout nous porte à considérer les Céphéïdes comme des étoiles géantes, formées d'une matière gazeuse plus ou moins raréfiée, qu'une cause inconnue a mise en vibration, avec une période vibratoire qui dépend de leur densité.

***

A la lumière de cette hypothèse, nous allons examiner d'abord un des problèmes les plus angoissants de l'astronomie, celui de la durée des étoiles. Est-ce par millions, par milliards, par billions d'années qu'il faut mesurer leur vie? Les premiers qui se posèrent ce problème, à propos du soleil, étaient des physiciens de la vieille école; ils ne voyaient dans les étoiles que des corps chauds qui se refroidissent en rayonnant; traitant le problème sur ces données, ils trouvaient pour la durée de refroidissement des nombres ridiculement petits, que ni les astronomes, ni même les géologues ne pouvaient admettre. C'est alors qu'Helmholtz introduisit l'hypothèse nouvelle de la contraction, en supposant que le diamètre des étoiles allait diminuant peu à peu et que la chaleur rayonnée était alimentée par le travail de gravitation des couches superposées tombant peu à peu vers leur centre commun;

1. C'est-à-dire sans gain ni perte de chaleur.

les résultats obtenus par cette nouvelle voie paraissaient encore insuffisants, sans qu'on pût encore estimer en quelle mesure. Bien entendu, il ne pouvait être question de faire entrer en ligne de compte les énergies chimiques dont l'insignifiance est jugée par cette phrase de Tait : « Prenez, en masse égale à celle du soleil, les plus énergiques agents chimiques qui soient connus, et en proportion convenable pour qu'il se dégage la plus grande quantité possible de chaleur par combinaison chimique : nous ne pouvons pas voir là un moyen de compenser la perte actuelle de chaleur du soleil pendant plus de cinq mille ans! »

Une forme insoupçonnée d'énergie fut révélée au monde, à la fin du siècle dernier, par la découverte des phénomènes radio-actifs; c'étaient les énergies intérieures à l'atome lui-même; ressource inattendue qui permit de reprendre les calculs sur de nouvelles bases. Personne n'imagina, bien entendu, que les étoiles fussent des blocs de radium en voie de désintégration; mais leur haute température laisse supposer que la matière s'y trouve, non seulement gazeuse, mais dans un état de disso iation atomique où la majeure partie de leur masse est constituée par de l'hydrogène; sa transformation en hélium fournirait, à elle seule, assez d'énergie pour alimenter le rayonnement stellaire pendant des milliards d'années; et si, par aventure, cette source d'énergie se trouvait insuffisante, les théories d'Einstein nous en proposeraient un autre, encore incomparablement plus grande : la destruction d'un gramme de matière, se transformant intégralement en rayonnement, fournirait neuf millions de millions de kilogrammètres. A ce compte, si, par un processus qui nous échappe, toute la matière du Soleil se vaporisait en énergie rayonnante, il y en aurait assez pour nourrir sa lumière pendant plusieurs quintillions d'années; nos théories cosmogoniques les plus audacieuses n'en demandent pas tant.

Ainsi, après avoir manqué d'énergie, nous la trouvons maintenant en surabondance, et il nous est impossible de calculer raisonnablement la durée des étoiles d'après le temps nécessaire pour épuiser cette énergie. L'étude des Céphéïdes, sans nous permettre de résoudre le problème, nous montre en tous cas avec quelle lenteur extrême se produit l'évolu-

tion stellaire; leur période pulsatoire, déterminée avec une extrême précision, se trouve être un indice extraordinairement sensible de leurs moindres variations. Considérons, par exemple, leur chef de file, *Delta Cephei*, astre géant qui rayonne 700 fois autant que notre Soleil; on a calculé que, pour nourrir ce rayonnement, depuis cent cinquante ans, par la simple contraction de l'astre, il eût fallu que son diamètre diminuât d'un trois-centième, ce qui correspond à une diminution annuelle de 17 secondes dans sa période vibratoire; or, la variation, si elle existe, n'atteint pas un dixième de seconde par an; nous sommes informés par là que l'évolution stellaire est extrêmement lente, qu'elle se mesure, au minimum, en milliards d'années, et que la vie des étoiles est sûrement alimentée par une autre source que la contraction. Je dois rappeler ici les nombres obtenus par un autre astronome anglais, Sir James Jeans qui, suivant des voies différentes, attribue aux étoiles des âges compris entre cinq et dix millions de millions d'années; ces résultats, qui ne se contredi ent pas, manquent assurément de précision; mais ne valent-ils pas mieux que la totale ignorance?

***

Nous ayant permis de prendre quelque idée des temps, les Céphéïdes vont encore nous donner une mesure approchée des dimensions de notre Univers. C'est ce qu'il me reste à expliquer.

Lorsqu'on compare entre elles les étoiles du firmament, on est hors d'état de dire si l'éclat des plus brillantes tient à ce qu'elles sont plus rapprochées, ou à ce qu'elles versent plus de lumière dans l'espace; c'est ainsi qu'on pourrait, en mer, confondre Arcturus avec un des phares de la côte. Mais, si on était assuré que deux étoiles sont identiques, la comparaison de leurs éclats donnerait le rapport de leurs distances, en supposant toutefois, ce qui semble près de la vérité, que les vastes étendues stellaires soient parfaitement transparentes.

Or, il est possible de trouver dans le ciel des étoiles identiques: ce sont les Céphéïdes de même période; cette période est, en effet, un indicateur si sensible de l'état de la masse stellaire

vibrante, que deux étoiles de même pulsation doivent être identiques, comme deux tuyaux sonores qui donnent la même note sont de même longueur. D'autre part, on a su mesurer, par des moyens dont je ne dirai rien aujourd'hui, les distances à la Terre de onze Céphéïdes; il existe donc, dans le ciel, onze étoiles étalons, dont on connaît à la fois l'éloignement et l'éclat; qu'une étoile identique, c'est-à-dire de même pulsation, se retrouve en un point du ciel, nous ne serons pas embarrassés de connaître sa distance en mesurant son éclat.

C'est l'astronome allemand Hertzsprung qui, en 1913, a inauguré cette méthode de mesure, mais Shapley en a fait une application que je veux citer tout d'abord. Il s'est adressé à un amas globulaire de la constellation du Centaure, désigné par la lettre grecque *Oméga*; cet amas est constitué par des milliers d'étoiles, concentrées dans un petit coin du ciel et serrées comme les abeilles d'un essaim; nul doute qu'elles ne forment un ensemble, c'est-à-dire que tous ces astres ne soient, pratiquement, à la même distance de nous. Dans cet amas, on n'a pas découvert moins de 76 variables Céphéïdes, et Shapley a pu, en les comparant aux Céphéïdes étalons de même pulsation, mesurer leurs distances à la Terre; or, ces 76 mesures ont toutes donné, à 5 p. 100 près, le même nombre; cette concordance n'est-elle pas la meilleure justification de la méthode employée? Vingt mille années de lumière : voilà donc quelle serait la distance d'*Oméga* du Centaure, qui se trouverait ainsi un peu en dehors de notre système stellaire, car il est rare que les étoiles soient à une distance supérieure à deux mille années de lumière, l'étoile fixe la plus rapprochée n'en étant qu'à quatre années.

Mais il existe encore des mondes plus éloignés; ce sont ceux qu'Hertzsprung avait étudiés dans la petite Nuée de Magellan, région laiteuse du firmament, qui paraît se rattacher à la Voie Lactée, c'est-à-dire encore à notre Univers galactique. Dans cette région, le télescope distingue des étoiles des types les plus variés, parmi lesquelles se rencontre un certain nombre de Céphéïdes; en leur appliquant la méthode dont j'ai indiqué le principe, Hertzsprung leur assigna des distances assez variables, mais dont l'ordre de grandeur est voisin de soixante mille années de lumière; telles seraient

donc les dimensions de notre Univers, qu'un rayon lumineux aurait besoin de six cents siècles pour nous arriver de ses extrêmes frontières.

Et pourtant, il existe encore des mondes plus lointains; le télescope distingue dans le Ciel de petits flocons laiteux, généralement enroulés sur eux-mêmes comme les spires d'un ressort de montre; ce sont les *nébuleuses spirales*. William Herschel y voyait déjà des univers construits sur le même modèle que notre nébuleuse galactique, ou, pour employer sa propre expression, des *îles-univers*, flottant dans l'immensité des espaces vides. La plupart des astronomes avaient adopté ce point de vue pour diverses raisons vraisemblables, mais dont aucune n'est absolument probante; Hubble lui a apporté, en 1924, une confirmation éclatante en étudiant la grande nébuleuse d'Andromède, qui est la plus considérable des nébuleuses spirales, et probablement la plus rapprochée de nous; il y découvrit un certain nombre d'étoiles Céphéïdes dont l'éclat, extraordinairement faible, fait déjà soupçonner l'extrême éloignement. De fait, la comparaison d'éclat avec les Céphéïdes étalons de même période leur attribue des distances voisines de 900 mille années de lumière, et, pour d'autres nébuleuses spirales, Hubble arrive à des nombres encore plus grands. Pendant que nous regardons (car elle est visible à l'œil nu) la nébuleuse d'Andromède, nous ne pouvons nous empêcher de penser que, depuis que cette lumière est partie, la face de la terre a changé plusieurs fois, qu'il y a eu, après de longues périodes glaciaires, des inondations, des déluges; que des espèces animales ont disparu, que l'homme est apparu et qu'une lente évolution l'a conduit jusqu'au stade historique que nous parcourons depuis dix mille ans; et, ce qu'il y a de plus étonnant que toute cette grandeur, c'est que nous soyons capables de la mesurer.

L. HOULLEVIGUE

LA LITTÉRATURE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

LA RÉVOLUTION ROMANCÉE

On entend dire parfois (et l'on voit aussi des critiques soutenir cette thèse) que c'est seulement dans trente ou quarante ans d'ici qu'il deviendra possible d'écrire le roman de la guerre. Il faut pour cela, déclare-t-on, que les événements se soient tassés et classés et que le recul se soit produit qui permettra de les apprécier, de les comprendre et de dégager la poésie qu'ils recèlent. Il se peut que cette opinion soit fondée et qu'il faille attendre, en effet, pour que la littérature de guerre produise son chef-d'œuvre, que la guerre et les événements qui s'ensuivirent aient perdu leur caractère de phénomènes contemporains; mais il manquera de toute façon à ce chef-d'œuvre tardif, sinon d'avoir été composé par un auteur, témoin des événements qu'il raconte, du moins d'exprimer des sensations immédiates, des impressions directes. Il portera la marque d'une réflexion attentive, peut-être profonde, il n'aura pas cette spontanéité, cette vivacité qui naissent de l'expérience toute récente et d'émotions encore toutes fraîches. Les romans de la guerre et de « l'après-guerre », composés par des écrivains qui assistèrent aux événements prodigieux qu'ils retracent, n'ont certes pas un caractère définitif, mais ils ont, d'autre part, une valeur documentaire qui fera défaut, encore une fois, aux récits appelés à paraître dans la seconde moitié de ce siècle.

C'est ce caractère actuel et documentaire qui prête un intérêt tout particulier aux deux romans dont je voudrais aujourd'hui donner un aperçu à mes lecteurs. Consacrés l'un et l'autre à la Révolution berlinoise du 9 novembre 1918, ils tracent de cet événement, avec un talent égal, une image assez différente. Le premier de ces romans, qui parut en 1921, le *Neuf novembre*[1], par M. Bernhard Kellermann, reflète le désespoir et les espoirs au milieu desquels il fut écrit. Il est l'œuvre d'un romancier qui croit à la Révolution et qui l'aime. Le second de ces romans sur la révolution allemande, un roman tout récemment paru, a pour auteur M. Georg Hermann. Il est intitulé *Novembre 1918*[2], et déjà le recul, ce recul qu'on nous dit nécessaire à l'éclosion du futur chef-d'œuvre qui consacrera, dans la littérature, le souvenir de la grande guerre, a exercé sur ce livre une influence sensible. *Novembre 1918* n'est déjà plus l'œuvre presque polémique d'un partisan politique et d'un auteur satirique, mais d'un littérateur qui observe avec un certain détachement les faits mémorables, servant de cadre à son tableau, et qui les juge avec une ironie supérieure et transcendante. L'un et l'autre de ces récits ont leur couleur propre et leur intérêt aussi et leurs mérites d'ordre littéraire. M. Bernhard Kellermann et M. Georg Hermann sont deux bons écrivains qui peuvent, d'ores et déjà, se vanter d'avoir fixé certains aspects fugitifs, mais pittoresques, d'une Révolution qui, quoi qu'il arrive, comptera dans les fastes de l'histoire allemande.

***

J'ai dit que le roman de M. Bernhard Kellermann attestait un esprit prévenu. Toute l'œuvre de ce romancier (elle est déjà considérable) lui commandait de prendre fait et cause contre la monarchie des Hohenzollern. M. Kellermann est un démocrate fougueux et son livre le plus célèbre, le *Tunnel*, est un hymne enthousiaste à la gloire du travail émancipateur, sur qui l'auteur compte pour affranchir les hommes et confier leurs destinées à la seule classe qui en soit digne.

1. *Der neunte November*. Berlin, S. Fischer éditeur, 1921.
2. *November achtzehn*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1931.

M. Kellermann a vu venir la guerre avec effroi, mais la Révolution avec allégresse : elle était si belle sous l'Empire, et encore au lendemain de sa chute, aux yeux des ennemis de l'Empereur.

Aussi bien l'auteur du *Neuf novembre* décrit-il moins la Révolution elle-même que l'état de choses qui l'a rendue possible. M. Kellermann, qui est plein de son sujet, n'a pas pu, de toute évidence, le traiter avec l'ampleur ni, surtout, avec tous les développements qu'il eût souhaités. Son livre est un fouillis de personnages et d'épisodes, heurtés et contrastés. M. Kellermann entreprend de conter une péripétie et paraît s'installer dans son sujet, mais, sollicité par tant de choses qu'il lui reste à conter, il quitte, comme à regret, son thème primitif pour s'attacher à une nouvelle histoire, sauf à revenir plus tard à l'ancienne. Le roman y perd en clarté et en belle ordonnance, mais on sait que les Allemands attachent plus de poids à la substance qu'à la forme et le récit de M. Kellermann est certainement substantiel. L'auteur se désintéresse presque complètement de l'état d'esprit de la classe moyenne, de cette bourgeoisie que M. Georg Hermann décrira, au contraire, dans le roman que nous analyserons tantôt, à l'exclusion des autres classes sociales. M. Kellermann, lui, montre la Révolution du 9 novembre aux deux ailes de la société, dans l'aristocratie et dans le prolétariat. Le personnage qui tient, dans son récit, la plus grande place est aussi celui qu'il déteste le plus : le général de Hecht-Babenberg. Il le montre, dès les premières pages, tel qu'il ne se lassera pas de le montrer : hautain, fourbe, injuste, cruel, égoïste. Dur pour les autres, il se témoigne à lui-même une indulgence sans bornes. Il envoie gaiement les gens de peu ou de rien se faire tuer au front, mais il reste prudemment à l'arrière. Déjeunant dans un des meilleurs restaurants de Berlin, sous les Tilleuls, au moment le plus critique de la guerre, il n'hésite pas à se faire servir, en dépit des règlements de police qui deviennent de plus en plus sévères, du caviar et un Châteaubriant aux pommes. Après quoi il allume un excellent cigare, sirote un café de vrai café et digère mollement en récapitulant dans son for intérieur toutes les raisons péremptoires qui lui font une loi, malgré

les difficultés passagères, d'escompter la victoire finale des armes allemandes.

Quand soudain, sur le toit du bâtiment qui se dresse en face de lui, le général de Hecht-Babenberg voit flotter un drapeau rouge. Un drapeau rouge au cœur de Berlin! Le général n'en croit pas ses yeux; mais il doit se rendre à l'évidence. Ce drapeau a été planté là pour célébrer la victoire de la révolution bolchéviste en Russie. Le général doit bientôt, quoi qu'il en ait, admettre aussi les rapides progrès qu'accomplit, à Berlin même, l'idée révolutionnaire. Les principes subversifs sont à l'œuvre jusque dans sa famille. Le général a un fils, Otto, et une fille, Ruth, qui jouent dans le roman de M. Kellermann un rôle capital. L'auteur les montre tous deux violemment hostiles à leur père. Ruth a subi l'influence d'un étudiant, féru de révolution, qui lui fait lire Karl Marx et l'entraîne dans des réunions où des conjurés, ivres d'action directe, jurent de débarrasser l'Allemagne, à la faveur de la défaite désormais certaine, des hommes d'État et des généraux réactionnaires, qui l'ont menée à la ruine. Ils tiennent parole et M. Kellermann célèbre leurs opérations justicières avec un lyrisme chaleureux. En 1921, je le répète, les écrivains allemands dévoués à la Révolution croyaient en elle. La Russie avait frayé la voie. L'Allemagne allait suivre et le monde entier se précipiterait dans la noble brèche, ainsi ouverte : « Le soleil nouveau, écrit M. Kellermann, qui s'était levé d'abord sur la vaste Russie, avait déjà dépassé la Vistule. Il traverserait le Rhin, il traverserait la Manche, trempé de sang et de larmes. Il sortirait ensuite des flots sur l'autre rive de l'Atlantique et fondrait au feu de sa flamme les coffres-forts dans les gratte-ciel. Il monterait même un jour des flots de cet Océan Pacifique qui baigne les pays des hommes de race jaune. Les vieillards cruels et audacieux, qui président à l'histoire des peuples, ce nouveau soleil était appelé à les consumer. Avant qu'ils eussent le temps de s'en apercevoir ou de balbutier un mot d'effroi, ils ne seraient plus. »

Der neunte November ne contient pas seulement une description fidèle et pathétique de la chute des Hohenzollern dans la capitale où, pendant des siècles, ils furent si populaires, ce roman apporte aussi un témoignage vivant des sentiments

qui animaient alors un grand nombre de ceux qu'on appelle les intellectuels. Il y a, dans certaines pages du livre de M. Kellermann, un élan messianique, une aspiration mystique vers un avenir d'amour et de bonheur. L'adversaire irréductible du général von Hecht-Babenberg, l'étudiant Ackermann, meurt joyeusement pour la cause à laquelle il avait, dès l'âge de raison, sacrifié sa vie. Et la dernière page du livre, qui ne manque ni de force, ni de beauté, ni d'une certaine émotion généreuse, montre l'âme de l'étudiant mort flottant sur la ville, exhortant encore ses habitants, les excitant encore à la révolte : « Mon peuple, murmure cette voix, mon amour et mes vœux volent à ta rencontre. Seras-tu le peuple élu? Seras-tu la nation, choisie parmi les nations de la terre? Vois comme ils scintillent au firmament de l'Idée, les grands esprits à qui tu donnas naissance! Leurs yeux sont fixés sur toi. Allons, debout, debout! Marche! »

***

Il y a moins de foi, mais plus d'art (et sans doute autant de vérité historique), dans le roman de M. Georg Hermann intitulé *Novembre 1918*. Quel charmant ouvrage et combien digne de l'auteur qui conquit la renommée par cette *Jettchen Gebert* que le regretté Wyzewa traduisit en français, au lendemain de sa publication en langue allemande! M. Georg Hermann a toujours excellé dans la peinture des époques. Il sait admirablement, comme on dit aujourd'hui, créer ou recréer « une atmosphère ». *Jettchen Gebert* peignait avec une habileté consommée le Berlin juif d'autrefois. Et déjà M. Georg Hermann usait du procédé qu'il applique à nouveau, et si heureusement, dans *Novembre 1918*. Ce romancier est un miniaturiste, ou plus exactement, et pour employer un mot plus moderne, un pointilliste. Il n'y a pas plus d'intrigue suivie dans son récit que dans celui de M. Kellermann, mais il y a plus d'harmonie, plus de cohésion, un talent de composition d'autant plus réel qu'il ne s'affiche point. Rien de plus ingénieux que la façon dont s'y prend cet auteur pour nous donner la sensation, en quelque sorte, physique de la capitale prussienne, à la veille du grand bouleversement. M. Hermann suppose

un homme de lettres, Fritz Eisner, qu'il a largement pourvu de ses propres idées et auquel il a donné son propre esprit, et le montre faisant le tour de ses amis et connaissances afin de les avertir de la catastrophe imminente : « Vous savez, demain nous aurons la Révolution, je le tiens de la source la plus sûre. » Sur les pas de Fritz Eisner nous pénétrons dans les milieux bourgeois les plus divers et nous assistons aux réactions, désespérées ou joyeuses, enthousiastes ou mornes, que provoque cette mise en garde : *Demain, chambardement général!* »

Et, sur toutes ces manifestations d'une grande peur ou d'un grand espoir, Fritz Eisner, c'est-à-dire M. Georg Hermann, laisse tomber, sceptique et un peu méprisant, son indulgente ironie. Une ironie, au demeurant, qui n'exclut pas la pitié ni même une tendresse humaine, largement prodiguée à la façon d'Henri Heine, l'illustre coreligionnaire de M. Georg Hermann. M. Georg Hermann ne s'insurge pas contre la Révolution du 9 novembre. Oh! non, elle était fatale. La méchanceté et la stupidité des hommes (car ils sont plus bêtes encore que méchants) avaient rendue inévitable cette explosion de colère destructrice chez tout un peuple; mais après douze ans on peut la juger, cette révolution à l'eau de rose. En fait, elle n'a presque rien changé à ce qui existait auparavant : « Les vieux, les dominateurs de la veille, s'étaient comportés comme des bouchons qu'on aurait, un instant, retenus sous l'eau par la force; mais, du moment où la main invisible avait lâché le fil, ils étaient revenus nager à la surface. Et maintenant, on se rendait bien compte qu'ils ne se laisseraient plus immerger. »

Tous les personnages mis en scène par M. Georg Hermann professent à l'égard de la révolution allemande le même scepticisme. Le seul bolcheviste authentique esquissé par le romancier est un gamin de quinze ans dont, très visiblement, il se moque et dont il tourne en ridicule les rodomontades terroristes. Tous les Berlinois pourvus d'un peu de bon sens et d'expérience mettent en doute la profondeur du mouvement subversif qui va terminer la guerre malheureuse. Un vieux médecin, qui connaît son Allemagne sur le bout du doigt, demande à ce propos à Fritz Eisner qui fut

son camarade au collège : « Avez-vous vu danser chez nous le tango argentin? Je l'ai vu danser, moi qui vous parle, dans les estaminets des ports, en Argentine même. Dans ce pays, au moment précis où résonne l'accord final, les cavaliers poussent dans un coin de la salle leur partenaire et la serrent contre leur cœur, tellement que les os lui en craquent. Chez nous, le tango se termine par une révérence. Voilà quatre ans que nous dansons le tango. Peu importe! Nous y mettrons fin par une révérence, comme au temps jadis, quand nous prenions les leçons d'un maître à danser. Nous ne sommes pas de taille, nous autres, à bousculer une fille dans un coin jusqu'à ce que les os lui en craquent. Et nous appellerons ça la Révolution. » Le même personnage dit encore : « Vous pensez à la Russie, aux Soviets, aux pauvres qui, là-bas, assomment les riches; mais, cher ami, vous n'y songez pas! Nous sommes ici, le ciel soit loué, en Allemagne. Chez nous, les choses se passent tout autrement. Et si nous faisons la Révolution, encore une fois, ce ne sera qu'avec le consentement de l'autorité suprême. »

Fritz Eisner en accepte bien volontiers l'augure. Bohème un peu, mais bourgeois néanmoins, il n'éprouve aucun goût pour le bolchévisme. Républicain modéré avant même la proclamation de la république, il estime toutefois que la monarchie doit expier ses fautes en disparaissant : « Voyez-vous, déclare-t-il au grand collectionneur Paul Gumpert, il n'est pas possible de concevoir qu'on puisse élever à la présidence de la république un imbécile d'aussi grande envergure que l'homme appelé à monter sur le trône par simple droit de succession. » C'est pourquoi, en principe, Fritz Eisner souhaite l'avènement de la république, mais à la condition, par exemple, comme on paraît croire, d'ailleurs, dans son entourage, que la république ne devienne pas trop républicaine : « Autrefois, remarque Fritz Eisner, les révolutions étaient l'œuvre des bourgeois et des littérateurs; mais il n'en va plus de même aujourd'hui. On n'en veut plus à l'aristocratie qui a cessé de compter, mais c'est la bourgeoisie désormais, qui est visée. Autrement dit, c'est à nous qu'on en a. Je souffrirais cruellement si la bourgeoisie devait disparaître. »

Mais il n'y a pas seulement, dans le roman de M. Georg Hermann, des dissertations et des conversations politiques. Une idylle, qui fleure, à vrai dire, la révolution et la reflète, court tout le long de ce tableau quelque peu sombre et l'égaye. Cette idylle a pour héros Fritz Eisner et une belle jeune fille, Ruth Bloch, employée dans un journal où Eisner a coutume d'insérer sa prose. Eisner qui est marié, mais en instance de divorce, a envoyé sa femme dans une petite ville bien tranquille du Sud de l'Allemagne et, cependant, il s'en donne à cœur joie avec sa bonne amie. Le 8 novembre au soir, il l'entraîne pour la première fois dans la petite maison de campagne où il habite, aux portes de Berlin. La nuit se passe en conversations amoureuses plus qu'en parlotes politiques. Et le matin du neuf, le couple dort à poings fermés, heureux et las, tandis qu'à deux pas, dans la capitale, se déroulent des événements historiques. La sonnerie du téléphone arrache Fritz Eisner à son sommeil d'amoureux satisfait : « A quoi penses-tu? lui demande au bout du fil, la voix d'un confrère et ami. Berlin fait la révolution et tu n'accours pas au spectacle! » C'était donc vrai, cet événement qu'il avait passé la journée de la veille à annoncer à ses proches! L'Allemagne n'avait plus d'Empereur. L'Allemagne était désormais en république!...

Fritz Eisner reste songeur, mais Ruth Bloch, en pyjama couleur framboise, danse de joie autour de son amant. Fritz et Ruth s'habillent en hâte et sautent dans le train de Berlin. Une ville transformée les accueille. Des drapeaux rouges flottent sur les édifices publics, on acclame les chefs socialistes qui haranguent le populaire. Les visages ont pris une expression détendue, on crie et l'on chante. La foule, néanmoins, reste la foule, c'est-à-dire qu'elle garde ses instincts féroces. Elle goûte une joie sauvage à arracher leurs épaulettes aux vieux généraux chevronnés, qui pleurent de colère et de désespoir. Et quand un badaud, qui se croit bien renseigné, annonce d'un air important que le Kaiser s'est suicidé, la foule crie *Bravo!* et remplit l'air de clameurs d'allégresse.

Moins encore, toutefois, que les personnages qu'il met en scène, M. Georg Hermann n'est dupe de cette parade révolu-

tionnaire. Et le mot de la fin de son roman, c'est une vieille une très vieille dame qui le prononce, dans une scène, d'ailleurs, charmante. Cette vieille dame a vu la révolution berlinoise de 1848, qui fut autrement sérieuse, autrement sanglante : « Les événements de ce matin, déclare-t-elle à Fritz Eisner, mais qu'est-ce donc que cela? Rien du tout. Une promenade matinale, une révolution non pas. »

C'est donc, et encore une fois, la note dominante du roman de M. Georg Hermann, celle sur qui commence son récit et sur qui il s'achève, que l'insincérité révolutionnaire de la journée historique du 9 novembre 1918. La grande espérance qui s'exhalait de toutes les pages du roman de M. Kellermann, publié en 1921, a fait long feu, comme il apparaît au roman de M. Georg Hermann, paru dix ans plus tard. A l'encontre du vœu si clairement formulé par le premier de ces auteurs, le bolchevisme n'a pas triomphé et ne triomphera plus en Allemagne. On pourrait même, si l'on voulait tirer une conclusion politique du roman, avant tout littéraire et si joliment littéraire, de M. Hermann, se demander si la révolution — la révolution bourgeoise — a fait en Allemagne une œuvre bien durable...

Mais l'avenir des peuples repose, comme on sait, sur les genoux des dieux.

MAURICE MURET

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La charmante collection des quarante, qui devait à son sujet de somnoler un peu, nous a donné à la fois *François de Curel*, par M. Gilbert de Voisins, et *Paul Valéry*, par M. Valery Larbaud[1].

On sait comment sont faits ces petits volumes : une étude sur l'un des quarante, des pages inédites, et une revue de ses prédécesseurs. Cette revue est passée par M. Jacques des Gachons, romancier délicat, qui gouverne cette collection. Nous avons pu lire ainsi la belle étude de Jacques Chevalier sur Bergson. M. Maurice Levaillant a composé le portrait de M. de Nolhac : « Tout de suite se détacha d'un groupe un homme très jeune de démarche et de visage, à la barbe noire et fine, aux cheveux ondulés, à peine striés alors de quelques fils d'argent; la flamme de deux yeux azurés, à la fois étonnés, malicieux et doux, dansait derrière le large verre des lunettes bleutées; l'épaule droite, un peu penchée par la longue habitude d'écrire, inclinait tout le corps en un geste d'accueil... » — Le fauteuil de M. de Nolhac est le 32e, celui de Vaugelas et de Scudéry. Dangeau en fut ensuite le titulaire pendant cinquante-quatre ans, et le maréchal de Richelieu y fit attendre son successeur pendant soixante-huit ans. Élu en 1720, il ne mourut qu'en 1788. — M. Donnay occupe le 25e, après l'Estoile, les trois Coislin, d'Alembert, Choiseul-Gouffier, Nodier, Mérimée, Taine, Sorel et quelques autres personnages moindres. Son collaborateur,

1. Alcan.

M. Duvernois, a fait, avec beaucoup de grâce, un tableau de son enfance. Il a montré la maison natale, au 21 de la rue Godot-de-Mauroy, « une charmante maison aux fenêtres hautes,... toute patinée de passé et craquelée comme une porcelaine chinoise ». Là, madame Donnay, femme d'un ingénieur de la Compagnie des chemins de fer du Nord, donna le jour, le 12 octobre 1859, à un fils qu'on appela Maurice. Béranger avait été, quand elle s'était mariée, le témoin de madame Donnay. On veut croire que l'enfant grandit au milieu des chansons. Il en composa une, à l'âge de six ans, sur le sujet d'un ménage ami de la maison, où le mari se nommait Alexandre et la femme Sophie. L'enfant chantait :

Il avait un grand nez,
Un grand nez culotté;
Elle avait un p'tit nez,
Un p'tit nez retroussé...

« La gaieté de ce petit garçon, dit joliment M. Duvernois, sourit toujours dans les yeux de Maurice Donnay quand quelque chose l'amuse ou quand il joue à son interlocuteur la bonne farce de s'évader. » Mais c'était en même temps un petit garçon sensible, qui souffrit cruellement quand il devint interne au lycée de Vanves. Pour s'évader, il se fit passer pour fou; et, pour paraître fou, il proclama à minuit, dans le silence du dortoir, qu'il était le général Abrocomas. Il avait déjà de la fantaisie. L'histoire du gilet de flanelle n'est pas moins agréable. Sa mère lui avait dit, avec une exagération tendre et deux fois féminine : « Si tu ôtes ton gilet de flanelle, tu mourras. » Las de vivre prisonnier, il l'ôta et ne fut même pas enrhumé. C'est peut-être ce qui l'a rendu sceptique. En vérité ces petits livres sont remplis de traits heureux.

L'étude de M. Gilbert de Voisins sur François de Curel est singulièrement vigoureuse. M. Gilbert de Voisins est un des grands écrivains de notre temps, et il est agréable de pouvoir l'écrire au moment où les médiocres encombrent les tréteaux. La qualité de l'auteur paraît au portrait si fameusement dessiné, et d'une intuition si pénétrante, qu'il a tracé de l'auteur des *Fossiles*. Il y a, au début de l'opuscule, cinq ou six pages d'une venue magnifique, où le modèle respire. Il y a autre chose encore dans cet article si plein et si vivant :

une explication du théâtre de Curel par la ressemblance de l'œuvre et de l'auteur, et par la subjectivité de celle-là : « Ceux qui s'étaient fait des pièces de Curel une idée qu'ils croyaient pourtant réfléchie, eurent le temps d'y porter quelque changement... Ils s'aperçurent enfin *que le personnage principal de tout ce théâtre était l'auteur lui-même*, non pas qu'il y jouât un rôle comme le raisonneur si cher à d'autres dramaturges, mais parce qu'il animait la pièce entière et que cette idée animatrice empruntait la voix de chacun des personnages en se montrant sous toutes ses faces, suivant les détours, les retours et les péripéties de l'action. »

Ceci revient à dire, si je ne me trompe, que les pièces de Curel sont construites autour d'une idée, et que cette idée, qui ne peut être séparée de l'auteur, est le principal personnage. On trouverait sans peine dans beaucoup de pièces de Curel des preuves à cette théorie. *Le Repas du lion* est fondé sur l'idée que l'égoïsme des forts est bienfaisant pour les faibles; *l'Ame en folie*, sur l'idée que les animaux ont trouvé dans les bois les finesses les plus humaines de l'amour. Seulement, sur ces axes, que M. Gilbert de Voisins compare lui-même à des charpentes métalliques, a poussé une flore d'une extraordinaire richesse. Ou mieux : le métal s'est fait tissu vivant, et la charpente est devenue un arbre. Il est vrai que l'auteur nous avertit encore que Curel se scandalisait de ces frondaisons, et qu'il ramenait l'œuvre à sa géométrie.

La vérité est que le théâtre de Curel, si simple en apparence, et si net, est aussi complexe que le caractère même de l'écrivain dont M. Gilbert de Voisins nous a montré les profondeurs et les surprises. Il n'y a presque aucune pièce de lui qui ne puisse être expliquée de deux ou trois façons. Pour l'auteur de la notice des *Quarante*, la *Fille sauvage* est une pièce où Curel s'est plu à étudier sa cruelle méthode de travail : « Civiliser une fille que l'on prend à l'état sauvage, au dernier degré de l'humanité, et lui refuser le bénéfice de ce don de magicien en gâtant son esprit né à la vie humaine; lui créer un cœur afin qu'elle en souffre jusqu'à l'agonie; la rendre ambitieuse pour que l'ambition la rendre ivre d'elle-même, détruise toute charité, tout renoncement, la mène au plaisir d'abuser de sa force acquise et de se venger enfin d'avoir pu concevoir une

grandeur plus noble et plus haute, sans l'atteindre cependant, car son dernier geste est bien celui de la fille sauvage qu'elle est redevenue et qui nous eût paru tout naturel deux heures plus tôt... Une expérience sur le vif, une simple expérience. »

L'analyse est belle, et un drame très pathétique apparaît sous ce jour. Mais on ne peut s'empêcher de penser que l'histoire de la fille sauvage résnme en un seul être l'histoire de l'humanité elle-même et en reproduit toutes les phases; le retour final à l'état primitif est extrapolé, mais il se pourrait que l'hypothèse se vérifiât, et que l'homme finît comme il a commencé. Vue ainsi, l'histoire de Marie apparaît sous la forme d'un mythe; elle-même apparaît comme le personnage principal; la pièce, plus largement tracée, s'apparente par son sujet bien moins à la *Comédie du Génie*, comme le propose M. Gilbert de Voisins, qu'à *l'Ame en Folie*. La destinée humaine en est le sujet, et ce sujet est conforme au génie de Curel.

Des deux explications, quelle est la vraie? Qui peut le dire? Et de nouveaux spectateurs n'en trouveront-ils pas une troisième? Telle est la richesse de ces ouvrages en apparence si durs. — Le livre s'achève par une page magnifique de Curel sur les loups de la Seille. Le passage où l'auteur, quand il était un gamin de huit ans, découvre dans les bois le repaire où les louveteaux sont nés et où leur mère les surveille (leur salle de bal, comme disent les gardes), est étrangement vivant : « Dans un espace d'une trentaine d'ares, les buissons plus clairsemés sont abîmés par la dent des petits animaux qui mordillent les brins et saccagent les tiges. Partout le sol est gratté et l'herbe foulée par leurs ébats. Voici une touffe de poils qui sort de terre. L'enfant tire ces poils et ramène un lièvre enfoui dans la poussière prise comme garde-manger. Plus loin la peau d'un hérisson vidée de son contenu ressemble à la coque épineuse d'une énorme châtaigne. De tous côtés sont épars d'énormes ossements plus ou moins nettoyés et rongés; tibias de chevaux, mâchoires de porc, croupes de vaches... La salle de danse des loups est surtout une salle à manger, cimetière des bestiaux crevés. Sur elle flotte une odeur de charogne mêlée à l'âpre senteur des fauves. Le petit François comprend qu'il a dérangé la redoutable famille. Les loups sont tapis dans le fourré

à quelques pas de lui et à bon vent, ce qui leur permet de humer le moindre de ses mouvements. Cette idée l'impressionne. Il n'est qu'un enfant, après tout, et si la louve aux mamelles pendantes, qui derrière le rideau de feuillage lui montre probablement les dents, allait se fâcher pour de bon... Sa curiosité satisfaite, il a un peu peur, et il détale moins faraud qu'il n'était venu. »

***

L'article de M. Larbaud sur Paul Valéry est déjà connu des lecteurs de la *Revue*. Écrit de ce style que M. Larbaud anime et nuance, d'une concision dirigée et d'une limpidité où le sentiment et la pensée affleurent, il montre la course de cette vie où une interruption de dix-sept années, consacrées à la réflexion et aux sciences, a conduit le don poétique à son point parfait.

Né en 1871 à Cette, mais venu à treize ans à Montpellier, Valéry suit les cours du lycée de cette ville. C'est à Montpellier qu'il fera son volontariat (1889-1890) et qu'il étudiera le Droit. C'est là qu'il rencontrera Pierre Louÿs et Gide. — En 1892, comme il passait ses vacances à Gênes, Valéry fit, comme disent les médecins, une crise intérieure. Il avait commencé d'écrire : il avait composé *Narcisse* et *la Fileuse*. Il renonça à la littérature. « La crise suprême, la coûteuse victoire, eut lieu, dit M. Larbaud, pendant une nuit d'orage, — un de ces orages de la côte de Ligurie, qui ne sont pas accompagnés de beaucoup de pluie, mais dont les éclairs sont si nombreux et si fréquents qu'ils donnent l'illusion du plein jour. Dès lors, plus rien de ce qui avait composé la vie du jeune homme n'avait d'importance. » — Il vint à Paris où il habita rue Gay-Lussac.

On voudrait être mieux éclairé sur un drame si singulier. Aucun événement ne l'aurait, dit-on, déterminé. L'évolution même de sa pensée aurait amené ce jeune poète, déjà reconnu et salué par ses pairs, à renoncer totalement à son art. Il faut nous contenter de ce que dit M. Larbaud : « En pleine santé, l'esprit agile, net et fécond, le jeune roi de la vie, las de sa richesse et de sa puissance, la pensée arrivée

à la limite où se fait entendre l'antique parole : tout est vain, le cœur buté contre un amour sans espoir, l'âme dégoûtée par les mesquineries de la vie quoditienne, croit toucher son néant et rêve d'abdiquer. »

Cette abdication eut divers effets. Elle fut d'abord une mesure de salut. Le poète put « réagir contre les forces qui l'entraînaient, se ressaisir, et commencer à régner sur lui-même ». — Elle ouvrit une période de travail intérieur et de transformation. Après avoir considéré l'art comme la seule chose à peu près solide, Valéry s'en éloigna, ou crut s'en éloigner : « Parvenu à un haut degré de concentration personnelle, il commençait à entrevoir la nécessité, pour l'imagination, de s'orienter vers le type *physicien*, et non plus vers le type poète ou conteur. » Il étudia les mathématiques et la physique. Il fit des recherches sur la théorie de l'attention.

Il n'avait pas tout d'abord cessé complètement d'écrire. De 1893 à 1897, il composa encore *la Soirée avec M. Teste*, l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, *la Conquête méthodique*. Pendant les deux années suivantes, il publia encore deux ouvrages moindres, *Durtat* et *Méthodes*. En 1900 enfin, il entra dans la longue période de silence qu'il ne rompit qu'en 1917. André Gide et Gaston Gallimard avaient recherché ses anciens vers et en avaient fait prendre copie. Il commença à les retoucher. L'ouvrage grandit et devint *la Jeune Parque*. Maître de son système poétique, il le combine avec ses exigences musicales et la convention classique. Il a atteint la perfection de son art.

L'étude de M. Valéry Larbaud est suivie d'une trentaine de pages empruntées aux « calepins » de M. Valéry lui-même. Ce sont des notes, des réflexions, des maximes. L'intérêt est vif, car on saisit la pensée nue. Ce qui frappe d'abord, c'est le jeu de dilemmes que l'auteur a accumulés. Vous craignez d'être remarqué et de paraître ridicule. Mais vous craignez aussi bien de n'être pas remarqué et de passer pour insignifiant. C'est ce que M. Valéry écrit ainsi : « Peur du ridicule. — Terreur du banal. — Être montré au doigt; n'être pas remarqué. — Deux abîmes. » — Voici maintenant deux sentences qui forment ensemble un de ces dilemmes. La première dit : « Les non-riches sont obligés de se maintenir à la surface par

un effort incessant. Il faut nager et se soutenir par un effort perpétuel. Mais les riches ont un navire qui les dispense de ce labeur. » Et la seconde contredit : « L'inconvénient des richesses est qu'elles conduisent à l'agitation, elles, qui permettraient le calme. » — Quelquefois les deux branches du raisonnement sont déjà refermées, et l'appareil à pincer est caché dans la phrase. La poursuite de la haute poésie jette infailliblement dans la mauvaise. Valéry écrit : « La notion de grand poète a engendré plus de petits poètes qu'il n'en était raisonnablement à attendre des combinaisons du sort. »

Cette façon d'ouvrir deux abîmes, à gauche et à droite d'un sentier périlleux, n'est pas un jeu. C'est au contraire la démarche naturelle et peut-être la conviction la plus profonde de l'auteur. Il est visible que pour lui la perfection et sans doute la vie elle-même sont un assemblage de contraires. Il remarque cet assemblage chez les peuples qui ont réussi à fonder de grandes dominations. Ils ont été avides et sages à la fois, durs sans être atroces, immodérés et modérés tout ensemble : « Il faut un certain tempérament d'immodération et de sagesse. »

Quelquefois il s'amuse à introduire la contradiction dans l'intérieur d'un mot, comme un ver dans une noisette. L'homme est naturellement bon, dit-il, et il énumère ses qualités : or ces qualités, qui composent la bonté humaine, sont des défauts. « La nature de l'homme est bonne, dit-il; car il est oublieux, paresseux, crédule, superficiel. » — Sont-ce là des vertus? demandez-vous. Car l'humanité douée de mémoire infaillible, d'activité toujours agissante, de présence d'esprit continuelle et de vigilance critique toujours armée, serait une redoutable engeance. C'est la démonstration par l'absurde. Au surplus la machine est au point de nous communiquer tous ces défauts, qui sont les siens.

Quelquefois, laissant jouer la vivacité de son esprit, il élève en face d'une idée, exprimée ou non, l'idée contraire. La mémoire est la plus décriée des facultés, parce qu'elle est la plus commune. Valéry se garde d'exprimer une vérité si évidente. Mais il en tire la conclusion : Si la mémoire était rare, comme elle serait prisée! Et cette conclusion même se change en un paradoxe étincelant : « S'il n'y avait au monde

que cinq ou six personnes qui eussent le don du souvenir... on dirait d'elles : *voici les êtres admirables en qui réside ce qui fut.* Ils nous expliquent tant de choses autour de nous qui n'ont point d'utilité actuelle! Ils nous enseignent ce que nous fûmes, et donc ce que nous sommes... Ces voyants seraient mis au-dessus des prophètes, et la pure mémoire au-dessus du plus grand génie. »

C'est ainsi encore que, résolvant d'un mot le contraste entre le lion et le mouton, Valéry conclut : Le lion est fait de mouton assimilé. Remarque qui peut se changer en deux ou trois maximes, qu'elle vérifie toutes. L'auteur a choisi celle-ci : « Rien de plus original, rien de plus soi que de se nourrir des autres. » — On voudrait tout citer. Quelquefois un souvenir des vieilles amitiés de Valéry reparaît dans une phrase : « Le Ballet jusqu'ici est presque le seul art de la *succession* des couleurs. C'est donc à lui qu'il convient de s'adresser pour traiter une aurore ou un coucher de soleil. » L'idée est magnifique; mais comment ne pas se souvenir de Mallarmé? Ailleurs c'est Degas qui est cité. Devant une *Vénus couchée*, le poète se rappelle le mot du peintre : « C'est plat comme la belle peinture. » Helleu rapportait volontiers ce jugement, quoique sous une forme un peu différente. Il s'agissait, je crois, d'un tableau d'Holbein. « Regardez, lui avait dit Degas : c'est plat comme une carte à jouer. »

Ce qui signifiait simplement, je pense, que, le jeu des valeurs étant d'une harmonie très exacte, il ne se faisait aucun décrochement, aucune dénivellation d'une masse par rapport à une autre. Une fausse note décale tout et fait saillie. M. Valéry a trouvé une explication plus subtile et plus belle. Point d'empâtements, dit-il, point de trompe-l'œil ni de contrastes forts. « La perfection ne s'atteint que par le dédain de tous les moyens qui permettent de renchérir. » Il ne faudrait pas examiner beaucoup cette maxime pour en reconnaître la complexité. Car il est bien impossible de renchérir sur la nature, et les moyens les plus violents n'arrivent point à égaler sa force, son éclat, sa vérité et sa délicatesse. Les moyens que condamne Valéry sont ceux d'arriver à la perfection, si la perfection est dans la vérité. Sa phrase peut donc s'écrire : « La perfection ne s'atteint que par le dédain de tous

les moyens qui y conduisent. » Idée certainement vraie, et tout à fait reliée au système des deux abîmes.

Quelquefois enfin on reconnaît une pensée qui n'appartient à aucun système, et qui est belle d'une vérité ressentie et sensible : « Aimer passionnément, c'est vivre et mourir d'un pari infernal que l'on fait et refait nuit et jour quant à l'état réel de l'âme d'un autre. »

***

M. Jean Giono, qui a reçu pour *Regains* le prix Corrard, a eu la coquetterie de publier un récit qui est, je crois, une de ses premières œuvres, et qui date d'une dizaine d'années. Il l'a intitulé : *Naissance de l'Odyssée*[1]. On reconnaît la jeunesse de l'auteur à une certaine manière recherchée, tourmentée, faite de mots forts et ingénieux, — manière que M. Giono a aujourd'hui fondue dans un style plus large. Il écrivait alors : « La mer perfide hululait doucement : ses molles lèvres vertes baisaient sans relâche, à féroces baisers, la dure mâchoire des roches. » — Sauf la faute d'orthographe à *ululer*, la phrase est jolie. Elle l'est trop. C'est du travail de virtuose. On est maître du métier quand ce travail ne se voit plus. Je m'excuse, au surplus, de ces remarques faciles.

Le livre est d'ailleurs très joli. M. Giono lisait passionnément l'*Odyssée*. « Chaque fois que j'étais dans un chemin à marcher doucement, le livre ouvert sous mes yeux, il y avait dans moi un grand calme et un équilibre. Je compris vite que toutes ces terres d'alentour : cette belle laine genevrière qui couvrait les collines, ces bastides aux ports des ombres dormantes sous leurs gémissants cyprès, ces chants des vergers, ces filles aux cruches, ces femmes laveuses, penchées sur les lavoirs avec des mains pleines de bleu, je compris vite que tout ça était l'*Odyssée* même, et que je continuais à lire le livre, quand du bout de la page mes regards s'en allaient dans les champs. »

L'*Odyssée*, une géorgique! Et les voyages lointains, les aventures, les tempêtes, l'affreuse captivité chez le Cyclope! Et la fidélité héroïque de Pénélope, le combat sur le seuil

1. Kra.

avec le mendiant, les prétendants percés de flèches! — Menteries que tout cela. Ulysse était un gringalet au nez pointu, et Pénélope était bel et bien la maîtresse d'Antinoüs. Les aventures, les naufrages, les bonnes fortunes, des contes qu'Ulysse ivre inventa dans une auberge. Il était là incognito et personne n'eût pensé à reconnaître dans cet ivrogne chétif le héros qu'il décrivait, persécuté par les dieux et aimé par les déesses. Ces inventions, aussitôt colportées, eurent un succès prodigieux. Il ne fut bruit que des exploits d'Ulysse. Il en était gêné et vaguement inquiet. Mais la force de la poésie qu'il avait déchaînée le protégeait. Quand il arriva à Ithaque, tout le monde le vit gigantesque. Antinoüs, qui avait des poings comme des melons, se sentit perdu. Au premier choc, il prit la fuite, et la falaise en s'éboulant l'emporta. Qui niera que les dieux combattaient aux côtés d'Ulysse?

Tout le livre, tissé d'air, baigné de lumière et de parfums chaleureux, égayé de scènes rustiques, laisse prévoir ce que M. Giono écrira plus tard. Quant au portrait irrévérencieux d'Ulysse, il est là pour montrer à quel point le nuage de mensonges dont le pauvre homme s'est entouré le transfigure. Le conte n'est impie qu'en apparence, et seulement à l'égard des hommes. Avec son air railleur il est un hymne, à la toute-puissance de la Poésie.

HENRY BIDOU

PARMI LES LIVRES

Les Signes avant-coureurs de la Séparation.
La Vie de l'Église sous Léon XIII,
par le **R. P. Lecanuet** (*Alcan*).

Le R. P. Lecanuet avait entrepris d'écrire une histoire des rapports de l'Église et de l'État sous la troisième République qui devait être comme la contre-partie catholique de l'ouvrage classique de Debidour.

Deux volumes avaient paru de son vivant; dans l'un se trouvaient racontés les événements qui remplirent les dernières années du pontificat de Pie IX (1870-1878), et dans l'autre ce qui se passa pendant les premières années du pontificat de Léon XIII (1878-1894), et en particulier cette tentative de rapprochement entre le Vatican et la République qu'on appela le « ralliement ». La mort de l'éminent oratorien, puis certaines difficultés retardèrent jusqu'à ces temps derniers l'apparition des deux derniers volumes qui se trouvaient parfaitement au point. Grâce à l'heureuse initiative de la maison Alcan, ce vaste ouvrage est maintenant complet.

Les Signes avant-coureurs de la Séparation, qui parurent il y a quelques mois, s'étendent de 1894 à 1910, des dernières années de Léon XIII à l'avènement de Pie X : période singulièrement complexe et agitée. L'apaisement voulu par Léon XIII n'est que de courte durée, l'affaire Dreyfus divise profondément la France, le régime lui-même est menacé. Mais les républicains se ressaisissent et bientôt la lutte entre l'Église et l'État se déchaîne, plus âpre qu'elle n'avait jamais été depuis un siècle : Waldeck-Rousseau refond la législation sur les associations; Émile Combes détruit l'enseignement congréganiste; le livre s'arrête en fait à la chute du ministère Combes et au scandale du fameux milliard provenant des congrégations dissoutes.

Le second volume complète le premier et lui est parallèle : c'est le tableau et comme le panorama de l'Église de France, avant la grande tempête qui va la bouleverser : tout d'abord les consciencieux portraits des figures les plus marquantes de l'épiscopat de cette époque; puis une description de la piété catholique, la croissance de la dévotion au Sacré Cœur, le développement des pèlerinages de Lourdes, la naissance de la dévotion à Jeanne d'Arc; puis la prédication, la presse, l'enseignement libre; le début du mouvement

moderniste avec les controverses sur la question biblique et la condamnation de l'abbé Loisy; la crise de l' « américanisme »; la philosophie avec son double courant : renaissance du thomisme, et apparition de maîtres originaux, comme Blondel et surtout le P. Laberthonnière; — enfin le mouvement social et son expansion dans la jeunesse avec le *Sillon* : de ce vaste tableau se dégage l'impression d'une grande richesse, d'une fermentation, d'une volonté de renouvellement : de nouvelles pousses, de jeunes bourgeons apparaissent dont beaucoup bientôt seront tranchés.

Le style de P. Lecanuet n'a pas la chaleur, la vie, le mouvement de Debidour : il est clair, poli, avec de l'onction ecclésiastique, et parfois quelque fadeur; mais souvent, et comme malgré lui, l'accent personnel apparaît. Très prudent en ce qui concerne les points condamnés, l'auteur montre souvent, pourtant, qu'il est resté le biographe de Montalembert, et il ne cache pas ses sympathies pour le mouvement démocrate-chrétien. Son libéralisme s'affirme curieusement dans son récit de l'Affaire Dreyfus : se séparant de la grande masse du clergé français et même de ses plus notoires confrères de l'Oratoire, il n'hésite pas à affirmer l'innocence de l'officier israélite comme l'avait fait Léon XIII.

Debidour avait nourri son livre d'une très riche documentation, et surtout, il avait eu accès aux archives de la direction des cultes. Le P. Lecanuet n'a pas eu ses facilités, il a utilisé des sources imprimées, journaux et livres, il a tiré profit d'une vaste information orale, et enfin il semble avoir disposé de papiers privés importants.

Son vaste ouvrage sera consulté et lu par quiconque voudra approfondir l'histoire de la troisième République.

La Politique ecclésiastique du Second Empire de 1852 à 1869,
par **Jean Maurain** (*Alcan*).

Le P. Lecanuet a retracé les dernières années du Concordat; M. Maurain en étudie le fonctionnement à une période où sa vitalité est encore entière, pendant le Second Empire.

Comme son oncle en 1802, Napoléon III, en inaugurant un régime fort, restaurateur des dégâts causés par « l'anarchie », se donne comme le protecteur de la religion et l'allié du clergé; il a sur l'Église le même moyen d'action : le Concordat et les articles organiques. Mais combien la situation a changé en cinquante ans, et quel développement a pris l'Église au détriment de l'État! Lorsque le Premier Consul traite avec le pape, il n'existe pas en France de clergé régulier; moines et congréganistes ont disparu; le Con-

cordat ne concerne que les évêques et les prêtres des paroisses : et le clergé, dépeuplé, divisé, est tout dévoué à l'État qui le ressuscite. En 1852, les congrégations, non autorisées pour la plupart, se sont multipliées; elles tiennent presque entièrement l'enseignement primaire. Les doctrines ultramontaines se sont répandues, faussant le jeu du Concordat et en rendant pour les pouvoirs publics le maniement toujours plus difficile. Bientôt les oscillations de la politique impériale vont compliquer les choses; en libérant l'Italie, Napoléon, involontairement, prépare la ruine du pouvoir temporel du pape. La question romaine va détacher de l'Empire catholiques et conservateurs; et l'Empire ne peut faire alliance avec les républicains, ennemis irréconciliables.

La succession des faits était connue, mais ce qui était à peu près ignoré, c'était leur enchaînement, le fonctionnement des institutions, les milliers de petits faits qui déterminèrent l'action administrative, les réactions, devant l'attitude du clergé et du Vatican, du ministère de l'Intérieur et de ses préfets, du garde des Sceaux et de ses procureurs, des diplomates; les débats qui précédèrent les nominations épiscopales, l'attitude variable des autorités devant les congrégations.

Cette histoire précise, rigoureuse, scientifique, qui prend comme par nature la forme de l'enquête et de la statistique, n'était possible que par de considérables dépouillements d'archives, inaccessibles pour la plupart jusqu'à ces dernières années, — dépouillements conduits avec une stricte méthode, celle même qui a été codifiée par M. Seignobos (à qui le livre est dédié) dans sa classique *introduction aux études historiques*. — C'est par elle que M. Maurain a pu établir ces cartes montrant la répartition des écoles congréganistes; ce tableau très neuf de l'influence du clergé en France selon les régions, — presque aussi suggestif que le tableau politique de la France sous la Restauration de M. Charléty. C'est par elle qu'il a pu traiter un sujet aussi actuel avec une objectivité complète. — Mais aussi en l'appliquant avec une sorte d'austérité janséniste, non seulement il s'est imposé le très juste mépris du développement purement littéraire, mais il s'est condamné à sacrifier tout détail pittoresque, toute considération de psychologie individuelle; son livre a une grande richesse de substance assimilable, comporte de grands enseignements, non seulement historiques mais politiques. Pourquoi faut-il donc que l'auteur, qui a eu en mains de quoi refaire aussi pittoresques, mais vrais, les cinq premiers volumes des *Rougon-Macquart*, ne nous laisse jamais deviner les conflits de paroisses, d'évêchés, de sous-préfectures, les ambitions, les longues intrigues que par une référence, une allusion? C'est que l'histoire

telle qu'on la comprend aujourd'hui ne s'intéresse qu'aux résultats, à l'établissements de faits solides et que, pour consigner ces résultats, il n'est pas de meilleure langue que celle des comptes rendus de l'Académie des Sciences.

Israël, des origines au milieu du VIIIe siècle,
par **Adolphe Lods** (*Renaissance du Livre*).

La collection l'*Évolution de l'Humanité* vient de s'enrichir d'un nouveau livre de grande valeur, celui de M. Lods, professeur à la Sorbonne, sur les premiers siècles d'Israël. L'histoire d'Israël s'est tellement renouvelée depuis les dernières années, qu'un exposé d'ensemble qui tiendrait compte des récentes découvertes archéologiques et philosophiques était devenu nécessaire. Les fouilles entreprises depuis la guerre en Syrie et en Palestine ont donné des précisions de toutes natures sur les grands peuples dont les conflits déterminaient le sort du peuple juif. L'étude critique des textes bibliques, poursuivie avec une méthode de plus en plus rigoureuse, a tiré parti des résultats de deux sciences nouvelles : le folklore comparé et l'histoire générale des religions.

L'auteur, faisant toujours le départ entre les résultats acquis et ceux qui sont encore incertains, montre l'origine des rites et des croyances d'Israël, qui se trouvent encore si nombreuses dans le judaïsme, le christianisme et l'Islam contemporains. Au XIe siècle, lorsque son individualité apparaît, le peuple d'Israël est un mélange d'immigrants nomades, les Hébreux, — et d'indigènes sédentaires, les Chananéens. Sa religion est faite d'un mélange d'éléments divers, empruntés à l'ancienne religion des Sémites du désert, — et à la civilisation de l'ancien Orient, commune aux Chananéens, aux Babyloniens, aux Hittites, aux Égyptiens, aux Égéens. — De ce mélange soudain quelque chose d'original apparaît, d'où sortira le renouvellement moral d'une grande partie de l'humanité : Moïse, puis certains prophètes, Amos, Osée, Jérémie ouvrent une nouvelle ère religieuse. Les conceptions traditionnelles et les aspirations de l'avenir se heurtent. Ces conflits complexes, ces mélanges aussi. M. Lods nous les fait suivre avec précision, et nous montre comment peu à peu, au milieu des survivances fétichistes, apparaît le monothéisme. Ce beau livre est illustré de nombreuses reproductions de documents originaux.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIIIe*).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.